This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Digitized by Google

Digitized by Google

B
1873
.C853

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

DISCOURS

Qui a obtenu l'*Accessit*, au jugement de l'Académie Françoise, en 1765.

Par M. l'Abbé COUANIER DESLANDES.

Adeò parum laboriosa multis, veritatis inquisitio, & ad parata magis vertuntur. Thucid. Præfat. Hist.

A PARIS,
Chez A. L. Regnard, Imprimeur de l'Académie Françoise, Grand'Salle du Palais, & rue Basse des Ursins.

M. DCC. LXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

RTISSEMENT.

.e Lecteur de rapprocher de
: du Discours où j'indique les
la spiritualité de l'ame, page
a été mis entre des crochets
8 des remarques. Ce morceau
ord partie du Discours; je l'en
ensuite, craignant d'être trop
mis en forme de note au bas
u Manuscrit qui devoit paroî-
yeux de l'Académie. La liai-
e morceau avec l'endroit du
juquel il répond, demande
nt lus de suite. Il en est de
autre morceau qui a été aussi
ni les remarques, page 73, &
à la page 15, où je tâche de
Philosophie des reproches in-
a lui fait. Le Lecteur peut les
in & l'autre dans le Discours,
à propos; le premier après ces
plus palpable & la plus frap-
absurdités, jusqu'à ceux-ci:
evons d'avoir montré à la rai-
& le second après ces mots;
d'admirer ce qu'il connoît,

429245

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

JE prie le Lecteur de rapprocher de l'endroit du Discours où j'indique les preuves de la spiritualité de l'ame, page 14, ce qui a été mis entre des crochets à la page 68 des remarques. Ce morceau faisoit d'abord partie du Discours; je l'en retranchai ensuite, craignant d'être trop long, & le mis en forme de note au bas des pages du Manuscrit qui devoit paroître sous les yeux de l'Académie. La liaison qu'a ce morceau avec l'endroit du Discours auquel il répond, demande qu'ils soient lus de suite. Il en est de même d'un autre morceau qui a été aussi rejetté parmi les remarques, page 73, & qui répond à la page 15, où je tâche de justifier la Philosophie des reproches injustes qu'on lui fait. Le Lecteur peut les reporter l'un & l'autre dans le Discours, s'il le juge à propos; le premier après ces mots : *La plus palpable & la plus frappante des absurdités*, jusqu'à ceux-ci : *Nous lui devons d'avoir montré à la raison, &c.* & le second après ces mots; *C'est à lui d'admirer ce qu'il connoît*,

429245

Digitized by Google

jusqu'à ceux-ci : *Elle le peut, elle le doit, elle l'ose ;* suivis de cette transition : *Mais où m'emporte loin de mon sujet, l'ardeur de repousser l'injure faite à la raison dans la personne de Descartes. Le Philosophe s'étoit rendu coupable d'un autre crime, &c.* Mais s'ils ne font qu'allonger inutilement le Discours, je souhaite qu'ils restent où ils sont.

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

NOUS payons aux talens & aux vertus, qui n'ont jamais influé sur notre bonheur, le tribut d'une froide admiration. La distance des lieux, celle des temps, le préjugé national affoiblit trop le sentiment qu'exige de nous tout ce qui est grand, tout ce qui porte le caractère auguste de la bienfaisance. Les grands Hommes d'un Peuple sont, pour ainsi dire, étrangers au reste de la terre : chaque Pays s'est fait un droit exclusif à la gloire de ceux qu'il a produits.

Exceptons au moins ces grands Hommes, d'un ordre supérieur, que réclame l'humanité ; qui, devenus les bienfaiteurs du monde, ont droit à l'hommage de tous les siècles, & n'appartiennent à aucun Pays. Ils ont été les inventeurs des Arts. Ils nous ont découvert la vérité, le plus précieux de

Digitized by Google

tous les biens ; ils ont ravi au Ciel & apporté sur la terre ce feu divin, qui donne à l'homme un nouvel être.

C'est dans cette classe d'Hommes rares, que brille l'immortel RENÉ DESCARTES. Si nous pensons; si, affranchis des préjugés qui dégradoient notre raison, nous avons reculé ses bornes & étendu le cercle de nos connoissances ; si nous sommes en état d'aller plus loin encore, c'est à lui que nous le devons. Depuis, Newton, Léibnitz, Wolph, Loke, ont paru. Un siècle a enfanté ce que le long & stérile travail de vingt siècles ne put produire. Le jour de la Philosophie qui nous éclaire, portant plus loin ses rayons, s'étend, s'accroît, poursuit de climats en climats, l'ignorance & l'erreur. Déjà il brille sur les Scythes, & son aurore entr'ouvre les yeux des Nations hyperborées (1). Qui sait si, franchissant les bornes de ce continent, il ne doit point embrasser tous les Peuples, & changer la face du globe ? Que nos Neveux soient les témoins d'une révolution, dont la première ne seroit que le prélude (2) ! Plus éclairés, quoi qu'en disent les détracteurs des sciences & de l'humanité, les Hommes deviendront meilleurs : mais si la voix puissante de DESCARTES n'avoit pas appelé la lumière, peut-être un sombre crépuscule nous tiendroit encore lieu de jour. Sans lui, peut-être ; étions-nous destinés à ramper encore long-temps dans les ténèbres, jusqu'à ce que le cours des siècles, par une longue succession d'idées, d'expériences, de générations ajoutées les unes aux autres, amenât une lente & tardive révolution à l'Univers. Un seul Homme a peut-être abrégé de mille ans l'enfance de l'esprit humain.

Digitized by Google

Je montrerai ce qu'il a fait en qualité de Métaphysicien, dans la science de l'Homme; en qualité de Physicien, dans la science de la Nature: ensuite je peindrai ses mœurs, dignes d'un Sage. Dans les autres sujets, souvent l'Orateur agrandit des idées qui seroient petites aux yeux de la Philosophie: ici, tous les efforts de l'éloquence se trouvent au dessous de la matière, puisqu'il s'agit de ce que la Nature humaine a de plus grand, & d'une excellence au dessus des préjugés.

PREMIERE PARTIE.

Je serois indigne de louer le Héros de la Philosophie & le vengeur de la raison, si je lui cherchois un nouveau mérite dans le hasard de la naissance. Que d'autres s'informent de quel sang sont nés ceux par qui l'Humanité est anoblie (3). Ce n'est point un éloge pour DESCARTES, d'être sorti d'une famille noble. Pourquoi craindrois-je ici de répéter une maxime qu'on oublie? L'Homme n'a de grandeur que celle qu'il doit à lui-même.

Est-ce un instinct inconnu aux ames vulgaires, qui apprend aux grands Hommes le secret de leur destinée? Alexandre étoit né pour conquérir la Terre; les jeux de son enfance offrent l'image des Combats, & ses pleurs sont ceux d'un Héros. DESCARTES enfant, se sent né pour l'emploi sublime d'éclairer les Hommes. Des entraves de l'âge, son génie s'élance à la vérité. Il ouvre autour de son berceau des yeux avides; il interroge la Nature; il la prie de lever en sa faveur le voile dont elle se couvre. Son Père étonné, s'applaudit d'a-

Digitized by Google

voir mis au monde un Philoſophe ; c'eſt par ce nom qu'il le déſigne. Il ne ſait pas quel Philoſophe ; que c'eſt celui qui doit rendre à ce nom, long-temps profané, ſa véritable idée, & la remplir.

Une raiſon droite, un jugement ferme, une imagination vive, rapide, vaſte, mais vigoureuſe, mais réglée, capable de repréſenter ſans confuſion un nombre infini de rapports, une foule d'objets, & de les propoſer chacun à leur place, à l'entendement qui les juge, qui les compare, qui les réunit ſous un point de vue, dont celui-ci ſoit le maître & non pas l'eſclave (*) ; un courage au-deſſus de toutes les difficultés, qui ſe meſure avec elles, & qui les mépriſe par la conſcience qu'il a de ſes forces ; la défiance, la haine de l'erreur & l'amour de la vérité ; certains enſeignemens naturels pour les diſtinguer, & ne pas prendre à la première vue l'une pour l'autre : c'eſt l'aſſemblage de ces qualités qui forme les grands Philoſophes, la plus rare production de la Nature ; c'eſt leur degré qui aſſigne les rangs dans l'ordre du Génie. Celui qui n'a reçu que quelques-unes de ces qualités, pourra, meſurant ſon eſſor, atteindre à une hauteur limitée : celui qui les a toutes, eſt né pour éclairer le Genre humain. Il a le vol de l'aigle, il en a l'œil fier & perçant ; cet œil qui

(*) Il me ſemble que c'eſt à l'imagination que l'eſprit doit & ſa force & ſon étendue ; qu'il eſt, pour ainſi dire, ſon organe viſuel, ſon nerf optique ; ſujet, comme celui du corps, à des défauts, à des variétés ſans nombre. Il y a de bonnes imaginations, comme il y a de bons yeux,

Digitized by Google

reçoit le Soleil, & en concentre les rayons brûlans. Tel parut le jeune DESCARTES. Je remarque sur-tout son amour pour la vérité.

Allumé dans son ame avec la vie, ce feu divin l'éveille, l'échauffe, l'entraîne, le porte tout entier vers l'objet dont il est épris (4); il en cherche par tout les traces.

On lui montra un vaste labyrinthe, antique & monstrueux édifice, que différentes mains avoient construit, & dont la destinée étoit de n'être jamais achevé. Il s'en alloit croissant de siècle en siècle, & chaque génération y ajoutoit au travail de la précédente, sans ordre, sans dessein, sans proportions; il suffisoit que la masse en fût énorme & l'étendue immense : j'appelle ainsi l'amas des connoissances que l'esprit humain avoit acquises; amas confus d'opinions, d'erreurs, de vraisemblances & de préjugés, trouvés par les Hommes depuis l'origine du monde. DESCARTES s'engagea dans ce dédale : on a séduit sa crédule ignorance. Il a pris de la main des Hommes célèbres le fil qui doit guider ses pas; il s'élance, il s'avance, il parcourt ces sombres détours où le flambeau de son génie l'éclaire. Quelle est sa douleur ! après une pénible course,(5)il se voit ramené voyageur malheureux, au même point d'où il étoit parti. Il n'a point vu l'objet qui l'avoit attiré; il n'a vu qu'un faux sanctuaire, où une idole spécieuse tenoit la place de la vérité. Il est réservé à DESCARTES de briser l'idole, de détruire son culte, de la faire fouler aux pieds de ses adorateurs. Il fut indigné de la voir, sous ces nobles couleurs & sous ce nom sacré, s'attirer le respect & les hommages des Mortels. Il refusa de la reconnoître, & jura de venger la vérité.

Digitized by Google

Cependant on l'élève au rang des Sages : on veut lui faire croire, malgré lui, qu'il a appris tout ce qu'il eſt permis à l'Homme de ſavoir. Il rougit pour lui-même & pour l'humanité, des titres dont on le décore ; il les repouſſe ; il fait cette accablante réflexion : Si je parois digne d'admiration à mes Contemporains, & ſi la Renommée égale mon nom aux grands noms, il n'y auroit donc point de ſcience ſur la terre ! O Vérité ! je t'atteſte toi-même .... ne ſerois-tu qu'un nom ? Oui, tu exiſtes. Mais je dois ce témoignage, que je ne t'ai point vu, & qu'on ne m'a montré de toi qu'un ſimulacre vain, où je n'ai pu reconnoître tes traits. J'ai conſulté les Dieux que révère l'école, & je n'ai rien trouvé de clair dans leurs réponſes, ni rien d'aſſuré dans leurs déciſions. Ils promettent beaucoup ; ils m'ont trompé.

Noble douleur ! généreux déſeſpoir, dont le génie ſeul eſt capable ! DESCARTES ne ſe borna point à des regrets. Il oſa croire que la vérité étoit faite pour l'Homme, & l'Homme pour la vérité ; qu'on pouvoit la trouver ; qu'en lui tournant d'abord le dos, plus on avoit marché, plus on s'étoit éloigné d'elle ; qu'il falloit donc revenir ſur ſes pas, & déſapprendre. Ainſi laiſſant les routes où l'eſprit humain ſe traînoit d'une erreur à l'autre, & repouſſant ſes premiers guides, il s'élance dans une voie qu'avant lui nul Mortel n'avoit ouverte.

(6) Depuis long-temps les Hommes avoient renoncé au plus beau de leurs priviléges, au privilége de penſer. C'étoit ſe dépouiller, pour ainſi dire, de leur être. Au lieu de conſulter les idées claires & diſtinctes, ces traits lumineux que le Créateur

Digitized by Google

a imprimés dans les esprits pour découvrir la vérité, ils exerçoient leur mémoire & savoient des opinions. Ils saisissoient l'appui d'une raison étrangère ; ils n'osoient faire un pas, si les Anciens n'en avoient pas formé la trace devant eux (7). Ridicules enfans que l'antiquité subjuguoit, & à qui l'erreur paroissoit d'autant plus vénérable, qu'elle montroit plus d'âges écrits sur son front (8)! Platon, qui avoit su douter, & qui, n'ayant rien de certain, n'avoit rien assuré : Platon, qui s'arrêtoit à chaque pas, par respect pour la vérité, parut un guide méprisable à ces lâches esprits, faits pour ployer sous le joug de l'autorité (9). Il perdit à leurs yeux le titre de divin, dont douze siècles l'avoient honoré. Moins sincère que lui, mais non plus éclairé, son Disciple n'hésitoit pas ; il étoit venu dispenser les Hommes de chercher ; une foule d'esclaves le suivit. Aristote devint l'Oracle, le Dieu des Ecoles. Gravement prononcé par l'ignorance, le nom seul de ce Philosophe eut le pouvoir de faire taire la raison. Ce n'est pas que ses Sectateurs ne citassent sans cesse la raison & la vérité qu'ils outrageoient ; mais Aristote, en dépit de l'une & de l'autre, étoit la règle de toutes les deux. Sans doute, il eût rougi de l'étendue de son empire (10). Il n'avoit point pensé les absurdités qu'on lui attribua, & qui pourtant empruntoient de lui une autorité sacrée, à la faveur de son obscurité.

De quelles ténèbres se couvrirent alors les objets de nos connoissances! c'est à regret que je retrace ici l'image de ces terres barbares; mais il est important qu'on sache de quelle oppression DESCARTES tira le bon sens. La Logique fut l'art de gâter

Digitized by Google

la raison, d'obscurcir les idées, de parler beaucoup, sans s'entendre & sans être entendu, des choses qu'on ne savoit pas : la Physique, celui de raisonner sur des principes inconnus, de transformer les mots en causes, d'expliquer la Nature par des énigmes. Quel nuage étendu sur la Métaphysique! & qui peut, sans horreur, envisager le noir chaos d'où s'échappoient, ainsi que des cavernes de l'Etna, ces torrens de fumée, qui inondèrent toute la région de la Philosophie, & étouffèrent l'évidence ?

La plus grande pensée qui soit entrée dans l'esprit d'un Mortel, fut celle que conçut DESCARTES. Il osa conjurer seul contre tant d'erreurs, malgré leur crédit, malgré le nombre des Hommes qui les soutenoient, & malgré l'empire de l'habitude. Projet après lequel rien n'est plus étonnant que la manière dont il l'exécute : elle fut simple & grande : tel est le caractère du génie. Il entreprend de créer la Philosophie, de la faire sortir, pour ainsi dire, du fond de lui-même, de l'enfanter par sa pensée, comme Jupiter enfantoit Minerve (11). Un doute sublime qu'il s'est commandé, ensevelit dans le même néant, avec l'Univers, avec l'Homme, avec ses connoissances, la foule de nos préjugés... Tout a cessé d'exister. Quel vuide immense il a produit autour de lui, pour n'appercevoir que son existence! Dans ce silence universel, & cette absence effrayante de tous les êtres, présent à lui-même, il interroge son esprit. C'est ici l'époque de la lumière. DESCARTES ne ressembloit pas à ces Esprits stériles & audacieux, qui ont pu détruire & n'ont pu créer. L'Univers, l'Homme, la Nature, par un second

Digitized by Google

coup de génie, sort du néant où il l'avoit plongée, pour reparoître dans un jour nouveau. Les vrais principes se présentent à sa pensée; principes clairs & lumineux, par qui l'on vit succéder tout d'un coup l'évidence aux ténèbres, la raison aux mots, & la science à l'opinion. Simples, connus dans tous les temps, ces principes sembloient se présenter d'eux-mêmes. Comment tant de siècles s'étoient-ils écoulés, sans que l'esprit humain soupçonnât seulement l'usage qu'il en pouvoit faire? Long-temps nous ignorâmes nos ressources: long-temps nous foulâmes aux pieds des veines précieuses; aucun Mortel n'avoit encore déchiré la superficie qui nous les cachoit.

Principes créateurs, germes puissans, qui attendoient pour éclore, le grand DESCARTES! Dès qu'il leur eut communiqué une chaleur féconde, quelle riche moisson ils étalèrent tout d'un coup! Il vit celle qu'ils promettoient encore; il vit une longue suite de vérités se développer successivement de celles qu'il avoit trouvées. Brillante & nombreuse postérité, dont il seroit le Père, & son cœur ami de l'humanité, en tressaillit de joie!

Tel aux jours de la naissance de cet Univers, s'il est permis d'emprunter des crayons de l'Infini, après avoir débrouillé le chaos, l'Auteur de tous les êtres imprimoit à la terre sa vertu, & renfermoit dans un principe d'innombrables générations.

Si je considère DESCARTES en qualité de Métaphysicien profond & lumineux, quelle idée n'ai-je pas de ce grand Homme? La Métaphysique sera toujours la base de nos connoissances; science su-

Digitized by Google

blime, qui donne des aîles à l'esprit, pour aller se placer à la source de tout, & de cette hauteur, contempler au-dessous de soi, tous les effets particuliers : mais science périlleuse ! C'est là qu'un point, souvent imperceptible, sépare l'erreur de la vérité ; que l'esprit, suspendu dans l'infini, s'étonne ; & que sa vue, se portant trop loin de son centre, ou s'égare, ou s'arrête au milieu des espaces immenses qu'elle n'a pas la force de franchir, & qui l'épuisent. C'est là sur-tout que l'imagination triomphe, & qu'elle exerce son pouvoir magique. C'est là que cette faculté trompeuse, habile à prendre toutes les couleurs, sait tellement se déguiser & se produire sous les traits de la raison, qu'elle la met dans l'embarras de décider entre elle-même & le phantôme, tant la ressemblance est exacte & le prestige presque inévitable ; mais rien n'est plus à craindre & plus facile que l'abus des mots.

Pour bannir de cette partie de la Philosophie, le jargon ténébreux qui y régnoit, DESCARTES lui donna un guide sûr, & lui mit en main le flambeau de l'évidence : il la rappela à son véritable objet : il y porta la méthode des Géomètres. L'entendement humain est mieux connu. DESCARTES en a fait le sujet d'un examen qui le rend présent à lui-même, & donne à l'œil de l'ame un autre œil pour se contempler (12). S'il s'est trompé sur l'origine des idées, en refusant d'associer les sens à l'emploi de penser, qu'il a jugé trop sublime pour eux, à quelles hautes spéculations ne s'est-il pas cependant élevé par ce moyen ? Combien de vérités lumineuses lui devons-nous, qu'il a trouvées, en rejettant le commerce des sens, par le

secours seul de l'esprit ? Au moins il a fait voir ce que l'ame pouvoit par elle-même : au moins il a montré, comme personne n'avoit fait encore, & le défaut & la foiblesse de ces instrumens, & la précaution avec laquelle nous devions nous en servir dans la recherche de la vérité. Les yeux, qui depuis ont sondé les profondeurs de l'être, c'est lui qui les a placés dans des points de vue, d'où ils en ont apperçu de nouveaux, peut-être plus avantageux & plus favorables que les premiers.

(13) Qui a vu, comme lui, la distinction des deux substances dans leur union incompréhensible ? Qu'est-ce que l'ame ? Pétrie, pour ainsi dire, avec le corps, & comme répandue dans tous ses membres, elle ne s'apperçoit point qu'elle se dépouille de ses qualités, pour en revêtir d'étrangères à sa nature. Confusion étrange ! On la voit foible dans l'enfance, fougueuse, indomptée dans l'adolescence, rassise & vigoureuse dans l'âge viril, languissante, infirme, glacée dans les vieillards ; croître & décroître, s'affoiblir ou se fortifier, naître, pour ainsi dire, & dépérir avec le corps. Le corps lui prête ses organes pour agir, pour appercevoir, & en quelque façon, pour exister. C'est dans sa tête, c'est dans son cerveau, qu'elle a de la mémoire, qu'elle médite, qu'elle juge, qu'elle compare ses idées ; c'est-à-dire, qu'elle exerce la plus noble & la plus caractéristique de ses fonctions : comme c'est à sa main ou à son pied qu'elle ressent ces pointes aigues de douleur qui la déchirent, & dans son cœur qu'elle éprouve les passions qui la modifient le plus vivement. La raison sent sa dignité, rougit d'or-

Digitized by Google

gueil, &, fière de penser, veut repousser loin d'elle un compagnon qui la dégrade; mais en vain. Ouvrage d'une main suprême, leur union est trop intime, & tous les efforts de l'esprit ne peuvent l'arracher aux embrassemens obstinés de la matière, au nœud puissant qui entrelace leurs fonctions, & confond presque leur être. Qu'est-ce que l'ame? DESCARTES résout le premier ce grand problême. Par une suite de raisonnemens, aussi pressans que profonds, pénétrant jusqu'à l'intérieur des deux substances, & portant la lumière au fond de l'abyme qui les recèle, il leur arrache le secret de leur nature. L'esprit pense, & le corps est étendu. Tous les modes de la matière détruisent tous les modes de l'esprit, & tous les modes de l'esprit détruisent ceux de la matière. Il le démontre, & sa démonstration, portée jusqu'au dernier degré de l'évidence, ne laisse, pour partage à la proposition contradictoire, que la plus palpable & la plus frappante des absurdités (14). Nous lui devons d'avoir montré à la raison, combien elle étoit sûre d'une vérité, qui est le vœu de la Nature, qui a été reçue de tous les Peuples, & n'a partagé que les Philosophes; mais une vérité qui l'intéressoit trop pour ne pas soupçonner de séduction, & ne pas craindre de surprise de la part d'elle-même, si cette cause n'étoit éclaircie.

Mais quand de l'ame humaine il s'élève jusqu'à la première des causes, & qu'il en dévoile les attributs accessibles à notre raison, ce n'est plus une bouche mortelle qu'on entend. Quelle noblesse! quel ton sublime! Il est pénétré d'une horreur divine, dont le sentiment passe jusqu'à nous. Ce n'est point un froid Scholastique, ce n'est

Digitized by Google

pas même un Philosophe, c'est un Théologien dont l'ame s'agrandit avec son sujet. L'idée de la Divinité se présente à lui, & il sait nous la présenter sous une forme vraiment auguste, qui subjugue l'esprit, le transporte, l'élève au-dessus de lui-même, & le fait retomber sous le poids de la Majesté suprême. Son intelligence s'exalte, sa vue s'étend, ses bornes se reculent, il tient de l'infini qu'il traite. La force avec laquelle il enchaîne ses preuves, égale la sagacité qui les découvre. Il joint la méthode à l'élévation. Quel étonnement d'apprendre que cet illustre défenseur de la Divinité a été mis par d'injustes Contemporains, au rang des monstres qui l'ont attaquée!

Quand cessera-t-on de calomnier la Philosophie? Quand cesseront les plaintes qui la représentent comme dangereuse à la Religion? Plaintes injustes, qui outragent toutes les deux. Filles du Ciel, quoique sous différens regards, l'indivisible & l'éternelle vérité est leur objet: elles ont une même origine & des intérêts communs. Le même Homme, s'il est Philosophe, n'est point irréligieux; ou s'il est irréligieux, il ne peut être Philosophe.

Deux ouvrages de Dieu, l'Univers & la Religion, portent l'empreinte de sa main, & attestent à tous les siècles, la suprême sagesse & la puissance infinie de leur Auteur. Unité de dessein, simplicité dans les moyens, proportion des causes avec les effets, correspondance des parties entre elles, & de toutes ensemble avec le tout! C'est au Philosophe qu'il appartient d'être frappé de ce caractère étonnant, & d'appercevoir ces combinaisons sublimes que le vulgaire ne sent

Digitized by Google

pas ; c'eſt à lui d'admirer ce qu'il connoît.

Descartes s'étoit rendu coupable d'un autre crime plus réel, que l'ignorance ne vouloit ni reconnoître ni lui pardonner. Il venoit de montrer aux Savans de ſon ſiècle, orgueilleux d'une vaine érudition, qu'ils n'avoient rien appris ; qu'auſſi ignorans que le Peuple, objet de leurs mépris, ils n'avoient pour s'en diſtinguer, que plus de préjugés, plus d'erreurs, une opiniâtreté dont celui-ci étoit exempt. Outrés d'acquérir une vérité qui leur enlevoit tout d'un coup tant de richeſſes imaginaires, ils repouſſoient toutes les autres que Descartes leur apportoit.

Ce ne fut point dans les Livres, ce fut dans l'Homme même qu'il étudia l'Homme. Il eſt beau de le voir parcourant l'Europe, & portant ſes regards ſur les conditions différentes ; remplir le rôle noble & difficile de ſpectateur de l'Univers ! Parmi les nuances ſans nombre, qui différencient l'eſpèce humaine, il avoit démêlé ce caractère toujours uniforme, qu'elles dérobent aux yeux vulgaires ; l'empreinte de l'Humanité, le ſceau de la Nature, par lequel tous les Hommes ſe reſſemblent. Il avoit fait des progrès étonnans dans la morale, qui eſt par excellence, la ſcience de l'Homme. Quel dommage pour nous, que, rapportant tout ce qu'il en ſavoit à ſon uſage, ou à celui de ſes amis, il ait renfermé dans ce commerce étroit, & comme interdit au Public, une ſource qui auroit dû couler pour tous les Hommes ! Descartes étoit capable de traiter à fond ce grand ſujet, ſur lequel nous n'avons que des eſſais. Nous avons pénétré juſqu'au ſanctuaire ténébreux de la Nature, pour lui arracher des ſecrets qu'elle avoit

Digitized by Google

avoit résolu de nous cacher. Ces Astres qu'elle a dispersé dans des espaces infinis, & suspendu à des distances prodigieuses de la Terre : notre esprit s'y est élancé ; nos telescopes les ont fait descendre de cette hauteur jusqu'à la portée de nos yeux débiles. Nous les avons soumis à nos audacieux calculs. Hardiesse étonnante ! l'Algèbre a fait l'anatomie de la lumière. Ces choses ont leur utilité ; mais n'en est-il point une plus directe, plus immédiate, plus présente & plus capable de nous attirer : l'utilité de nous connoître ? Presque toujours nous cherchions autre chose, quand nous avons trouvé ce qui étoit capable de nous rendre plus heureux. Ainsi nous avons voulu tout approfondir. (18) Mais l'Homme, mais nous-mêmes, mais notre propre cœur, ce sujet si grand, si intéressant, n'est qu'effleuré. La morale a été long-temps abandonnée entre les mains des Scholastiques, ces mains funestes qui dessèchent tout. Ou abstraits ou superficiels, & plus minutieux que méthodiques, ils en ont fait, au lieu d'un véritable corps de science, un squelette incomplet & décharné. DESCARTES n'osa la leur arracher. (19) Sa prudence nous a été préjudiciable. Détestons l'envie qui le réduisit à ce parti. Ce n'est ni la première trahison dont elle s'est rendue coupable envers le Genre humain, ni le premier tort qu'elle a fait à l'avancement de nos connoissances. On doit savoir un gré infini aux grands Hommes, qu'elle n'a pu tout-à-fait décourager. DESCARTES craignit de pousser à bout la rage de cette passion, s'il continuoit à être utile, & qu'elle ne lui cherchât de nouveaux crimes dans de nouveaux bienfaits.

Mais en rectifiant nos idées, en apprenant aux

Digitized by Google

Hommes à penser, en purgeant la Philosophie d'une multitude d'erreurs, ne croyons pas qu'il ait peu fait pour la morale même. Il a, pour ainsi dire, préparé le sol, & jetté les fondemens sur lesquels on pourroit un jour imposer un grand édifice. Il en a fourni plusieurs matériaux, & l'on en trouve le plus noble dessein dans ses Ouvrages.

Il a traité des passions, qui ont une liaison si étroite avec la morale. Quoiqu'il en ait parlé plutôt en Physicien qu'en Moraliste; qu'il y ait plus considéré le jeu de la machine, que l'énergie même de l'ame; les signes des passions, que leur manière d'être; leurs occasions, que leurs causes réelles: il a pourtant expliqué leur nature & leur usage: il a sur-tout enseigné l'art de les dompter & de les asservir à la raison. Il a lié son sujet aux grandes questions du libre arbitre, du souverain bien, de l'immortalité de l'ame: toujours sublime, toujours créateur; trouvant par-tout de nouveaux points de vue.

(20) Je voudrois parler ici d'une hypothèse singulière, hardie, où l'avoient conduit ses méditations profondes sur la Nature spirituelle. Pour rendre vraisemblable, presqu'évidente, une opinion qui choque l'expérience & la raison, il a fallu qu'il déployât toutes les forces du génie & tout l'art du raisonnement. Ce génie & ce raisonnement y brillent à côté de l'erreur; si c'en est une, d'avoir refusé le sentiment aux brutes, & d'avoir rapporté au méchanisme, tout ce qui porte en leurs actions le caractère de l'intelligence: si cette opinion étrange n'est pas la vérité; (21) si notre préjugé n'est pas l'erreur, & s'il ne faut pas que les phénomènes cèdent eux-mêmes à des raisons plus dé-

Digitized by Google

cisives & plus puissantes. Mais la vaste carrière qui s'ouvre & s'étend devant moi à chaque pas, m'impose la nécessité de tout parcourir rapidement. J'écarte une foule d'objets qui m'appellent à eux. Je me hâte d'arriver aux découvertes qu'il a fait dans la Physique.

SECONDE PARTIE.

(22) Qu'est devenue cette entéléchie tant vantée; cette tendance inexplicable au mouvement; (23) cette matière & cette forme, destituées l'une de l'autre, qui se dérobent également à la prise des sens & de l'esprit : ces qualités occultes, ces vertus cachées, déguisement grossier de l'ignorance ? Graces à DESCARTES, ces fictions consacrées, par le respect de tant de siècles, sont devenues risibles aux yeux de la raison. Mais quand ce grand Homme parut, c'étoit là toute la Physique. (24) Les premiers pas que firent les Anciens, pour aller à la vérité, furent autant d'égaremens. Nuls principes évidens, nulle déduction certaine. Le vrai, s'ils l'avoient rencontré, n'étoit pour eux que vraisemblable; & le hasard devoit en remporter toute la gloire. Aristote, quel nom ! Aristote, avec ce puissant génie, cette pénétration étonnante, cette force & cette étendue d'esprit, qu'on sera toujours obligé de reconnoître, & qui parut long-temps le terme de l'intelligence humaine, n'avoit rien éclairci dans la nature. Il avoit fait autour un vaste & laborieux circuit, & toujours d'impuissans efforts pour y entrer. Plus hardi, plus heureux & plus habile que tous les Anciens, DESCARTES, se plaçant dans le point de vue le plus élevé, me-

Digitized by Google

fure des yeux, l'étendue de la Nature ; cherche, saisit l'endroit où elle se montre accessible. Sans consumer ses forces en de vains détours, il y vole, il s'ouvre un passage ; il entre, & se faisant, d'une première découverte comme d'une conquête, un degré pour aller à l'autre : animée par les succès, sa généreuse ambition veut enfin tout embrasser. Il succombe dans ce projet ; mais de nombreux Philosophes, qu'il a fait entrer sur ses pas, succèdent à son entreprise, & poussent plus loin ses conquêtes, en suivant ou en corrigeant ses vues. Je les vois se répandre dans toutes les parties de la Nature, où quelques-uns deviennent fondateurs de Royaumes, de Monarchies indépendantes, mais alliées. Plus on avance dans ces terres nouvelles, & plus il reste de Pays à découvrir. Les limites, que l'on croyoit toucher bientôt, reculent à chaque élan de notre esprit pour les atteindre. DESCARTES, premier conquérant, jouit, cependant, de la gloire de tous. Tous lui doivent l'hommage des Pays découverts ; ou ceux qui dissimulent les obligations qu'ils ont à ce grand Homme, joignent, pour ainsi dire, au crime de la rébellion, celui d'une superbe ingratitude. Tel est le précis de la révolution qu'un seul Homme a produit dans la Philosophie : révolution mémorable, & dont l'histoire n'a ni moins d'étendue, ni moins d'éclat que l'histoire des grands Empires. Elle est une partie considérable de celle de l'esprit humain. J'en détache les faits qui appartiennent à mon sujet.

Par où commença donc notre Héros, & quelle clef lui ouvrit l'entrée de la Physique ? Cette règle-

Digitized by Google

fondamentale & simple : n'admettre que des idées claires. Par elle il s'est assuré de son existence & de celle des corps qui l'environnent : par elle il va pénétrer leurs ressorts intérieurs. Il croit voir une chaîne immense, non interrompue, qui lie tous les êtres les uns aux autres dans le sein de l'Univers ; il en conclut qu'il y a des loix générales, par lesquelles il est gouverné, & que, si l'Homme venoit à connoître cette grande & sublime méchanique, comme il connoît celle des Arts : Roi de la Nature, il asserviroit à ses besoins le Ciel, les Astres, l'Eau, le Feu & l'Air, & la Terre & les Mers. Cette entreprise ne lui paroît pas au-dessus des forces humaines. Si le succès seconde son audace, il médite un projet plus vaste encore : de composer de plusieurs systêmes, un systême universel, qui, dans son cercle immense, embrasseroit le physique & le moral, le Monde intellectuel & le visible. Telles sont les pensées des ames extraordinaires & leurs excès ! (25) Formons, dit-il, une autre chaîne composée de vérités, toutes déduites les unes des autres, & dont rien d'obscur, rien de faux ne puisse rompre la continuité. La méthode des Géomètres m'en fournit le modèle. Subjuguons la Nature en l'imitant ; & pour l'atteindre, pressons ses vestiges. Tout dépend de partir d'un point donné qui soit certain, d'une proposition mise à l'épreuve, & d'une vérité incontestable. Sans doute, & ses écarts l'ont trop fait voir ! Il donnoit à cette méthode, une étendue & un pouvoir qu'elle n'a point. Mais l'idée étoit grande, l'espérance étoit noble, & le début bien entendu.

Digitized by Google

Pour connoître les corps, il examine la matière sous le point de vue le plus général où elle puisse se montrer à notre esprit. Est-ce aux sens à juger de sa nature, & la connoissent-ils quand ils la représentent, tantôt tranquille, tantôt agitée, tantôt transparente, tantôt opaque, & dure & molle, & légère & pesante, & froide & chaude? Infidèles témoins, qui ne s'accordent ni l'un avec l'autre, ni tous ensemble, ni chacun avec lui-même! Qu'on lui ôte ces voiles importuns, qui la cachent en la revêtant: ces qualités, dont elle n'a pas besoin pour exister ni pour être conçue; qu'elle quitte & qu'elle reprend: je tiens enchaîné ce changeant Prothée; (26) l'étendue se présente à moi. Je l'examine encore: je vois l'étendue. Je veux, s'il est possible, lui arracher cette dernière qualité.... Ici tous les efforts de mon esprit me font sentir que c'est vouloir arracher véritablement la matière de la matière. Je dirai donc que l'étendue lui appartient, en est inséparable, & contenue dans son idée, comme la pensée dans l'idée de l'ame, est son essence.... Où faut-il aller au de-là chercher à la matière un principe antérieur, un attribut plus propre, plus intime, & plus universel, dont celui-ci ne seroit qu'une conséquence, immédiate, si vous voulez..... Scrutateur (27) téméraire, arrête: la Nature te crie: *Mortel, prends la source où elle naît pour toi*; qu'il te suffise d'avoir vu d'où partent & par où passent nécessairement toutes les propriétés connues de la matière; ce nombre prodigieux d'effets qui deviennent des causes à leur tour. DESCARTES ne put remonter plus haut, & crut avoir fait une grande découverte.

Digitized by Google

Du principe de l'étendue, de ce principe simple naît une Philosophie nouvelle, où l'esprit marche à la clarté de l'évidence : Philosophie qui, cherchant la raison des phénomènes dans la situation réciproque des parties, leur configuration, leur mouvement, ces qualités connues, ces causes qui n'ont rien d'obscur, va droit aux ressorts primitifs de la Nature ; & d'une main hardie, pour comprendre le jeu de la machine, la démonte, la décompose, ose la rétablir ! Philosophie qui, mettant sous nos yeux le méchanisme, la seule chose que nous connoissions d'une manière incontestable dans les corps, donne à l'esprit quelque prise sur la matière, & quelque intelligence du monde sensible.

Tout est lié, tout se tient, tout se prête un jour réciproque, tout s'entend avec une facilité pleine de charmes pour l'esprit, qui n'est plus arrêté par des mystères, ni rebuté par des énigmes. (28) Les phantômes de l'Ecole péripatéticienne, qui étendirent si long-temps leur voile ténébreux sur la Nature, disparoissent à cette clarté, comme les ombres de la nuit. La lumière se réfléchit de toutes parts sur les objets environnans ; la métaphysique elle-même en est illuminée à la distance la plus grande. Des idées claires & distinctes, en assignant les limites des corps, ont fixé celles de l'esprit. L'illusion des sens finit ; notre ame rentre dans ses droits : créatrice seconde, les perfections de l'Univers sont ses pensées ; (29) le mystère de son union avec le corps est éclairci.

(30) Je laisse les questions de l'homogénéïté de la matière, de l'espace, du lieu, de la nature, du

Digitized by Google

mouvement, ces points de la Phyſique générale, qui ne ſeront jamais bien éclaircis : Métaphyſique abſtraite, où les autorités ſont oppoſées à des autorités, les conjectures aux conjectures : les inductions détruites par les inductions ; & , ſi j'oſe le dire, la raiſon combattue par la raiſon. Qui ſera juge ? N'oſant ni ſuivre ni abandonner DESCARTES, je reſte neutre, ſi je puis, & j'admire à l'écart les efforts d'une imagination ardente, vigoureuſe, hardie, qui enfante, ſinon la lumière, du moins ce qui reſſemble à la lumière.

(31) Qu'il ait mal expliqué ou mal conçu la nature du mouvement, par quelle adreſſe en a-t-il deviné les loix ? Non pas ces loix particulières qui ſe perdent dans le détail du choc des corps entre eux ; mais ces loix générales, immuables, éternelles, dont la connoiſſance a donné des ſciences entières. N'eſt-ce pas en les conſultant, que notre Phyſique moderne, prenant un vol hardi, a pu expliquer l'ordre de l'Architecture divine, meſurer la diſtance des planètes, & tracer le chemin de la lumière ? Que l'Homme a ajouté à ſes bras les grands mouvemens de la Nature ? Puiſſans inſtrumens qu'il manie, & qui ſuppléent à ſa foibleſſe. *Tout corps, quittant la place qu'il occupe, doit s'en éloigner par la ligne droite, s'il ne rencontre point d'obſtacle.* Philoſophes, voilà le point d'où vous êtes partis ; voilà la grande clef de la Nature ! Pourquoi celui qui avoit vu cette féconde vérité & ſes premières conſéquences, plaça-t-il à côt l'erreur qui l'arrêta, pour ainſi dire, dès les premiers pas, dans la carrière immenſe qu'il venoi d'ouvrir ? De précieuſes découvertes qui lu

étoient dûes, comme une suite naturelle des loix qu'il avoit assignées, échappées de ses mains, ont passé à d'autres noms. Qu'elles leur demeurent! mais que ceux qui ont acquis le titre d'inventeurs, en rectifiant ses méprises par ses lumières, n'en prennent pas le droit de méconnoître celles-ci, ou même d'insulter à celles-là. Je m'aperçois que l'éloge de ce grand Homme prend dans ma bouche le ton timide de l'apologie. Osons avoir cette fierté. DESCARTES est au-dessus; je ne ferois que l'apologie de l'humanité!

J'ai donné une foible idée de la Physique générale de DESCARTES. Ce Philosophe, d'une théorie sublime, descend à l'explication des phénomènes. Il ne falloit à Archimède qu'un point d'appui pour remuer la terre & les cieux; & il ne faut à DESCARTES que trois ou quatre vérités pour rendre raison des effets sans nombre qui varient la scène de cet Univers. Il y a de l'étendue, elle se divise, elle se meut; c'en est assez à ce vaste génie; Optique, Méchanique, Astronomie, Anatomie, Physique expérimentale; (32) il embrasse tout, il explique tout par ses principes. Que ne puis-je tracer ici, & mettre sous les yeux le plan de la Nature; un plan qui pût représenter sans confusion, quoiqu'en racourci, toutes ses parties, chacune à leur place, & avec l'ordre qui les lie ensemble! J'y ferois entrer la lumière & les couleurs; les eaux, les airs, le feu, les élémens de la matière, le flux & le reflux des mers; les corps terrestres, les vapeurs, les exhalaisons, les vents, les nues, les tempêtes, la foudre; le systême du Ciel, celui du corps humain, aussi vaste, aussi

Digitized by Google

compliqué, aussi difficile à saisir; la formation & le cours régulier du fluide brûlant qui nous anime; les développemens du cerveau, le méchanisme admirable des sens intérieurs & extérieurs; surtout la structure de l'œil & les miracles étonnans de la vision; tous les rapports, toute l'économie de la machine. Que de régions différentes! quelle étendue! C'est sur tous ces objets, dont le détail est infini, que se déploie cet esprit que rien ne sauroit borner. Les dénombrer, c'est rappeler à des points généraux toutes ses découvertes & ses erreurs. Il s'élève au plus haut des Cieux, il descend jusqu'au fond des abymes. Il crée des sciences, ou des parties de sciences qui n'existoient pas. Il s'égare, il se perd, il se retrouve, il s'élance avec de continuels efforts, de l'erreur à la vérité.

Rappelez-vous ces Conquérans, dont l'ambition embrasa tant de fois le globe que nous habitons. Ils joignirent les Peuples aux Peuples, les Royaumes aux Royaumes, les continens aux continens, & traînèrent après eux la moitié du Genre humain à la conquête de l'autre moitié, sans être arrêtés par les mers, ni par les fleuves, ni par les montagnes. Aussi rapide, aussi hardie est la marche du Philosophe dont je célèbre la mémoire. C'est ainsi qu'il enchaîne les connoissances, & qu'il s'avance, pour ainsi dire, à la tête de toutes les forces de l'esprit humain; toujours croissant & toujours embrassant plus de terrein. Le terme de l'être est le seul où il s'arrête.

Quel est ce Mortel, qui ose fabriquer le Monde? (33) Rival audacieux de la Nature, qu'on lui donne,

Digitized by Google

dit-il, une étendue indéfinie qui ne soit encore ni eau, ni feu, ni air, ni terre; mais seulement capable d'être mue & divisée. Que Dieu lui imprime le mouvement, & puis la laisse agir suivant les loix qu'il prescrivit à l'Univers, au moment de sa naissance. DESCARTES va donner aux Hommes le spectacle d'une nouvelle création, & faire sortir du sein de cette matière, une Terre, des Cieux, un Soleil, des Planètes, un Univers semblable à celui que nous habitons. Il abandonne celui-ci aux disputes des Philosophes. Il me transporte avec lui. J'arrive devant le berceau de la Nature. Mes yeux découvrent une matière nouvellement créée, immense, qui occupe tout sans aucun vuide. Le mouvement va commencer.... Il commence; la masse s'ébranle, s'agite, tourne dans le plein, & ses parcelles divisées, qu'entraîne une circulation rapide, brisent leurs angles, s'arrondissent, & forment de trois élémens, un horrible chaos.

Quels vastes & impétueux torrens se suivent, se pressent, se chassent, roulent plus agités & plus violens que les flots de l'Euripe, dans des espaces immenses! Voilà ces tourbillons si renommés. Tous les corps veulent se mouvoir, tous se résistent; de rapides efforts les éloignent du centre où les ramènent leurs chocs opposés. Les obstacles se multiplient, la force augmente, & la vîtesse croît. Ici le hardi créateur dut être lui-même effrayé de son ouvrage. (34) Tous ces globes de feu, innombrables soleils, animent autant d'Univers!

La matière subtile, dont rien n'égale la rapidité, se meut du haut des Cieux jusqu'au fond des abymes, sans repos, sans jamais se confondre avec

Digitized by Google

les corps dans lesquels elle est répandue. Mais la pression universelle, qu'elle éprouve, en force la partie la plus considérable à occuper le centre. Toujours tendante à s'échapper, toujours l'Ether qui l'environne, oppose à sa suite un obstacle insurmontable. (35) Reçois mon hommage, substance pure, qu'ont produit les angles brisés des cubes primitifs! Don précieux, par qui tout vit, par qui tous ces globules éthérés, poussés en ligne droite jusqu'à ma rétine, font éclater la lumière à mes yeux en les frappant, & me transmettent les objets! Comprimée dans le sein d'une fournaise ardente, elle bouillonne, elle lance des feux, elle tourne sur elle-même, & ne pouvant forcer la barrière énorme qui la tient captive, elle l'ébranle par ses secousses, elle l'emporte, elle la fait rouler par la violence de son mouvement.

Voyez ces corpuscules longs, crochus, cylindriques, pliants, rameux, aigus, qui nagent dans un océan sans bords! Ce sont ces brisures grossières, ces éclats irréguliers, qui n'ont pu se subtiliser, ni s'arrondir, comme les élémens destinés à régner dans la Nature. Pressés, chassés de tous les points de la circonférence, par le fluide environnant, qui les poursuit, qui rassemble ses forces pour les précipiter; ils s'approchent, ils se mêlent, ils entrelacent leurs figures: le mouvement les abandonne, & le repos, ciment indissoluble, les lie pour toujours ensemble. Ils forment au centre de leur tourbillon un corps opaque. Tout se débrouille, tout s'arrange à la voix de DESCARTES. Les formes se développent par des combinaisons savantes. Voici des montagnes, des

Digitized by Google

mers, un atmosphère; des fleuves, des fontaines, des plantes & des animaux. Tout sort de la même matière; tout en sort par le mouvement; tout obéit à trois règles de méchanique.

(36) Systême spécieux & chimérique! physique, romanesque! qui en doute? DESCARTES passoit visiblement les bornes de l'Humanité. (*) Respectons des erreurs marquées au sceau du génie. Les Tourbillons détruits par la raison, qui leur avoit permis de la séduire pour un temps, montrent la grandeur à côté de la foiblesse. (37) Les tourbillons honorent la raison; leurs ruines sont sacrées pour nous. Concevoir un plan aussi vaste, l'exécuter avec des moyens aussi simples, d'une manière si proportionnée à tant d'effets de la Nature: en un mot, avoir su placer la clef de cette structure étonnante, qui en assemble, en comprime, en soutient toutes les pièces, en forme un tout, bien fragile à la vérité, mais imposant. Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'étoit point l'ouvrage d'un artisan vulgaire; c'étoit l'ouvrage d'un grand Architecte; d'un Homme extraordinaire, qui réunissoit au plus haut degré, la force, l'étendue, & la justesse de l'esprit.

Comme une plante abandonnée, que la Terre où on la vit naître, n'a pas la force de nourrir,

---

(*) Où étiez-vous, lorsque j'établissois la Terre sur ses fondemens? Qui en a réglé toutes les proportions & les mesures? dites-le-moi, si vous le savez. Sur quel appui ces fondemens sont-ils établis, ou qui en a posé la pierre angulaire? Lorsque les Astres du matin me louoient d'un commun accord, & que tous les Enfans de Dieu poussoient des cris de joie. *Job*. 38. 4, 5, 6, 7.

Digitized by Google

ne jette point en bas de fortes racines, ne pousse point en haut une tige vigoureuse; mais se rapproche d'elle-même, & craint d'épuiser les sucs qui lui servent d'aliment: créée par les Mathématiciens du treizième siècle, peu cultivée par les siècles suivans, l'analyse poussoit quelques languissans rejettons en Italie. Viette, le digne précurseur du grand DESCARTES, la transplantant, pour ainsi dire, en France, & l'échauffant du feu de son génie, montra combien elle deviendroit un jour féconde. Par là il mérita d'en être regardé comme le père. De la résolution de quelques équations cubiques, où elle sembloit s'être arrêtée, il la porta jusqu'à la résolution générale des équations du 4^e. & 3^e. degré; jusqu'à la résolution numérique des équations; jusqu'à leur construction géométrique. Il assigna en nombre les valeurs ou exactes ou approchées de leurs racines. Mais, qu'il y avoit encore loin de là aux équations algébriques des courbes! La théorie des racines réelles négatives; l'art heureux d'abréger les expressions des puissances, les premiers élémens de leur calcul; l'art plus heureux de donner des racines impossibles aux équations, & de remplir d'imaginaires & de réelles les dimensions de la proposée: ces découvertes, & celles que j'omets, dont l'Algèbre attendoit sa perfection, attendoient pour éclore le grand DESCARTES. Que dirai-je de la méthode des indéterminées? Seule elle eût immortalisé le nom qu'elle est glorieuse de porter. Mais ce qui rend DESCARTES incomparable, supérieur à tous les siècles; ce qui lui soumet ses vainqueurs, & demande pour lui l'hommage de toute la Terre, c'est d'avoir appris le premier aux Hommes, l'art

Digitized by Google

d'exprimer, par des signes faciles & abrégés, une foule d'idées, un détail infini de preuves, & de réduire à une ligne de calcul des chaînes prodigieuses de vérités, des sciences entières. C'est le miracle qu'ont opéré l'Algèbre & l'Analyse appliqués aux rapports de l'étendue. DESCARTES le premier, transportant ces deux sciences dans la Géométrie, exprima par des équations la nature des courbes, & fit servir ces courbes mêmes à la résolution des problêmes. Heureux génie, il substitua dans les théorèmes le calcul algébrique à de laborieuses démonstrations! Toutes les forces de l'esprit sont réservées pour les véritables besoins. Avec les aîles que lui donne l'Analyse, il prend son essor, il s'envole du labyrinthe tortueux, où la méthode des Anciens se traînoit vers la vérité. Il y arrive presqu'en un moment; & ce qui coûtoit de violens efforts aux Archimèdes, aux Pappus, est le jeu de nos Géomètres.

Les loix primitives du mouvement étoient connues; l'Algèbre étoit perfectionné, l'application de l'Analyse à la Géométrie étoit dans sa vigueur, & il y avoit un grand exemple de l'application de toutes les deux à la Physique; la voie étoit frayée par la méthode des tangentes, à la sublime théorie des infinis; la clef des sciences Physico-mathématiques étoit trouvée; un nouvel art de raisonner avoit détruit les anciennes erreurs. Illustre Newton, vous veniez trop tard au monde pour être le père du jour, le créateur de la Philosophie, le premier confident de la Nature. Vous étiez digne cependant de ne rien devoir à un précurseur. Elle voulut vous consoler, en vous révélant plus de ses secrets.

Digitized by Google

Il restoit à l'émule de DESCARTES de continuer l'ouvrage commencé, de s'ouvrir aussi de nouvelles routes, de rectifier les erreurs du premier, d'ajouter à ses découvertes, de se servir en Maître des instrumens qu'il avoit travaillés, de les travailler lui-même, & de leur donner un degré de perfection, une finesse, dont on ne croyoit plus qu'ils fussent susceptibles. Il lui restoit de faire autant de chemin du point où l'Auteur des tourbillons avoit laissé l'Analyse & la Géométrie, que ce Philosophe lui-même en avoit fait du point où il les avoit prises; sur-tout d'en faire une plus vaste application à la Physique. Il lui restoit d'étonner les Humains par ces coups de lumière qui introduisirent le jour dans le sanctuaire le plus reculé de la Nature, & dévoilèrent à nos yeux le systême effrayant & vrai de l'Univers.

Qui a plus honoré l'Humanité? ... Ici, je crois entendre le frémissement des deux Ecoles & des deux Nations intéressées à la gloire de ces grands Hommes. Je les vois animées de la même rivalité, qui arme un Peuple contre l'autre, pour l'empire. (38) Là on calomnie l'attraction; ici on affecte un mépris superbe pour les tourbillons. Des deux partis, l'un ne veut point reconnoître d'égalité, ni l'autre de prééminence. Des deux côtés, l'injustice est égale à l'égard de Newton & de DESCARTES; & dans la balance contraire, où les pèse le préjugé, toujours l'un s'élève aux dépens de la gloire de l'autre. De quoi dispute-t-on? de la supériorité d'une Philosophie sur l'autre? Cette importante décision n'appartenoit ni à leur secte, ni à leur pays; l'Univers a prononcé. Du mérite des deux Héros? C'est opposer la grandeur de l'esprit

Digitized by Google

prit humain à elle-même. C'eſt comparer le Soleil au Soleil dans deux temps différens ; quand de l'extrémité de l'horiſon, montrant le ſommet de ſon orbe, & cachant encore le reſte dans un amas brillant de nuages enflammés, il chaſſe la nuit devant lui ; & quand du haut des Cieux il inonde les Airs, la Terre & les Mers, d'un déluge de rayons. Ici, il fait ſortir le Monde du néant ; il réjouit toute la Nature ; là, il répand par tout la chaleur & la vie par l'effuſion de ſa lumière. François, ſouſcrirez-vous à l'aveu que je fais ? Le grand Newton a ſurpaſſé le grand DESCARTES ; mais c'étoit là le ſeul moyen qui lui reſtât de l'égaler.

On pourra faire un accord plus avantageux pour l'avancement de nos connoiſſances. Soyons Diſciples des deux Philoſophes, par un choix heureux de leurs opinions, & par un uſage éclairé de leurs méthodes. Joignons le raiſonnement à l'obſervation. Pour rencontrer plus ſurement la vérité, ne partons pas toujours des mêmes points ; mais deſcendons des cauſes aux effets ; allons par les faits, au-devant des cauſes. Concilions deux génies qui furent toujours oppoſés. Suivons Newton, cultivons les principes de DESCARTES.

Ne croyons pas que leur fécondité ſoit épuiſée. Craignons plutôt qu'ils ne dégénèrent entre nos mains. Craignons que cette vie, que cette chaleur, qu'un eſprit créateur leur a communiquée, ne s'éloigne par notre faute. Le dirai-je ? Une manière de philoſopher nouvelle, ſpécieuſe, hardie, mais différente de la véritable, commence à

C

Digitized by Google

s'introduire parmi nous. Nous donnons trop de prix aux mots, trop de crédit à l'opinion. Nous abandonnons l'évidence, nous chérissons les hypothèses. Nous rêvons beaucoup, nous méditons peu. Nous sommes ténébreux, abstraits, & nous croyons être profonds. Nous prenons pour exactitude de raison, une subtilité qui s'évapore; la stérile abondance des paroles pour la fécondité des choses; le jargon pour la Philosophie, & pour talent l'audace de penser. Je ne calomnie pas mon siècle; il a des Sages, & le jour de la raison brille sur nous dans son midi. Mais comme il se forme des taches sur l'Astre qui éclaire l'Univers, ou que des nuages importuns nous interceptent ses rayons, une foule d'esprits du second ordre se mêlent aux grands Philosophes, & offusquent tout de leur ombre. Foibles génies, qui se sont chargé d'un emploi qui les accable; qui, nés pour recevoir la lumière, ont entrepris de la répandre; & qui, du rang modeste de Disciples, où la Nature les a fait asseoir, s'élancent témérairement au rang des Maîtres, & élèvent leur voix par-dessus celle qui doit nous instruire.

Ne rien admettre par supposition, n'admettre que des idées claires, distinctes; ne nous rendre qu'à l'évidence; voilà ce que DESCARTES nous avoit appris. Oui, si quelque chose est capable d'arrêter les progrès de la raison; de ramener l'obscurité, si heureusement bannie de nos connoissances; de faire naître d'autres préjugés à la place de ceux dont nous nous sommes délivrés; c'est, dirai-je, l'oubli ou le mépris de cette règle simple, mais importante, que DESCARTES donna pour base à sa Philosophie, & dont il fit comme

le premier pas de sa méthode. Heureux, s'il ne s'en fût lui-même jamais écarté; & si, entraîné par le goût systématique, ce goût si funeste à la vérité, il n'eût jamais abandonné la route de l'évidence qu'il avoit tracée aux autres, pour se jetter dans les sentiers trompeurs & séduisans de l'hypothèse!

Ses écarts sont ceux d'un grand Homme; & il y a de quoi l'admirer, jusques dans ses erreurs. Ce n'est que par sa méthode qu'on a pu voir qu'il s'étoit trompé. Disons-le même: il ne s'est trompé qu'avec une sorte de méthode; suivant toujours, sinon le chemin de la vérité, du moins un sentier qui étoit tellement parallèle à ce chemin, que pour y rentrer, il n'a point fallu revenir sur ses pas, mais seulement se détourner un peu; ensuite marcher droit au but. Tous lui doivent en effet la gloire de l'avoir atteint. Ce n'est qu'avec ses armes qu'on a pu l'attaquer, le combattre, le vaincre. Par là, toujours invincible, toujours incomparable, lors même qu'on l'a surpassé. Telle a été sa destinée, qu'il a fallu qu'il triomphât de lui-même avec ses vainqueurs; tant sa raison étoit exacte, sa vue perçante & étendue, ses conséquences immédiates, & sa manière de philosopher presque infaillible.

TROISIÉME PARTIE.

Le plus sublime concert, l'harmonie la plus touchante, c'est dans le Philosophe l'accord de ses maximes & de ses mœurs, de sa raison & de son cœur, l'union des talens & des vertus. Par là il semble sortir deux fois de la classe des Hommes.

Digitized by Google

ordinaires. Mais si, avilissant d'un côté la raison, qu'il honore de l'autre, il oppose des vices à des talens, la bassesse à l'illustration, le Sage est indigné de ce contraste, plus choquant pour lui, que n'est le défaut d'harmonie pour une oreille délicate. L'admiration expire où le mépris commence; & l'on refuse presque un rang parmi les Hommes, à celui qui s'étoit si fort élevé au-dessus. Pour sauver sa gloire, il faudroit tirer un voile sur sa vie privée, & ne montrer que la moitié de ce qu'il est. Je montrerai DESCARTES tout entier. Je puis le comparer avec lui-même. Sa gloire est pure; la malignité ne sera consolée par aucun endroit de la supériorité qu'elle est forcée de reconnoître dans les Hommes célèbres.

(39) J'avoue que les premiers momens de la jeunesse de DESCARTES ressemblèrent beaucoup à l'inconstance. C'étoit le désespoir d'un cœur né pour la vérité, qui la cherche par-tout & n'a pu la trouver encore; l'irrésolution d'un esprit que rien n'ébranlera de son assiette, quand il l'aura prise. Ce rocher, que l'effort des vents a arraché de la place qu'il occupoit au sommet des montagnes, roule, bondit, retombe, se relève, s'élance dans les airs avec d'autant plus de violence qu'il a plus de solidité; mais enfin, son agitation s'arrête, une éternelle immobilité l'enchaîne pour la suite des siècles au bas du vallon. C'en est fait. DESCARTES s'est déterminé. Il a interrogé au dedans de lui-même un oracle certain, celui qui fut le guide de Socrate, l'instinct d'une raison sublime: un choix irrévocable l'enchaîne pour toujours à la Philosophie.

Digitized by Google

Les Armées auroient vu un ſpectacle rare, ſi des armes avoient été capables de l'apercevoir; un Guerrier Philoſophe. Jamais ſpéculatif n'avoit choiſi un pareil lieu d'obſervation. Les Camps, les Tranchées, les Champs de Bataille, s'étoient changés pour lui en une Ecole de Morale. Où l'on apprend à détruire les Hommes, il apprenoit à les connoître, & le prix dont les autres achètent la gloire, Héros d'une eſpèce inconnue, il le mettoit à cette ſcience difficile. Mais il ne conſentit jamais au ſacrifice de ſa liberté. Il ſervit à ſes dépens; il conſentit à ruiner ſa fortune, plutôt qu'un autre fût un ſeul moment le maître d'une volonté que ſon ferment avoit ſoumis à la raiſon. Ainſi, indépendant dans le ſein de la dépendance, il pouvoit à ſon gré choiſir ſes Généraux, reprendre & quitter la Milice; il réaliſoit l'idée magnifique du Sage des Anciens, toujours Roi de lui-même.

Avec quel étonnement Bréda vit un jeune ſoldat réſoudre preſqu'en un moment, de ces problèmes propoſés comme des énigmes, aux Savans de l'Europe, par de profonds & de vieux Mathématiciens! Mais ce que ſes compagnons d'armes n'auroient pas ſoupçonné, ce que perſonne n'auroit cru, pendant que l'Allemagne eſt en feu, pendant que ces Guerriers prêtent leurs bras pour renverſer des Trônes & pour changer la face de l'Europe; DESCARTES, au milieu d'eux, ſuivant en apparence les mêmes deſſeins, méditoit en ſecret d'autres guerres & d'autres combats, une révolution plus étonnante. L'ignorance triomphe; elle a affermi ſon trône ſur les préjugés. Les tyrans du bon ſens règnent paiſiblement. Ils ne ſavent pas ce qui ſe prépare. Ils ne redoutent point

Digitized by Google

un ennemi qui n'a point encore paru. Cet ennemi terrible, ce conſpirateur hardi, à qui la raiſon tend les mains depuis long-temps, caché ſous le caſque & ſous le harnois, ſe fortifie, prend des meſures, s'exerce en ſilence; & dans le repos des quartiers d'hiver, prépare les grands coups qu'il veut frapper; ces coups, qui vont faire tomber un empire odieux, & briſer les fers de la raiſon.

DESCARTES avoit encore d'autres vues plus utiles pour lui, auſſi dignes d'un Philoſophe. Dans cette condition tumultueuſe & féconde en haſards, il cherchoit les occaſions de lutter avec la fortune, pour apprendre à la vaincre & s'endurcir contre ſes coups. Il viſita la Siléſie, les extrémités de la Pologne, les côtes de la mer Baltique, la marche de Brandebourg, & les différentes contrées du Nord. Ses campagnes avoient été des voyages, ſes voyages devinrent une eſpèce de milice, une milice périlleuſe, où ſa fermeté fut miſe à l'épreuve. On frémit en ſe rappelant le danger épouvantable qu'il courut dans le trajet d'Embden en Weſtfriſe. (40) Je parle ici d'une avanture plus terrible qu'un naufrage. La Terre a diſparu; la Mer offre une ſolitude affreuſe, immenſe, favorable à l'oppreſſion. DESCARTES, ſeul avec un Domeſtique, eſt au milieu d'un équipage compoſé de ſcélérats. Il aſſiſte au Conſeil, où l'on met en délibération la mort d'un Etranger. L'eſpérance du gain & de l'impunité, la facilité du crime, le font réſoudre à des ames ſans foi. C'en étoit fait du père de la Philoſophie.... Incroyable aſcendant d'une ame forte ſur celles qui ne ſont que ſcélérates! DESCARTES ſe levant,

Digitized by Google

présente la mort à ses assassins. Ils pâlissent, ils se troublent, ils ne connoissent plus leur avantage, ils tombent aux genoux d'un Homme qui étoit à leur discrétion. Le sentiment qu'il a imprimé une fois dans ces lâches esprits, les enchaîne le reste de la navigation. Leurs yeux n'osent se détourner.

La passion de voyager n'étoit pas dans DESCARTES, ce qu'elle est dans les autres Hommes; une inquiétude d'esprit qui se repait de changemens, & trouve son repos dans l'inconstance. C'étoit une passion avec laquelle la raison étoit d'intelligence; un feu qu'elle avoit allumé, & que rien ne pouvoit éteindre, l'amour du vrai. Il renferma tous les autres voyages dans un seul. La Capitale du Monde Chrétien, favorable aux desseins du Philosophe, transporta devant lui la Terre entière (*), & lui montra le Genre humain, rassemblé dans l'enceinte de ses murs. DESCARTES auroit-il quitté ce spectacle délicieux, pour la stérile vue des raretés qu'offrent l'ancienne & la nouvelle Rome? (41) Il laissa les curieux vulgaires, entasser à grands frais dans leurs tablettes & dans leurs têtes, des obélisques, des colomnes, des thermes, des arcs triomphaux; dévorer les restes d'une Statue mutilée; s'extasier sous la voute d'un Temple antique; voir des manuscrits pour les avoir vus. Il vit des Hommes; il observa des mœurs; il compara les caractères des Nations; il étudia le cœur humain.

(*) Il y avoit alors un Jubilé.

Digitized by Google

Il négligea pareillement une autre espèce de curiosité, les Savans; car les Savans n'étoient que des Hommes à ses yeux. C'est sous ce point de vue qu'il les considéra, quand le hasard les lui offrit. Que cherche-t-il en eux ? Ce qu'ils étalent avec complaisance, & qui les distingue des autres Hommes ? Non : ce qu'ils cachent, & qui les en rapproche. Il comparoit leurs discours avec leurs actions. Les Savans de son temps, imbus des préjugés les plus grossiers, incapables de l'éclairer, capables seulement de le persécuter, méritoient cette espèce de mépris ou d'indifférence. Mais les merveilles de la Nature, les plantes & les animaux, les montagnes, les eaux, les météores des Pays où il passoit; voilà ce qu'il étoit insatiable de voir & de connoître. Le grand livre du Monde lui tient désormais lieu de tous les livres.

(42) La France le revit enfin; mais la France ne devoit plus le posséder. Il lui préféra un Pays où il se flattoit de trouver deux avantages qu'on évite avec autant de passion qu'il les recherchoit; la retraite & l'obscurité. Eyndegeest, Amersfort, Leyde, Lahaye, Egmont, lieux consacrés par la présence de ce Philosophe! c'est là que, célèbre en Europe, & inconnu dans le coin d'une Terre hospitalière, trouvant la solitude jusques dans les rues, & marchant au milieu des Hommes, comme il eût fait dans les allées de son jardin, conversant de loin avec ses amis, dont il étoit l'oracle, & de près avec la Nature, il menoit une vie dont les Rois auroient envié la douceur, si les Rois l'avoient connue.

(43) Un cynique orgueilleux insulte à la

Digitized by Google

fortune; l'Homme qui eſt bas l'encenſe; celui qui eſt foible l'accuſe. DESCARTES n'a pour elle que le ſentiment de l'indifférence. Il n'a point de dépit, il eſt ſans crainte. Si elle vient l'attaquer, il eſt en garde; il lui oppoſera un vrai courage. Il a une grande reſſource, une arme de réſerve, un dernier retranchement, où elle ne pourra le forcer: Homme, il s'eſt ſoumis à la loi de la néceſſité. Plutôt que de vouloir changer l'ordre du Monde, il cherche à ſe vaincre lui-même. » Rien ne dépend de moi que ma penſée. » J'exercerai l'empire ſur ce qui m'appartient; je » régnerai ſur mes deſirs; ils ne s'étendront jamais » au-delà de mon pouvoir. Avare de mes vœux, » plus je les bornerai, plus j'étendrai mes richeſſes » & ma liberté. «

(44) Il ne détruit pas les paſſions, mais il en épure l'uſage. Les maux du Genre humain excitent dans ſon cœur une compaſſion tranquille qui ne peut altérer ſon ame; & les ſecouſſes, qui agitent l'Europe, n'arrivent à lui que dans ce terme de leur progreſſion où tout l'ébranlement expire. Tandis qu'ailleurs le fougueux Aquilon fait mugir les forêts, arrache les rochers, ſoulève l'Océan juſqu'au fond de ſes ſables, légèrement ému, ce paiſible canal voit frémir la ſurface de ſes eaux. Telle eſt l'ame du Sage, ſous le puiſſant abri de la raiſon; bien différent de ces Sages cruels, qui fermoient nos cœurs à la joie & à la douleur; & qui, entreprenant de régler l'Homme, d'une main inſenſée briſoient les utiles reſſorts de la Nature.

(45) Mais on n'eſt point impunément utile au Genre humain; & la fortune ne permit jamais

Digitized by Google

que l'on joignît le repos & l'illustration. Ses Disciples s'étoient multipliés, sa réputation s'étoit accrue, son mérite l'avoit trahi : l'envie l'aperçut & marqua sa solitude. Ses premiers Ouvrages parurent. La lumière qu'il préparoit depuis long-temps, fendit la nue, éclata tout d'un coup ; & au lieu de réjouir des yeux trop accoutumés aux ténèbres, elle les blessa. Que de haines puissantes s'élèvent contre lui de toutes parts ! tout s'émeut & tout se soulève. Les Universités proscrivent sa doctrine, qu'elles n'entendent pas. Elle est nouvelle. Par-tout les terribles clameurs de l'ignorance appellent contre lui des défenseurs. L'orage qui d'abord tonnoit au loin & sourdement, s'approche peu à peu de son asile, & se concentre sur sa tête. Un bruit terrible, dont la Hollande retentit, précède le coup qui va le frapper.... (46) Voëtius ! une ame atroce, un faux Savant, un imposteur... Juges d'Utrecht qui conspirâtes avec l'envie, pour opprimer un Sage, votre mémoire est dévouée à l'opprobre de tous les siècles! Peu s'en fallut que la sentence ne fût prononcée ; cette sentence, qui devoit lui fermer tous les asiles & le désigner à toute la Terre, comme une peste de l'Etat, de la Religion, de la Société.... Et l'on eût vu le père de la Philosophie, le vengeur de la raison, le défenseur de la Divinité, condamné sans être entendu, flétri, proscrit, emporter avec lui la vérité persécutée... Qui sait même, qui sait jusqu'où se feroit portée la fureur, si elle avoit été maîtresse ? Jamais emploi plus salutaire de la puissance souveraine, que celui qui sauva un affront à la Philosophie, une tache éternelle à la Hollande ! La Hollande ouvrit les yeux ;

Digitized by Google

elle frémit du crime auquel elle avoit été sur le point de consentir envers un Etranger, qui l'honoroit par son séjour, qui l'éclairoit par ses lumières. DESCARTES fut entendu. Les menées sourdes, les intrigues obscures, furent produites au grand jour; & le Monde étonné, vit la plus lâche & la plus inhumaine des passions sortir du fond de ce mystère ténébreux, que l'hypocrisie couvroit de son voile.

Que ceux à qui la même cause attireroit la même persécution, se consolent par cet exemple! Il est doux, il est beau de souffrir pour la vérité; d'avoir pour crime ses bienfaits! C'est la gloire du Sage; c'est le privilége de la vertu; c'est la marque immortelle des Héros; le dernier trait qui les acheve & les consacre. Grandes Victimes! ma voix vous adresse son foible hommage.... Je veux couronner votre image auguste; je veux répandre des parfums avec des fleurs.... Heureux celui qui sera digne de vous ressembler!... Rien de plus positif, de plus pur, de plus clair, de moins suspect, que la croyance de DESCARTES. Jamais Philosophe ne fut de meilleure foi. Il n'avoit donné aucun prétexte à ses ennemis, aucun fondement aux imputations calomnieuses. Il ne s'étoit pas même rendu coupable de ces expressions indiscrètes, peu mesurées, innocentes en elles-mêmes, sur qui se jette la malignité, & qu'empoisonne la scélératesse. Les blasphêmes dont on voulut le rendre coupable, étoient les objections mêmes qu'il réfutoit d'une manière triomphante. Ici je voudrois élever ma voix, percer les murailles de cette enceinte, & me faire entendre à tout l'Univers. O mes Concitoyens,

Digitized by Google

écoutez-moi ! Qu'on apprenne quel fut celui que des Ministres furieux comparèrent à Vanini, que des Juges insensés pensèrent égorger avec l'épée des Loix, envers qui l'on viola les droits de la justice, du bon sens, de l'hospitalité.

DESCARTES poussoit le respect pour la Divinité jusqu'à s'indigner qu'un Homme décidât hardiment ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. » C'est, disoit-il, l'assujettir au Stix ; c'est en » parler comme d'un Jupiter, que de dire qu'il y a » des vérités qui ne dépendent point de lui.« Jamais un mot dont la Religion dût s'allarmer, n'échappa de sa bouche ou de sa plume. Jamais sa main respectueuse n'osa toucher la barrière sacrée qui sépare l'empire de la Foi, de l'empire de la Raison. Cette Philosophie, si hautaine, si fière, si hardie pour attaquer les préjugés, & pour sonder les mystères de la Nature, s'arrête tout d'un coup devant les dogmes révélés, comme à la vue d'un précipice, dont il n'est ni sûr de fouler les bords, ni permis de sonder la profondeur. Ses discours sages, circonspects, ses mœurs honnêtes, sa conduite irréprochable, rendoient vénérable au milieu du schisme, la Foi Catholique qu'il professoit. Ce que j'aurois à dire de la piété simple, tendre, éclairée de ce grand Homme, demande une autre bouche, un autre discours. Il faudroit le réciter dans un Temple, à la face des Autels. J'insisterai dans le Temple de l'Eloquence, sur ces vertus que la Nature avoit mises dans lui, que la Raison avoit perfectionnées, & auxquelles la Religion avoit mis le comble.

Digitized by Google

La droiture du cœur, celle du ſens, égales dans DESCARTES, & combinées enſemble dans la plus juſte proportion, compoſoient, ſi je puis parler ainſi, toute ſon ame ; un lien commun uniſſoit toutes ſes vertus. L'amour du vrai étoit leur centre, leur principe, leur point d'appui. Simple, ingénu, plein de candeur, ſon art fut toujours de n'en point avoir ; & il faiſoit conſiſter ſa prudence à ſuivre ſans déguiſement, *les loix communes de la Société ;* ces loix ſages & ſalutaires, qui récompensèrent toujours leurs Sectateurs. (47) Déterminé par un engagement irrévocable avec lui-même, avec ſon cœur, à faire dans tous les inſtans, ce que la lumière de ſon eſprit lui auroit montré être le meilleur ; pouvant ſe tromper, ne pouvant être méchant ; ſa morale étoit certaine, ſa vertu conſtante, ſa vie pleine de dignité.

Il avoit cette élévation de ſentimens, cette noble fierté qu'une ame indépendante puiſe dans elle-même, & que rehauſſe la Philoſophie ; ce mépris des grandeurs humaines, néceſſaire à celui qui regarde ce globe comme un point, l'Univers comme infini, ce bas Monde comme un théâtre. Mais loin de lui cette coupable indifférence qui néglige les Hommes, & ce faſte inſolent qui oſe avoir pitié du Genre humain.

Ce n'eſt point un Sage farouche, qui rapportant tout à lui-même, ſans Patrie, ſans attachement, infidèle à la voix de la Nature, injuſte envers la Société, habite ſeul dans l'Univers. DESCARTES ſe regarde comme une partie du tout,

Digitized by Google

comme une portion de l'Humanité. Sa passion est d'aimer les Hommes, son serment d'être utile au Monde ; & la pente de bienveillance que la Nature a mise dans son cœur, son équité l'étend par de justes gradations à sa famille, à son pays, au Genre humain. Il se seroit dévoué pour les Hommes. N'exigeant d'eux aucun retour, certain de leur ingratitude, il les oblige. Ce qu'il a trouvé de plus grand dans l'Univers, ce qui lui a coûté tant de travaux, la vérité : voilà le digne tribut qu'il leur offre. Il cherche à les rendre meilleurs, en les rendant plus éclairés.

Toujours les ames désintéressées furent reconnoissantes & délicates sur l'article des bienfaits. Que d'autres aiment mieux recevoir que donner, & qu'ils se félicitent d'un commerce où ils ne voient point d'échange. Accepter les bienfaits d'autrui, c'est emprunter, pour être toujours débiteur. Je laisse du même moment, entre les mains de celui qui m'oblige, un gage qu'il n'est plus permis de retirer, & ce gage est mon cœur. Le Sage connoît toute l'étendue de cette obligation sacrée, que les cœurs ingrats ne redoutent point. Il la contracte avec la prudente circonspection d'un Homme qui craint d'aliéner ses droits. Avare de sa liberté, prodigue de bienfaits, DESCARTES les répand avec plaisir, il évite d'en recevoir ; il en paye avec religion, avec une espèce de volupté, l'intérêt, qui ne s'éteint point. Du fond de la Hollande & des Contrées du Nord, ses généreux secours alloient chercher la femme mercenaire, qui lui vendit dans son enfance une tendresse maternelle.

Je vois s'accroître sous ma plume, la matière de son Eloge. Je ne puis tout représenter, & tout mériteroit de l'être. Je n'ai point encore parlé de cette douceur, digne d'une ame philosophe, qu'il étendoit jusqu'à ses ennemis les plus cruels ; de la modération que ne purent lui faire perdre des adversaires emportés ; de la docilité de son esprit, qui le faisoit convenir de ses fautes, & lui donnoit une vive reconnoissance pour tous ceux qui n'avoient que le dessein de les lui faire apercevoir ; ni de cette vertu, qui couronne toutes les autres, & comme un nuage officieux, en tempère l'éclat trop vif : la modestie.

Ne dissimulons rien. On l'accusa de vanité. Il étoit Homme. Il eut des momens de foiblesse. Poussé par l'injustice de son siècle, il parla de lui-même autrement que ses détracteurs. Cependant, quand on compare ce qu'il en a dit deux ou trois fois, avec ce qu'il étoit en droit de dire sans blesser la vérité, on voit aisément qu'il étoit incapable de présomption ; mais qu'il se connoissoit trop bien pour consentir aux jugemens iniques qui le rabaissoient. La vanité est dans le cœur la source intarissable des discours dont on est le sujet, tantôt direct, tantôt caché. (48) Jamais Homme ne fut plus essentiellement modeste que DESCARTES, moins avide de renommée, plus ennemi des louanges qui se donnent en face. Personne ne fatigua moins les autres du récit de ses avantages. Personne ne desira plus sincèrement d'être ignoré, & ne sut mieux apprécier cette seconde vie, & cette frivole existence que nous avons dans l'opinion d'autrui. Il l'a pesée vis-à-vis du repos, dans la balance de la vérité, & le repos a fait descen-

Digitized by Google

dre la balance par son poids. De ce moment sa raison lui a commandé de mépriser la gloire, ou de n'en faire pas plus de cas qu'elle ne mérite.

Un cœur tel que le sien, étoit fait pour goûter les charmes de l'amitié. (49) Exiger peu de ses amis, & beaucoup de soi-même; les obliger, & croire que l'on est le redevable; pousser la tendresse & la fidélité pour eux, jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au dévoument; voilà l'idée que ce grand Homme s'étoit fait de l'amitié. Tous ceux de ses Contemporains, qui n'étoient pas ennemis de la vérité, recherchèrent la sienne. Elle étoit sûre, exempte de soupçons, & à l'épreuve des vicissitudes. Mais parmi la foule d'amis qu'attirent à un Homme célèbre ses talens ou ses vertus, & qu'il est obligé de recevoir, il réservoit cette douce confiance & cette intime communication qui nous fait exister dans notre ami, & le rend un autre nous-mêmes, à un petit nombre choisi, que la sagesse & la vertu lui avoient désigné. (50) Il avoit une autre espèce d'amis, qui tenoient comme le milieu entre ces deux ordres. Ames viles, cœurs durs, sourds à la voix de la Nature, vous êtes indignes de le soupçonner, & il vous est permis de ne point l'admirer, après que vous l'aurez entendu.... Hé bien! c'étoient ses Domestiques. Dès qu'il les a reçus à son service, la qualité de Maître, qualité factice, à qui l'orgueil sacrifie les vraies relations, disparoît à ses yeux; la tendresse y fait succéder celle de frère. Il voit des Hommes, il les respecte, il relève leur ame dégradée par le préjugé, il leur apprend qu'ils ont des droits à la vertu.

Vous

Digitized by Google

Vous ne ferez pas oubliée dans cet Eloge, & vous viendrez prendre le rang que la grandeur de votre ame & de votre esprit, plutôt que l'éclat de votre naissance, vous fit occuper parmi ses Disciples & ses amis, généreuse Princesse Elisabeth! (51) La postérité s'attendrit sur vos malheurs; elle vous distingue de la foule innombrable de ces Grands, dont l'existence ignorée aujourd'hui, pesa autrefois sur la terre, & qui moururent tout entiers. Oui, l'estime de ce grand Homme est d'un plus grand prix à mes yeux, que les titres superbes qui vous décoroient. C'est dans le sein de sa Philosophie que vous puisiez ces mâles consolations qui vous rendoient supérieure aux coups redoublés du sort; & son courage s'unissant au vôtre, le faisoit triompher dans un corps en proie à la maladie & aux douleurs. Oh! qui pourroit représenter ce sublime commerce qu'avoit formé le goût des Sciences, & dont la vertu étoit l'ame! Tantôt ils sondent les secrets de la Nature; ils parcourent les Astres; ils s'agrandissent avec l'Univers. (52) Tantôt ils font descendre la Philosophie du Ciel, pour l'appliquer à la morale. Ils parlent des devoirs de l'Homme, du souverain bien, de l'immortalité des ames. Dans ces entretiens, la Princesse Palatine oublioit les malheurs de sa maison, & le sentiment de ses maux étoit suspendu comme par une espèce de charme.

(53) L'héritière du grand Gustave, cette Princesse Philosophe, à qui il étoit réservé de donner au Monde le spectacle étonnant d'une Reine adorée de ses Sujets, admirée de l'Europe, qui des-

Digitized by Google

cend volontairement du Trône, & qui, après avoir porté avec un courage viril, le poids d'une grande Couronne, après avoir fait ce noble essai de ses forces, la quitte & lui préfère le repos: Christine, qui embrassoit tout, parce qu'elle ne voyoit rien au-dessus de sa portée, voulut ajouter à ses autres titres, le titre de Disciple de DESCARTES. Cette Philosophie, qui avoit allarmé tant de Savans, n'effraya point une femme. Libre d'un préjugé honteux, elle osa croire ce qu'aucun d'eux n'avoit eu le courage de penser: que l'antiquité n'étoit point le caractère de la vérité, ni la nouveauté celui de l'erreur; & qu'un moderne pouvoit bien avoir mieux connu la Nature, & mieux rencontré qu'Aristote. Elle compara ce que ses Maîtres lui avoient appris, avec les vérités que DESCARTES enseignoit; un rayon de cette lumière, qu'elle avoit toujours attendue, frappa ses yeux, & lui fit desirer de la voir toute entière.

Sans doute, il étoit flatteur d'être appelé par la voix d'une Reine, & délicieux pour un cœur magnanime, de penser qu'en cultivant cette belle ame, c'étoit former l'instrument du bonheur public, orner le chef-d'oeuvre de la Nature; surtout, mettre à l'abri d'un Trône & d'un grand nom, la vérité, que les Académies * persécutoient. (54) Mais on ne sera point surpris qu'un Philosophe, tel que je l'ai peint, qui pesoit tout, & que rien n'éblouissoit, ait mis en délibération s'il iroit à la Cour de Suède; & que, ne trouvant point les motifs qui lui comman-

* Les Universités.

Digitized by Google

doient de partir, plus forts que ceux qui l'attachoient à sa retraite, il ait éprouvé en lui-même un long combat. C'en est fait. L'amour de l'Humanité & l'intérêt de la Philosophie l'emportent. La Hollande sentit alors quel Homme sortoit de son sein. (55) Il salua tristement sa chère solitude d'Egmont, quoi qu'il ignorât que c'étoit pour la dernière fois, & après s'en être arraché, il tourna souvent les yeux sur elle.

DESCARTES, né dans le jardin de la Touraine, quittoit le séjour du repos, de l'abondance & de la liberté, pour un Pays rempli de glaces & de rochers; où les Hommes vivoient avec les Ours, & dont la rudesse sembloit avoir passé dans les esprits; pour une Cour où il alloit trouver une Noblesse altière, qui haïssoit les Sciences par stupidité, & les méprisoit par orgueil; des Savans, hérissés ennemis l'un de l'autre, & tous ligués d'avance contre un mérite qui venoit les éclipser. Quel séjour pour un Sage! (56) Il y arrive. Ce fut un spectacle pour cette Cour demi-barbare. On s'étoit attendu à voir un Homme semblable aux Savans de ce temps-là, Gens pleins d'estime pour eux-mêmes & de mépris pour le reste des Hommes; que le commerce des Sciences avoit gâté, qui ne professoient la Sagesse, que pour la décrier, & qu'il falloit estimer de loin. On vit un Homme simple & sans orgueil, dont la candeur, les manières, exemptes également de rudesse & d'affectation, rendoient aimable la Philosophie: car, à ses qualités supérieures, DESCARTES en joignoit une qui en est souvent séparée; une sorte de politesse qui n'appartenoit qu'à lui, & qui étoit

Digitized by Google

dans ce grand Homme, l'expression naïve de son ame, & la preuve abrégée de ses vertus (*).

(57) La Princesse, qui avoit des yeux plus perçans que le reste de sa Cour, éprouva une autre surprise. Celui qu'elle avoit appelé à titre de grand Philosophe, étoit capable de donner d'autres leçons à une Reine. Le commun des Savans a donné lieu à la méprise qui confond la mémoire & le bon-sens. Le génie a une sphère dont l'étendue n'est point soupçonnée, & la raison est d'un usage universel. Celui qui connoît la Nature, les bornes de l'esprit humain, à quel degré l'Homme est capable de bonheur, & la Société susceptible de réforme; une tête accoutumée à saisir & à comparer un très-grand nombre de rapports, à déterminer surement le résultat de ces comparaisons, vaut bien, peut-être, un esprit qui s'est rétréci dans le manége de l'intrigue. Mais la médiocrité rabaisse le génie, & se plaît à douter qu'il puisse ce qu'elle-même ne croit pas au-dessus d'elle.

Christine reconnut tout le mérite de DESCARTES, l'admit à ses Conseils les plus secrets, profita de ses vues profondes, & voulut le fixer pour toujours à sa Cour, par un grand établissement, digne d'elle & du Philosophe. (58) Inutiles projets! le moment étoit arrivé où ce grand Homme alloit être enlevé à la Terre, & où il falloit que son siècle sentît par la privation, le prix de ce qu'il possédoit sans le connoître. Ses mains n'a-

(*) *Bonum facilè crederes, magnum libenter.* Tac. Vit. Agric.

...éveront point le vaste édifice dont elles avoient tracé le plan & jetté les solides fondemens. Ce qu'il a élevé dessus, n'est que la simple ébauche de ce qu'il méditoit. ... Sa destinée est accomplie. Il ne lui reste plus que de périr victime de son zèle.

Descartes, en voyant approcher sa mort, bénit le coup fatal qui va détruire sa prison. Tandis qu'une partie de lui-même anime encore pour quelques momens les fragiles ressorts d'une machine qui périt; l'autre s'élance dans l'Eternité... On vit comment meurt un Philosophe qui est Chrétien.

Grande Reine! la douleur amère & ingénue, que vous fîtes éclater à cette mort, rendra votre mémoire vénérable à tous les siècles. Il est beau de voir une jeune Princesse pleurer à la vue de sa Cour, sur le tombeau d'un Etranger; & s'honorer d'être sensible, dans une condition où l'on est trop grand pour tenir à la Nature, & où souvent l'insensibilité est une partie de la bienséance!

(59) Plusieurs années après, les os de cet illustre Philosophe, rapportés dans sa Patrie, imprimèrent à la Capitale ce respect dont Athènes étoit frappée, quand de pieux Citoyens déposoient dans son sein, les restes précieux de ses Législateurs & de ses Rois. La Cour s'oppose à l'Eloge funèbre d'un grand Homme. Il en est un auquel la grandeur ne sauroit prétendre, & que l'autorité ne sauroit empêcher; l'Eloge vrai que la voix publique prononce. Tous les cœurs, amis de la

Digitized by Google

vérité, vont s'attendrir, se pénétrer d'admiration & de reconnoissance sur le monument que l'amitié, représentant la Patrie, a élevé pour honorer la mémoire d'un Sage, qui a peut-être plus servi la France, que cent des Héros sortis de son sein.

(60) Mais, par un privilége dont il y a peu d'exemples, & qui mettoit le comble à la gloire du Mort, l'envie lui survivoit pour attester à tout l'Univers une excellence extraordinaire; & l'on vit long-temps ce monstre implacable, insulter à ses mânes, & s'irriter contre sa cendre.

FIN.

Digitized by Google

REMARQUES

Pour servir d'éclaircissement au Discours.

PAge 4. (1) Ceux qui jugent constamment de ce qui doit arriver par ce qui est déja arrivé, prédisent qu'à des siècles polis & éclairés, on verra succéder encore des siècles de ténbères, d'ignorance & de barbarie. Tout semble à ces Prophètes de malheur préparer une telle révolution. Ils n'en veulent point d'autre garant que nos progrès mêmes. Naître, croître, décroître, & puis périr, tel est le cours, tel est l'inévitable destinée des choses humaines. Le phénix, c'est le genre humain. Pour moi, quand je vois l'Europe philosophe, les Sciences florissantes à Pétersbourg, cette capitale d'un vaste Empire que le Soleil éclaire successivement; quand je considère que l'état actuel des Sciences ne peut se comparer avec celui où elles furent autrefois dans les beaux jours de la Grèce & de Rome, ni par rapport à l'étendue des connoissances, ni par rapport à leur réalité; j'aime mieux croire qu'on verra les Tartares & les Calmouks devenir Philosophes, à l'exemple des Russes, l'Empire des Sciences, s'étendre par toute la terre, pour le bonheur des hommes : après quoi, si l'on veut, & si cette révolution est nécessaire, le monde sera replongé, pas tout d'un coup, mais par degrés, dans son ancienne barbarie.

Talia sæcla suis dixerunt currite juris
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.

Conjectures pour conjectures, rêve pour rêve, je préfère celui qui me paroît plus agréable, & qui promet plus de durée à la félicité de mon espèce. Car, que les hommes soient plus heureux sous l'empire des Sciences & de la Philosophie, que sous celui de l'ignorance, c'est de quoi personne ne peut douter : & pour s'en convaincre, il ne faut que rapprocher de notre siècle les temps de notre histoire, où nos pères, plus ignorans que nous & plus grossiers, étoient aussi, sans contredit, plus méchans & plus malheu-

reux ; ces temps où les hommes s'entr'égorgeoient pour des opinions. Je demande à ceux qui crient que notre espèce va toujours en empirant, s'ils voudroient bien avoir vécu sous les règnes des Henri III, des Philippe II, des Charles IX, des Louis XI, &c. Les hommes de tous les temps se ressemblent, car ils ont les mêmes passions ; mais il y a certaines dispositions qui mettent une grande différence entre les effets de ces passions. Ces dispositions ne sont pas toujours les mêmes. Il y a certainement encore aujourd'hui des ames de la même trempe que celles qui allumèrent les guerres de Religion dans l'Europe, ou qui y prirent part. Mais le goût des Sciences, l'extinction des préjugés, l'esprit philosophique répandu par-tout, bien d'autres causes encore empêchent que ces ames ne se portent aux mêmes excès, qu'elles ne veuillent les mêmes choses, quand l'occasion seroit la même ; qu'elles n'ayent les mêmes idées, & leurs passions le même cours. Tel qui eût été sous les Henris un ardent ligueur, un fanatique outré, est peut-être aujourd'hui un esprit fort. Voilà comment l'éducation change la nature, & comment il est vrai qu'un siècle peut devenir pire ou meilleur que l'autre. Que personne n'ose dire, s'il connoît le cœur humain, & en combien de façons les circonstances peuvent le modifier dans tel tems, j'aurois pensé, j'aurois agi de telle sorte.

Page 4. (2) Si les Sciences, par occasion, ont fait plus de mal que de bien à la société, elles sont pernicieuses, & ce sera mal raisonner que de les défendre, en distinguant la chose de l'abus qu'on en fait. Car si, quelques bonnes qu'elles soient de leur nature, telle est celle de l'homme, qu'il s'en servira infailliblement pour devenir plus méchant, il faut souhaiter que les Sciences disparoissent de l'univers. Mais qu'on nous prouve qu'elles ont fait véritablement plus de mal que de bien à la société ; qu'on nous le prouve autrement qu'en faisant voir que jusqu'ici les siècles les plus éclairés ont été les plus corrompus ; que l'on prouve qu'ils ont été plus corrompus, parce qu'ils étoient plus éclairés ; que l'on prouve qu'ils ont été vraiment éclairés ces siècles prétendus de lumière & de corruption ; que l'on me prouve que nous sommes aujourd'hui plus méchans que n'étoient nos pères dans les temps de barbarie ; & qu'on ne juge pas, comme c'est l'ordinaire, du tout par une petite partie, des mœurs des nations par ce qu'il y a de pire dans les capitales.

Digitized by Google

Si on ne le prouve pas, en accusant les Sciences, on calomnie le genre humain. Si on le prouve, on en donne une idée affreuse; & l'homme est bien pervers, puisqu'une chose utile, salutaire, au moins indifférente de sa nature, lui sert à devenir pire qu'il n'eût été. Il y auroit de quoi se repentir d'être homme.

Non, l'homme n'est point si méchant. Non, la raison n'est point un funeste présent que la Divinité ait fait à l'homme; & les Sciences, qui la cultivent, qui la perfectionnent, ne sont point nuisibles à la société. L'ignorance, une imperfection, ne peut être un bien; & c'est avec raison, suivant la remarque d'un de nos Poëtes, que

Du vieux Zénon l'antique Confrérie,
Disoit tout vice être issu d'ânerie.

Plus l'idée que j'aurai de mes devoirs, de ma nature, de ma destination, sera distincte, plus je serai porté à être vertueux, ou je suis d'une étrange espèce. Contre un petit nombre de naturels pervers, d'ames atroces qui abuseront des Sciences, un million d'ames vertueuses & bonnes s'en serviront pour leur bien, & pour celui de leurs semblables. Je le crois; & si je me trompe, je dirai avec un Ancien: *Illum errorem extorqueri mihi nolim.*

Page 5. (3) René Descartes naquit le 13 du mois de Mars de l'an 1596, à la Haye en Touraine, de Joakim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, & de Jeanne Brochard, fille du Lieutenant général de Poitiers. Sa Maison étoit ancienne dans la Touraine. Tous ses ancêtres, jusqu'à Joakim, avoient suivi la profession des armes. Descartes, dans un corps foible & languissant, annonça une trempe d'esprit extraordinaire. La curiosité, signe équivoque dans la plupart des enfans, fut dans lui un présage véritable. La sienne se tourna toute entière du côté de la nature. » Il vouloit, dit l'Historien de sa vie, savoir les causes & » les effets de tout ce qui lui passoit par les sens «. Son père le distinguoit entre ses frères, en l'appelant son Philosophe.

Page 7. (4) Descartes fut envoyé à l'âge de huit ans au Collége de la Flèche, où, sous la direction du P. Charlet son parent, & du P. Dinet son Préfet particulier, il apprit avec distinction pendant l'espace de 8 ans la Langue Grecque

Digitized by Google

& la Latine, ce qu'on appelle les humanités, les différentes parties de la Philosophie qu'on enseignoit alors dans les écoles, les mathématiques. Il ne se borna point aux leçons de ses maîtres. Il lut, ou pour mieux dire, il dévora les Livres. La connoissance qu'il avoit des Langues l'avoit mis en état d'interroger les oracles les plus respectés de l'Antiquité. Dans la suite, on voulut pour détruire sa gloire, prétendre qu'il devoit tout aux Anciens. Après lui avoir fait un crime de ne pas penser comme Aristote, on voulut trouver dans Aristote même plusieurs des choses qu'il avoit pensées: la différence étoit pourtant bien frappante. Il est bien vrai qu'il ne dut rien qu'à lui-même. Par-tout on voit le génie créateur, & nulle trace de ces prétendues obligations. Quand il sut que ses détracteurs l'accusoient de n'être pas même l'Auteur des nouveautés qu'il débitoit, & d'avoir volé les Anciens & les Modernes, il ne répondit point qu'il n'étoit pas possible qu'il eût lu tous ces Livres pendant le cours de ses études, & qu'assurément il n'avoit rien lu depuis que dans le grand Livre du monde. Il se moqua de cette accusation, & la compara à celle d'un homme qui reprocheroit à un Orateur d'avoir pillé l'alphabet & le Dictionnaire, parce qu'il n'auroit employé dans son discours aucune lettre qui ne fût dans celui-ci, ni aucun mot qui ne fût dans le second. Peu lui importe en effet d'avoir eu ou de n'avoir pas eu de précurseurs. Il a détruit un édifice qui ne méritoit pas de subsister. Il en a élevé un nouveau à la place, vaste, noble, bien entendu. Si après la destruction du premier, il avoit trouvé parmi ses ruines des matériaux à son usage, il auroit pu les employer, & le second ne lui en appartiendroit pas moins, puisqu'il en auroit seul conçu le plan, & réglé les proportions. Il ne se piqua point de dire des choses nouvelles, & qui n'eussent jamais été dites par ceux qui l'avoient précédé, pourvu qu'il ne dît rien que la raison ne le portât à recevoir, rien qui fût déduit évidemment des principes qu'elle approuvoit. Il prétendit toujours qu'en fait de connoissances humaines, la raison étoit le seul maître qui enseignoit la vérité; que les hommes n'étoient que ses organes, & que toutes les fois qu'on se rendoit le disciple des hommes, en déférant à leur autorité, ce n'étoit plus apprendre, c'étoit se soumettre; ce n'étoit pas savoir, mais croire; ce n'étoit pas comprendre, mais se souvenir: de sorte qu'il étoit possible qu'un homme n'eût jamais su

Digitized by Google

ce qu'un autre auroit su ensuite après l'avoir entendu de la bouche du premier. Il se défendoit d'avoir rien appris à qui que ce soit ; & ne faisoit point de difficulté de dire à ses amis, que, quand son père ne l'auroit pas fait étudier, il n'en auroit pas moins écrit en notre Langue les mêmes choses qu'il avoit écrites en Latin.

Page 7. (5) Il sortit de la Flèche après un séjour de huit ans & demi, plein de reconnoissance pour ses maîtres, de mépris pour la philosophie de l'école, & de chagrin d'avoir été trompé dans son attente. Car il s'étoit livré à l'étude des Sciences avec toute l'ardeur d'une ame éprise pour la vérité ; & au lieu *de cette connoissance claire & assurée de tout ce qui est utile à la vie*, qu'on lui avoit fait espérer, comme le prix de ses travaux, il n'avoit rencontré qu'incertitude, excepté dans les mathématiques, qui portent l'évidence avec elles, mais dont il ne remarquoit pas encore le véritable usage. » Il me sembloit, dit-il dans son admirable Discours sur la méthode, n'avoir fait autre profit en » tâchant de m'instruire, sinon que j'avois découvert de » plus en plus mon ignorance ; & néanmoins j'étois dans » l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensois » qu'il devoit y avoir de savans hommes, s'il y en avoit » en aucun endroit de la terre. J'y avois appris tout ce que » les autres y apprenoient, & même ne m'étant pas contenté » des Sciences qu'on nous enseignoit, j'avois parcouru tous » les Livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses » & les plus rares, qui étoient tombés entre mes mains. Avec » cela, je savois les jugemens que les autres faisoient de » moi ; & je ne voyois point qu'on m'estimât inférieur à » mes condisciples, bien qu'il y en eût déja entre eux quelques-uns qu'on destinoit à remplir les places de nos maîtres Et enfin notre siècle me paroissoit aussi florissant & » aussi fertile en bons esprits, qu'ait été aucun des précédens. Ce qui me faisoit prendre la liberté de juger par » moi de tous les autres, & de penser qu'il n'y avoit aucune doctrine dans le monde, qui fût telle qu'on m'avoit » auparavant fait espérer «.

Page 8. *(6)* Il n'y a rien de si étrange ni de si incroyable, c'est la remarque de Descartes, qui n'ait été avancé par quelqu'un des Philosophes. Quelle diversité dans les usages, dans les mœurs, dans la manière de penser des peuples, qui tous prétendent cependant suivre la

Digitized by Google

raiſon à l'excluſion des autres! Combien le même homme, nourri parmi des Chinois ou des Cannibales, ſera-t-il différent de ce qu'il eût été, s'il eût toujours vécu parmi des François ou des Allemands? Mais nous-mêmes, ſous le même climat & dans la même ſociété, ſommes-nous long-temps ſemblables à nous? Nous nous démentons à chaque moment. Ce n'eſt jamais la certitude qui nous détermine. Nous ſuivons dans nos jugemens deux guides, qui empruntent leur inconſtance de la nôtre, l'opinion & la coutume; deux guides aveugles, qui ſe donnent la main, & dont l'un fait avancer l'autre; deux guides qui nous mènent avec eux à travers champs. Que faire donc? La réponſe eſt facile pour qui veut ne point vivre au haſard. Que faire? Se conduire ſoi-même, renoncer à l'opinion d'autrui, & faire de ſa raiſon le meilleur uſage qu'il eſt poſſible. C'eſt d'elle-même que nous apprendrons à nous ſervir comme il faut de celle des autres. Ce n'eſt point une préſomption; c'eſt un devoir qui nous eſt impoſé à tous en qualité de créatures raiſonnables. Que nous apprend l'Ecriture elle-même, quand elle nous dit que les yeux de l'homme ſenſé ſont à ſa tête, & que le ſage marche devant lui? C'eſt de quoi Deſcartes nous a donné l'exemple, & ce qu'il nous apprend excellemment. Il étendit cette maxime à la Morale & aux Sciences. Il crut que la pluralité des voix & l'unanimité des ſentimens, n'étoient point une preuve ſûre que l'on eût rencontré la vérité, ſur-tout dans les choſes où elle eſt difficile à découvrir; & qu'il étoit plus vraiſemblable qu'elle ſe préſentât à un ſeul homme qui voudroit ſe ſervir de la raiſon, que non pas à la multitude. Ce fut cette raiſon qui le porta à croire qu'il n'y avoit perſonne qui pût lui ſervir de guide, parce qu'il n'en trouvoit aucun dont les ſentimens fuſſent préférables à ceux d'un autre. Et il ſe vit comme contraint, dit-il, d'entreprendre lui-même de ſe conduire.

Comme la raiſon n'eſt point contraire à elle-même, tous ceux qui s'appliqueront à la ſuivre en particulier, s'accorderont néceſſairement enſemble, & formeront alors une pluralité de voix, un concert bien différent de celui de la multitude, & qui ſera le conſentement à la vérité connue.

Page 9. (7) En matière de Théologie, dit le Père Malbranche, on doit aimer l'Antiquité, parce qu'on doit aimer

la vérité, & que la vérité se trouve dans l'Antiquité. Il faut que toute curiosité cesse lorsqu'on tient une fois la verité. Mais en matière de philosophie, on doit au contraire aimer la nouveauté, par la même raison qu'il faut toujours aimer la vérité, qu'il faut la rechercher, & qu'il faut sans cesse avoir de la curiosité pour elle. Si l'on croyoit qu'Aristote & Platon fussent infaillibles, il ne faudroit peut-être s'appliquer qu'à les entendre; mais la raison ne permet pas qu'on le croye. La raison veut au contraire que nous les jugions plus ignorans que les nouveaux Philosophes, puisque dans le temps où nous vivons, le monde est plus vieux de deux mille ans, & qu'il a plus d'expérience que dans le temps d'Aristote & de Platon, & que les nouveaux Philosophes peuvent savoir toutes les vérités que les Anciens nous ont laissées, & en trouver encore plusieurs autres, &c. *Rech. de la vérité.*

Page 9. (8) Dans Platon, quelle timidité, quelle circonspection, quelle crainte de blesser la vérité! *Suum semper*, dit Cicéron, *retinet Plato, ut nihil afferat.* Qu'on aime ce grand Homme, quand on lui entend dire par la bouche de Socrate: » Ce que je crains, ce n'est pas de » paroître ridicule, si je me trompé; ce seroit là une crainte » enfantine; c'est de précipiter peut-être mes amis avec » moi dans l'erreur. Voilà ce qui me fait frissonner. Que » la Déesse Adrastée me pardonne le mal que je ferai sans » le vouloir! Je choisirois plutôt de tuer un homme par » mégarde, que de lui donner de fausses idées sur la vertu, » sur la justice, sur l'essence des choses; & c'est traiter ses » amis en ennemis, que de courir à leurs dépens ce dan» ger terrible «. Quelle hardiesse au contraire dans son Disciple! Il ne prouve guère, il suppose, il décide, il prononce des oracles. Chaque raisonnement clair ou obscur, chaque assertion est terminée par ces mots tranchans, *manifestum est.*

Cependant, si nous en croyons Descartes, la seule différence qu'il y ait entre ces deux Philosophes, c'est que le premier, à l'exemple de Socrate, a confessé ingénuement qu'il n'avoit trouvé rien de certain, & s'est contenté de donner pour vraisemblable ce qu'il a écrit: au lieu que le second n'ayant point dans le fond d'autres principes que son maître qu'il avoit suivi pendant vingt ans, a cherché à les déguiser par la manière de les débiter, & les a proposés ensuite

Digitized by Google

comme vrais & assurés, quoiqu'il n'y ait aucune apparence qu'il les ait jamais regardés comme tels.

Aristote faisoit pourtant profession de n'avoir point de plus grand intérêt que celui de la vérité. Il vouloit couvrir de ce voile la jalousie qui l'animoit contre son maître. Elle éclate malgré lui. Il affecte de traiter les mêmes sujets. Il veut briller à ses dépens. Il le contredit sans pudeur & sans ménagement. C'est un ennemi ardent qui cherche par-tout son rival pour le braver, & lui présenter le combat. Il le harcèle, il le chicane, il le prend à contre-sens. Il lui fait dire des absurdités grossières, pour avoir le plaisir de les réfuter. *V. Pol. Eth. &c.* Ses critiques, quelquefois justes, sont toujours amères. Rien de mieux constaté que son ingratitude & sa mauvaise foi.

Page 9. (9) Ce fut à la naissance des siècles de barbarie, que Platon, révéré comme un Dieu par l'Antiquité, appelé divin par les Pères de l'Eglise, commença à déchoir de la haute opinion qu'on avoit eue de lui jusqu'alors. On ne connut plus qu'Aristote. Les Scolastiques ne déféroient guère moins à son autorité, qu'à celle des Livres saints ; & comme l'on dispute du sens des Ecritures, on disputoit du sens des Livres d'Aristote. Crédules pour lui seul, les esprits forts, qui soumettoient à leur raison les dogmes révélés, se soumettoient aveuglément aux siens. Aristote étoit le Dieu des Césalpin, des Cardan, des Vanini ; & quand Luther déclama contre lui, il n'eut point de Sectateurs. Jusqu'où n'alla pas la superstition ! On regarda comme une espèce de profanateur celui qui le premier osa donner en Langue vulgaire sa Philosophie, & comme un traître ou un apostat celui qui voulut concilier les deux Philosophes, en prouvant qu'ils n'avoient point eu d'autres principes. Savoir ce qu'Aristote avoit écrit, voilà où se réduisoit toute la science & toutes les prétentions de ce temps-là. Les Interprêtes de l'Ecriture Sainte ne sont point aussi nombreux que les Commentateurs qui ont travaillé à embrouiller le texte du Philosophe Grec. On en compte plus de dix mille. On faisoit d'énormes volumes pour savoir, quoi ? Ce qu'il falloit penser sur l'immortalité de l'ame, cette question qui intéresse tous les hommes ? Non ; mais pour savoir quel avoit été là-dessus le sentiment d'Aristote, ce qui n'intéresse personne. Le Père Malbranche remarque que, par le même renversement de bon sens, on en a vu

Digitized by Google

qui ont cherché, non comme les premiers, ce qu'Aristote en avoit pensé, mais ce que tel autre Auteur avoit pensé qu'il en avoit pensé.

Page 9. (10) » Les Sectateurs d'Aristote sont bien mal» heureux, disoit le Père Malbranche, dans un temps où ce Philosophe avoit encore de zélés partisans; » ils sont » bien malheureux d'avoir un homme si obscur pour les » éclairer, & qui même affecte l'obscurité, comme il le té» moigne dans une lettre qu'il a écrite à Alexandre ». Voici la lettre en question : Vous auriez voulu, dites-vous, que je n'eusse point fait part au Public de mes Traités. Consolez-vous : ils sont publiés, mais c'est comme s'ils ne l'étoient pas ; car personne n'y entendra rien, sinon ceux qui sont initiés dans ma doctrine & qui l'ont reçue de vive voix. Il n'a donc pas écrit pour nous éclairer. On seroit cependant fâché qu'il n'eût pas écrit.

Page 10. (11) Rien de plus risible au premier coup d'œil, rien de plus sage en effet, de plus digne d'un Philosophe, de mieux entendu, de plus indispensable même dans l'état où étoient alors nos connoissances, que le doute métaphysique de Descartes, bien différent de celui des Pyrrhoniens, qui fait l'étonnement de la raison. Celui-ci détruit pour détruire; après avoir arraché les fondemens, il fait pour ainsi dire disparoître le sol même. L'autre ne détruit que pour édifier : il rejette la terre mouvante & le sable, pour trouver le roc ou l'argile. La première résolution que doit prendre un homme qui veut trouver la vérité, c'est de ne recevoir jamais une chose pour vraie, qu'il ne connoisse évidemment qu'elle est telle. Mais comment parvenir à cette connoissance parmi la foule innombrable des préjugés dont nous sommes imbus dès notre enfance ? Commencer par douter de tout. Il s'agit, qu'on ne l'oublie pas, d'un doute méthodique, & non pas d'un doute effectif. Notre Philosophe appelle cela abattre une maison ruineuse & mal bâtie, pour la construire de nouveau sur des fondemens plus solides; & comme il faut nécessairement à un homme qui détruit ainsi sa première habitation, un logement pour se mettre à l'abri des injures du temps, en attendant que le nouveau soit achevé : Descartes met à part avec les vérités de la foi *qui furent toujours les premières en sa croyance*, quatre maximes de morale, dictées par le bon sens le plus exquis; afin, dit-il, de n'être point irrésolu dans ses

Digitized by Google

actions, pendant que la raison l'obligeroit à l'être dans ses jugemens. Après s'être assuré de cet asile, il regarde par où il va commencer la démolition. Nos sens, dit-il, nous trompent quelquefois, & l'on fait des paralogismes jusques dans les matières les plus simples de la Géométrie. Je suis aussi sujet à me tromper qu'un autre; les pensées que j'ai étant éveillé, je puis tout aussi bien les avoir en dormant, sans qu'il y en ait aucune pour lors qui soit vraie. Feignons que toutes les choses qui me sont entrées dans l'esprit, n'avoient pas en effet plus de réalité que les illusions de mon sommeil. Il s'apperçoit que pendant qu'il veut ainsi penser que tout est faux, il falloit nécessairement que lui qui le pensoit fût quelque chose; & remarquant que cette vérité, je pense donc je suis, est inébranlable, il la prend pour le premier principe de sa philosophie, & pour le modèle de l'évidence qu'il cherchoit. Ensuite il examine ce qu'il est, il voit qu'il peut feindre qu'il n'a point de corps, & qu'il n'y a ni monde, ni lieu où il soit, qu'il peut écarter tout cela de sa pensée, mais qu'il ne peut dire un moment, je ne suis point; & qu'au contraire de cela même, qu'il pensoit à douter de la vérité des autres choses, il s'ensuivoit très-évidemment qu'il étoit. Il n'en seroit pas ainsi, s'il eût cessé de penser. Car alors quand tout ce qu'il avoit jamais imaginé eût été vrai, il n'avoit aucune raison de croire qu'il eût été. Il en conclut qu'il est une substance dont la nature n'est que de penser, & qui pour être n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. Suivons la marche de l'esprit du Philosophe. Qu'est-ce qui est requis, demande-t-il, à une proposition pour être vraie? Je viens d'en trouver une qui est telle. En quoi consiste cette certitude? J'ai dit, je pense donc je suis: qui m'assure ici que je dis la vérité? C'est que je vois très-clairement que pour penser il faut être. Donc les choses que nous concevons fort clairement & fort distinctement, sont toutes vraies. Il en fait une règle générale pour la recherche de la vérité, & cette règle il l'applique aux idées qu'il trouve en lui. Je doute, par conséquent mon être n'est pas tout parfait; car je serois plus parfait, si au lieu de douter, je connoissois; plus parfait si je pense à des perfections qui ne sont pas en moi. Je ne suis donc pas le seul être qui existe. Il existe un être dans lequel elles sont; ou si elles ne sont nulle part, elles ne sont

Digitized by Google

sont rien (1). Cependant elles ne sont pas rien, elles sont. Car je conçois fort clairement qu'elles sont, & je vois très-distinctement que c'est une plus grande perfection de connoître que de douter. Elles sont donc; & si elles sont, elles sont quelque part; & si elles sont quelque part, je ne suis pas le seul être qui existe. Si elles sont, & si elles ne sont pas en moi, où en ai-je puisé l'idée? Dans moi-même? Ce n'est pas dans moi-même; car alors le plus parfait seroit une dépendance, du moins parfait. Dans le néant, c'est-à-dire, le défaut ou la privation? Non; car alors ce qui est, sortiroit de ce qui n'est pas: l'être seroit l'effet de rien. Il reste donc que cette idée que je ne puis tenir ni du néant, ni de moi-même, ait été mise en moi par un être plus parfait que je ne suis, un être qui réunisse en lui toutes les perfections dont je puis avoir quelque idée, un être existant nécessairement, & dont il faut que je dépende. Car si je tenois de moi-même, poursuit-il, le peu que je tiens de l'être parfait, je me serois donné le surplus qui me manque pour être moi-même infini, éternel, immuable, tout connoissant, tout-puissant, Dieu en un mot. Toutes les perfections qui sont en moi, il les posséde plus que moi, & il est exempt des imperfections que je voudrois moi-même n'avoir pas, &c. C'est ainsi que Descartes allant de conséquences en conséquences, recueille les premières vérités qui se présentent à son esprit, touchant la nature de l'ame, celle de Dieu, celle de la matière; & que faisant sortir du doute même la certitude & l'évidence, il crée une philosophie nouvelle bien supérieure au moins à celle qu'il avoit détruite, &c.

Page 12. (12) On prétend aujourd'hui que Descartes a banni de sa philosophie la seule vérité que l'école péripatéticienne défendoit: *nihil esse in intellectu quod non prius fuerit in sensu*: c'est-à-dire, que nos sens sont nos premiers & même en quelque façon nos uniques maîtres: qu'en combattant une foule d'erreurs, guerrier malheureux, il a porté ses coups sur une vérité qui s'est trouvée confondue dans la multitude, & à qui il auroit fallu sauver la vie. La chose n'est pas bien décidée, il y a tant de

(1) Voyez disc. sur la Méth. voy. Princ. de la Phil. voy. Méditat. cités plutôt pour le sens que pour les termes mêmes.

Digitized by Google

raisons pour & contre; mais la philosophie de Loke l'emporte. C'est le privilége de la jeunesse; quand elle sera devenue vieille à son tour, qui sait si l'autre ne pourra pas rajeunir? On peut appliquer aux systèmes philosophiques ce qu'Horace a dit des mots:

Multa renascentur quæ jam cecidere cadentque,
Quæ nunc sunt in honore, &c.

Au reste, qu'on n'attribue pas comme une découverte au Philosophe Anglois, d'avoir trouvé la source de nos erreurs dans l'abus des signes. C'est à Descartes (1) qu'elle appartient: c'est lui qui a vu le premier que » comme nous » attachions nos conceptions à certaines paroles, afin de » les exprimer de bouche, & que nous nous souvenons » plutôt des paroles que des choses, à peine saurions-nous » en concevoir aucune si distinctement, que nous séparions entièrement ce que nous concevons d'avec les paroles qui avoient été choisies pour l'exprimer. Ainsi la » plupart des hommes donnent leur attention aux paroles » plutôt qu'aux choses, ce qui est cause qu'ils donnent bien » souvent leur consentement à des termes qu'ils n'entendent point, & qu'ils ne se soucient pas beaucoup d'entendre, soit parce qu'ils croyent les avoir autrefois entendus, soit parce qu'il leur a semblé que ceux qui les » leur ont enseigné, en connoissoient la signification, & » qu'ils l'ont apprise par même moyen, &c.

Page 13. (13) Il est constant qu'avant Descartes personne n'avoit démontré la spiritualité de l'ame. Sa nature étoit un problème qu'aucun des Anciens n'avoit résolu. Partagés entre eux, ils avoient décidé sans en donner ces preuves, les uns qu'elle étoit immatérielle, & les autres matérielle. Thalès le premier (2), dit Plutarque, décida que l'ame étoit une nature toujours mouvante ou mue par elle-même. Pythagore un nombre se mouvant lui-même. Platon une substance intelligible, ayant en elle-même le principe de son mouvement, laquelle se meut par un nombre en qui il y a de l'accord ou de l'harmonie. Aristote la première entéléchie d'un corps physique,

(1) Principes de la Philosophie.

(2) De Plac. Phil. Tom. 3. éd. Henr. Steph. pag. 1656.

Digitized by Google

organique ; ayant vie par puissance, & par entéléchie, dit Plutarque, il faut entendre l'énergie ou l'activité. Dicéarque disoit que c'étoit l'accord des quatre élémens, & Asclépiade le Médecin, l'exercice commun des sens. Voilà des définitions bien claires & bien capables de représenter la nature de la chose définie ! Tous ceux-là, continue Plutarque, supposent l'ame incorporelle. Mais les Disciples d'Anaxagore prétendoient qu'elle étoit un corps subtil semblable à de l'air ; les Stoïciens un souffle chaud ; Démocrite une composition enflammée de choses qu'on apperçoit par la raison, dont les formes sont sphériques, & la vertu toute de feu, c'est-à-dire, qu'elle n'étoit pas différente du corps : & Epicure un mêlange de quatre, de je ne sai quoi de feu, de je ne sai quoi d'air, de je ne sai quoi de souffle, & d'un quatriéme qui n'a point de nom, & par lequel il entendoit la faculté de sentir. Suivant Héraclite, l'ame de l'Univers étoit une vapeur subtile, laquelle s'élevoit des humides qu'il contient ; mais l'ame des animaux étoit formée d'une vapeur extérieure & intérieure. Ces Philosophes faisoient de l'ame comme d'un tout qui se divise, des partages plus ou moins bizarres. Les Stoïciens, par exemple, la divisoient en huit parties, savoir le goût, l'odorat, l'ouie, la vue, le tact, le vocal ou la faculté de former des sons, le spermatique ou celle d'engendrer, enfin l'hégémonique. C'est ainsi qu'ils nommoient la partie de l'ame qui étoit comme la Reine de toutes les autres, qui les distribuoit dans leurs organes propres à peu près comme les bras du Polype, & les appliquoit à leurs fonctions Pythagore & Platon distinguoient dans l'ame la partie raisonnable & la partie irraisonnable. Ils subdivisoient celle-ci en thymique & en épithymétique, c'est-à-dire, irascible & concupiscible. Ces deux derniers qui croyoient l'ame spirituelle, & qui prouvoient son immortalité par son indivisibilité, ne pouvoient entendre par-là qu'une distinction métaphysique. On peut dire qu'ils ont plutôt soupçonné la spiritualité de l'ame, qu'ils ne l'ont établie. Les Pères de l'Eglise, Disciples de Platon, n'ont pas mieux connu sa nature. Quelques-uns même, comme Tertullien, s'en sont fait des idées qu'on a peine à concilier avec son immortalité, que la foi leur faisoit connoître. Les lumières philosophiques que nous avons acquises sur cette matière, nous les devons toutes à Descartes. Quel jour il a répandu sur le

Digitized by Google

méchanisme des sens, sur les fonctions animales, & les fonctions propres de l'ame! Il a expliqué le mystère de l'union des deux substances, ou ce mystère ne le sera jamais. N'attendons plus d'autre interprète.

Page 14. (14) [Pour affirmer que la matière pense, ou que l'esprit est matériel, il faut les perdre de vue l'un & l'autre : il faut faire violence aux notions que la nature nous fournit : il faut affirmer un attribut qu'on ne conçoit pas, d'un sujet qu'on ne conçoit plus, pour en former une proposition qu'on ne concevra jamais. Tu n'as dans l'esprit que l'affirmation par laquelle tu crois unir ensemble deux idées qui n'existent point, deux mots vuides de sens, deux sons. Ou bien que cet homme qui articule d'un ton triomphant, & comme s'il en étoit assuré, l'ame est matière, & la matière pense, daigne nous dire quelle idée il attache aux mots qu'il prononce. Dira-t-il qu'il entend par la première ce qui est étendu selon trois dimensions, susceptible de mouvement & de figure, qui a des angles? Quelle absurdité! & par matière ce qui apperçoit, juge, raisonne, veut, doute, imagine, se souvient. Non. Le soulèvement de la raison lui fera voir l'absurdité qu'il vouloit se cacher; il sentira l'impossibilité d'assembler ces idées contraires, & forcé par la vue claire & distincte de ce qu'elles renferment, son jugement divisera ce que nul jugement n'avoit uni.]

Qu'est-ce qu'un jugement, sinon l'action de mon esprit, par laquelle assemblant deux idées, j'affirme de l'une qu'elle est l'autre, ou je le nie? Quand je dis sur le témoignage de mes sens, le Soleil a un pied & demi de diamètre, je fais un jugement, j'ai dans l'esprit l'idée réelle de Soleil, & l'idée réelle de la mesure que j'assemble mal-à-propos. Je fais un faux jugement. Mais dans l'esprit de celui qui dit, que la matière pense, & l'esprit est matière, ces mots ne représentent rien, ou ils représentent l'idée de matière & celle d'esprit, aussi contraires, aussi destructives l'une de l'autre que celle de froid & de chaud, de cercle & de carré. Et celui qui prononce qu'un cercle est carré, & celui qui affirme que la matière pense ou peut penser, ne font aucun jugement; ils disent des mots qu'ils n'entendent pas.

Mais connoissons-nous assez la matière, & connoissons-nous assez notre esprit? Soit. Mais ce que nous en connoissons suffit pour que nous sachions fort bien que l'une n'est

Digitized by Google

pas l'autre. Nous ne savons pas tout ce qu'est une chose; mais nous savons ce qu'elle n'est pas & ce qu'elle ne peut être. Quel mortel peut assurer qu'il connoît tous les rapports, toutes les propriétés possibles des figures que nous nommons cercle & carré ? Mais nous savons que l'une ne peut être l'autre. Je ne sais pas en vérité quelle est l'essence du blanc & du noir, de la lumière & du son, de l'eau & du feu ; mais je sais que l'idée de l'un exclut celle de l'autre. Qui sait si Dieu ne peut pas faire que la matière pense ? Qui sait si Dieu ne peut pas faire qu'un cercle soit carré, que le blanc soit le noir, que la lumière soit le son ? Cela ne se peut. Vous prétendez donc savoir comme Dieu la nature du cercle, du carré, du blanc, du noir, du feu, de l'eau, du son, de la lumière? Mortels, confessez modestement votre ignorance, & puisque vous n'en savez rien du tout, n'en assurez rien.

Belle modestie ! Nous ne connoissons pas peut-être l'intérieur de la matière : mais nous connoissons peut-être mieux ce qu'il y a d'intime en nous-mêmes. Nous le sentons. Si la matière avoit le sentiment d'elle-même, elle se connoîtroit : & si nous étions matière, nous la connoîtrions mieux. Celui qui me dit que je ne connois pas mieux ma pensée que la matière, me dit une absurdité. Nous pouvons nous tromper en jugeant que l'étendue ou l'impénétrabilité, ou toutes les deux, sont l'essence de la matière. C'est quelque chose de si étranger à nous ! Mais nous sommes certains, ou il n'y a point de certitude que notre esprit est quelque chose qui pense. Qui ne sent pas cela ? Qui peut le nier ?

[Vous mêleriez plutôt l'eau & le feu, ces deux élémens irréconciliables, que de confondre, que de méconnoître les deux principes qui composent l'homme. Impénétrables l'un & l'autre, si je puis hazarder cette expression, ils ne s'admettent point, ils rejaillissent, & vous montrent chacun par un écart immense l'insurmontable opposition de leurs propriétés incompatibles. Nous concevons donc la pensée sans l'étendue, & l'étendue sans la pensée. Nous ne pouvons les concevoir l'une avec l'autre. La substance qui pense & la substance qui acquiert des figures & des mouvemens, différent essentiellement.

Ainsi leur destinée n'est point commune : ainsi l'ame n'est point enveloppée sous les ruines du corps : ainsi une

Digitized by Google

cause infinie peut seule la rendre au néant dont une cause infinie l'a tirée; & sa nature l'élevant au-dessus du pouvoir de tout agent matériel ou limité, la place & la laisse immédiatement sous la main de l'Etre suprême.

Tels sont les corollaires importans de la métaphysique de Descartes. Telles sont les armes qu'il nous a fournies pour la défense de nos droits. Les successeurs de ce grand homme ont pu les aiguiser encore, les rendre plus brillantes & plus tranchantes; mais c'est Descartes qui les a forgées, & c'est lui qui leur a donné cette trempe admirable qui rend invulnérable & invincible quiconque sait les revêtir & les manier.]

Page 14. (16) Ecoutons-le lui même dans la lettre où il examine si la seule lumière naturelle nous enseigne à aimer Dieu, & si on peut l'aimer par la force de cette lumière. » Je vois, dit-il, qu'il y a deux fortes raisons pour » en douter. La première est, que les attributs de Dieu » qu'on considère le plus ordinairement, sont si élevés » au-dessus de nous, que nous ne concevons en aucune » façon qu'ils puissent nous être convenables. Ce qui est cause » que nous ne nous joignons point à eux de volonté. La se- » conde est, qu'il n'y a rien en Dieu qui soit imaginable; ce » qui fait que quand on auroit pour lui quelqu'amour in- » tellectuel, il ne semble pas qu'on en puisse avoir de sen- » sitif, parce qu'il devroit passer par l'imagination, pour » venir par l'entendement dans le sens. C'est pourquoi je » ne m'étonne pas si quelques Philosophes se persuadent » qu'il n'y a que la Religion chrétienne qui, nous ensei- » gnant le mystère de l'Incarnation, par lequel Dieu s'est » abaissé jusqu'à se rendre semblable à nous, rende l'hom- » me capable de l'aimer; & que ceux qui, sans la connois- » sance de ce mystère, ont semblé avoir de la passion pour » quelque Divinité, n'en ont point eu pour le vrai Dieu, » mais seulement pour quelques idoles qu'ils ont appelées » de son nom: de même qu'Ixion embrassoit une nue au » lieu de la Reine des Dieux. Cependant je ne doute point » que nous ne puissions véritablement aimer Dieu par la » seule force de notre nature. Je n'assure point que cet » amour soit méritoire sans la grace: je laisse démêler cela » aux Théologiens; mais j'ose dire, qu'à ne considérer » que cette vie, c'est la plus ravissante & la plus utile pas- » sion que nous puissions avoir . . . . . Or, pour y parvenir,

Digitized by Google

» il faut considérer qu'on est un esprit ou une chose qui » pense, en quoi la nature de notre ame ayant quelque » ressemblance avec la sienne, nous venons à nous persua- » der qu'elle est une émanation de sa souveraine intelli- » gence : & *divinæ quasi particula auræ*. Même à cause » que notre connoissance semble pouvoir s'accroître par » degrés jusqu'à l'infini, & que celle de Dieu étant infinie, » elle est au but où vise la nôtre, si nous ne considérions » rien davantage, nous pourrions pousser l'extravagance » au point de souhaiter d'être Dieux : ce qui ne seroit pas » aimer Dieu, mais seulement la Divinité ! Mais si avec » cela nous prenons garde à l'infinité de la puissance, par » laquelle il crée tant de choses dont nous ne sommes » que la moindre partie : à l'étendue de sa providence qui » fait qu'il voit d'une seule pensée ce qui a été, ce qui » est, ce qui sera, ce qui peut être ; à l'infaillibilité de ses » décrets, qui sans détruire notre libre arbitre, ne peu- » vent être changés en aucune façon : & enfin d'un côté à » notre petitesse, & de l'autre à la grandeur de toutes » les choses créées, en tant qu'elles dépendent de Dieu, & » suivant le rapport qu'elles ont à la toute-puissance, » sans les renfermer dans une boule, comme font ceux qui » veulent que le monde soit fini : la méditation de toutes » ces choses, remplit un homme qui les entend bien, d'une » joie inexprimable. Tant s'en faut qu'un tel homme soit » injuste & ingrat envers Dieu, jusqu'à souhaiter de tenir » sa place, qu'il pense avoir déja assez vécu de ce que » Dieu lui a fait la grace de parvenir à de pareilles con- » noissances, & se joignant entièrement à lui de volonté, » il l'aime si parfaitement, qu'il ne désire plus rien au » monde, sinon que la volonté de Dieu soit faite. Ainsi » il ne craint plus ni la mort, ni les douleurs, ni les dis- » graces, parce qu'il sait que rien ne lui peut arriver » qu'en conséquence du décret de Dieu ; & il aime telle- » ment ce divin décret, il l'estime si juste & si nécessaire, » il sait qu'il en doit si entièrement dépendre, que lors » même qu'il en attend la mort, ou quelque autre dis- » grace, si par impossible il pouvoit le changer, il n'en » auroit pas la volonté. Mais s'il ne refuse pas les maux ou » les afflictions, parce qu'elles lui viennent de la provi- » dence divine, il refuse encore moins tous les biens ou » plaisirs licites, dont il peut jouir en cette vie, parce

» qu'ils viennent de la même source ; & les recevant avec » joie, sans avoir aucune crainte des maux, son amour le » rend parfaitement heureux. Il est vrai qu'il faut que notre » ame se détache beaucoup du commerce des sens pour se » représenter les vérités qui excitent en elle cet amour. » D'où vient qu'il ne semble pas qu'elle puisse le commu- » niquer à la faculté imaginative, pour en faire une passion. » Cependant je ne doute point qu'elle ne puisse le lui com- » muniquer. Car, quoique nous ne puissions rien imaginer » en Dieu, objet de notre amour, nous pouvons imaginer » notre amour même, qui consiste en ce que nous voulons » nous unir à quelqu'objet : c'est-à-dire, par rapport à » Dieu, nous considérer comme une très-petite partie de » l'immensité des choses qu'il a créées, parce que selon la » diversité des objets, on peut s'unir avec eux, ou les join- » dre à soi de différentes façons : & la seule idée de cette » union suffit pour exciter de la chaleur autour du cœur, » & allumer une très-violente passion. Il est vrai aussi que » l'usage de notre langue & la civilité des complimens ne » permet pas que nous disions à ceux qui sont d'une con- » dition fort élevée au-dessus de la nôtre, que nous les ai- » mons, mais seulement que nous les respectons, que » nous les honorons, & que nous sommes dévoués » à leur service : la raison en est, que l'amitié d'homme à » homme rend égaux en quelque façon ceux en qui elle » est réciproque ; & si on disoit à un Grand qu'on l'aime, » il pourroit penser qu'on le traite d'égal, & qu'on lui » fait tort. Mais comme les Philosophes n'ont pas coutu- » me de donner des noms différens aux choses qui convien- » nent en une même définition, & que je ne sai point d'au- » tre définition de l'amour, sinon qu'elle est une passion » qui nous fait joindre de volonté à quelque objet, sans » distinguer si cet objet est égal, ou plus grand, ou moin- » dre que nous, il me semble que pour parler leur langue, » je dois dire qu'on peut aimer Dieu «.

Page 15. (17) Philosophe ne veut point dire incrédule, comme des imbécilles l'imaginent. L'esprit fort est une espèce d'enthousiasme. De même que le fanatisme & la superstition, il ne tombe guères que dans des imaginations fougueuses & déréglées, & rarement il s'allie avec le sang froid. La force de l'imagination fait souvent la foiblesse de l'esprit. Quand je lis les éloges de Fontenelle, je vois des

Digitized by Google

ſages qui rendent précieux à mes yeux le nom d'homme & celui de chrétien, en qui la raiſon & la Religion ſont parfaitement d'accord. L'Aſtronome entend le langage des Cieux, qui racontent la gloire de leur Créateur; l'Anatomiſte celui des animaux, non moins éloquent ni moins perſuaſif. Le Géomètre laiſſant à la Sorbonne à diſputer, au Pape à prononcer, veut *aller au Ciel en ligne perpendiculaire*. Qui ne ſait pas que les Apologiſtes de la foi chrétienne, ces Héros illuſtres, qui portèrent les derniers coups à l'idolâtrie, frappée de la main du tout-puiſſant, les Origène, les Arnobe, les Athénagore, les Juſtin, les Lactance, & une foule d'autres, étoient des Philoſophes? Et pour ne prendre d'autre exemple que celui qui fait le ſujet de ce diſcours, quel plus grand Philoſophe, & tout enſemble quel adorateur plus ſoumis & plus ſincère que Deſcartes, malgré l'imputation atroce de la calomnie! Qu'il étoit éloigné de croire que la Philoſophie pût être contraire à la Religion, lui qui penſoit que les idées de celle-ci ſeroient d'autant plus pures dans les eſprits, que les idées de celles-là ſeroient plus ſaines: lui qui oſa eſpérer que la réunion des ſectes qui diviſent le Chriſtianiſme, ſeroit peut-être un jour le fruit de la méthode qu'il introduiſoit!

[Qu'eſt-ce qu'un Philoſophe, ſinon celui qui perfectionne ſa raiſon, & qui rejette également tout ce qui eſt extrême? Placé par la raiſon, entre les deux plus dangereux excès, dont l'eſprit humain ſoit capable, le Philoſophe eſt le plus religieux de tous les hommes. Il ſert à retenir les peuples ſur la pente rapide qui entraîne leur culte à la ſuperſtition, par l'inſtabilité de leurs idées, l'inconſtance de leur eſprit, & leur facilité extrême à adopter les opinions ſans examen.

L'expérience éleve ſa voix. Les effets ſont ſenſibles, ils ſont préſens, ils parlent, ils dépoſent en notre faveur. De deux ennemis de la Religion, dont l'un ſous le nom ſacré, étoit devenu le fléau de l'Univers, & l'autre uſurpe encore le nom de la Philoſophie; ſi celui-ci lève la tête & étend ſes ravages, l'autre eſt vaincu. Enchaîné par l'eſprit philoſophique, le fanatiſme dégouttant de ſang, voit ſes poignards abattus, ſes buchers éteints, ſes victimes arrachées: il en frémit, il voit les maux qu'il n'a plus le pouvoir de faire. Calas, victime innocente, la Philoſophie n'étoit pas où tu expires. Elle n'a pu diriger le mouvement de la balance qu'emportoit la paſſion, & que tenoit l'aveugle-

Digitized by Google

ment; où la fureur pesoit les droits de la nature. Mais (1) venger ta mémoire, évoquer ta cause à son Tribunal, casser à la face de l'Univers la Sentence qui te condamne, & flétrir à jamais les meurtriers de l'innocence, elle le peut, elle le doit, elle l'ose.]

Page 17. (18) DESCARTES n'ignoroit pas que la morale de l'Evangile, dont les principes, si conformes à la raison, & si lumineux par eux-mêmes, seroient assez prouvés par les miracles, par l'exemple & par la majesté du maître, étoit la seule suffisante, & la seule nécessaire: il n'ignoroit pas que toutes les vérités essentielles, indispensables & proportionnées à la portée de tous les hommes, y sont comprises; *docebit vos omnem veritatem*: & que pour être Chrétien, il ne falloit pas être Philosophe. Mais comme Dieu n'a voulu nous donner extraordinairement que les secours indispensables, & que nous ne pouvions nous procurer; qu'il a voulu aider notre raison, & non pas la rendre inutile; la soumettre, & non pas l'anéantir: Descartes étoit persuadé qu'il étoit utile aux hommes d'avoir une morale d'un autre ordre, toute prouvée par la raison, qui disposât même les esprits à recevoir les lumières de la première, qui les empruntât quelquefois, & quelquefois suppléât celles que Dieu n'a pas jugé nécessaire de nous donner; qui s'attachât à éclairer l'esprit, comme celle de l'Evangile s'attache à intéresser le cœur, quoique celle-ci produise le premier effet par le second, & l'autre le second par le premier, & qui tirât sur-tout ses motifs de la vie présente, comme l'autre tire sur-tout les siens de la future; c'est-à-dire dont l'objet principal fût de nous rendre heureux en ce monde, comme le but essentiel de l'Evangile est de nous rendre bienheureux dans l'autre.

Envisageant donc la morale comme une connoissance humaine, & toute du ressort de la raison, l'envisageant sous le point de vue le plus général, & suivant tous les rapports de la chose, qui sont immenses, il n'avoit garde d'être satisfait des progrès que les hommes avoient faits jusqu'alors dans cette science. Il regardoit ce que les anciens nous avoient laissé, comme de beaux & de fastueux édifices qu'on élève fort haut, mais qui n'ont point de fondement ni de solidité. Ils exaltoient les vertus, disoit-il, & ils ne savoient pas ce que c'étoit que la vertu. Ils par-

(1) *Solatia luctus exigua ingentis!*

Digitized by Google

loient des devoirs de l'homme sans le connoître. Mais quand il jettoit les yeux sur l'état où les modernes avoient porté la morale, il ne trouvoit point qu'ils eussent rempli l'idée qu'il en avoit. Il voyoit qu'ils l'avoient traitée comme les autres connoissances; que l'opinion, l'abus des mots, l'obscurité & le jargon y régnoient à la place du raisonnement, de la certitude & de l'évidence ; qu'en un mot, ils en avoient fait une subtile & contentieuse scholastique.

Une morale où tout fût déduit clairement de principes certains, incontestables, évidens à la raison ; qui remontât aux vérités les plus antérieures, & descendît de-là aux conséquences les plus éloignées ; d'où l'autorité, les suppositions, le doute, la probabilité, les questions frivoles fussent bannies, & qu'on reçût en se rendant à soi-même ce témoignage, ce n'est pas à l'avis d'un autre homme que je défère, mais je consens à la raison, à la différence de ceux (1) *dont la sagesse est toute tirée des enseignemens d'autrui, & appuyée sur des fondemens qui ne dépendent que de la prudence & de l'autorité des hommes* ; qui embrassant tous les rapports capables d'y répandre la lumière, fût fondée sur la connoissance de l'homme générale & particulière, celle de Dieu, celle de l'Univers ; c'est-à-dire, où l'on commençât, pour me servir des termes de Descartes, (2) *par connoître quels nous sommes, quel est le monde dans lequel nous vivons, & qui est le Créateur de ce monde, ou le maître de la maison que nous habitons* ; une morale qui ne fût pas tant une partie de nos connoissances, que celle à laquelle toutes les autres devoient se rapporter, (3) & qui *fût le dernier degré de la sagesse* : voilà ce qui manquoit de son temps, & ce qu'il eût exécuté un jour : voilà ce qui nous manque encore, & qui s'appelleroit un corps de science.

Depuis Descartes & avec le secours de ses lumières, nous avons fait des progrès dans cette partie ; mais avons-nous atteint le point qu'il désiroit ? Je ne le crois pas. Nos bons ouvrages de morale, les plus rares de tous les livres, n'ont été jusqu'ici que des essais. On a beau dire, la morale est ce qu'on étudie le moins, & ce que l'on enseigne le plus mal ; ce qui n'empêche pas que nous n'ayons des secours suffisans pour la conduite de la vie. Nous voyons

---

(1) V. l. Desc. t. 1. éd. in-quarto.
(2) V. lett. Desc. (3) V. Pref. princ.

Digitized by Google

sûrement, nous pouvons voir plus clair encore. Il y a des degrés auxquels il est possible de parvenir qui ne sont point franchis; mais la morale n'est plus au berceau.

Quant à ceux qui nous disent que les anciens nous ont laissé des cours de morale, ils ne font pas réflexion que les anciens n'étoient pas capables de nous en donner. Beaucoup de vérités particulières, indépendantes les unes des autres, peu de principes, peu de liaison des principes entr'eux, point de systême, point de corps par conséquent. Ciceron, ce grand moraliste, s'est plutôt attaché aux rameaux, qu'il n'est allé au tronc même & aux racines. Son but n'étoit pas d'approfondir cette matière. Il s'est sur-tout proposé de donner des règles de conduite à un citoyen vivant dans une République. Qu'est-ce donc que le livre des Offices? Ce que c'est? Un bel essai sur la morale; un recueil d'excellens préceptes détachés du fond de la morale; une compilation éloquente faite par un homme de génie, qui avoit beaucoup & sur-tout bien lu: compilation dans laquelle il a rassemblé, comme dans ses autres ouvrages philosophiques, ce que les Grecs avoient dit de mieux.

Page 17. (19) » Messieurs les Régens, écrivoit-il à son » ami M. Chanut, sont si animés contre moi, à cause des » innocens principes de physique qu'ils ont vu, & si en colère de ce qu'ils n'y trouvent aucun prétexte pour me » calomnier, que si je traitois après cela de la morale, ils » ne me laisseroient aucun repos. Car puisqu'un Père N. » a cru avoir assez de sujet pour m'accuser d'être sceptique, de ce que j'ai réfuté les sceptiques, & qu'un Ministre a entrepris de persuader que j'étois athée, sans » en alléguer d'autre raison, sinon que j'ai tâché de prouver l'existence de Dieu: que ne diroient-ils point si j'entreprenois d'examiner quelle est la juste valeur de toutes les choses qu'on peut désirer ou craindre; quel sera » l'état de l'ame après la mort; jusqu'où nous devons aimer » la vie, & quels nous devons être pour n'avoir aucun sujet d'en regretter la perte? J'aurois beau n'avoir que les » opinions les plus conformes à la Religion, & les plus » utiles au bien de l'Etat, ils ne laisseroient pas de me » vouloir faire accroire que j'en aurois de contraires à l'un » & à l'autre. Ainsi je crois que le mieux que je puisse faire » dorénavant, est de m'abstenir de faire des livres; & ayant » pris pour ma devise, *illi gravis mors incubat qui notus* » *nimis omnibus ignotus moritur sibi*, de n'étudier plus

Digitized by Google

» que pour m'instruire, & ne communiquer mes pensées » qu'à ceux avec qui je pourrai converser tête à tête.

Page 18. (20) Avant Descartes, l'Espagnol Pereira avoit avancé, mais sans partir d'aucun principe, que les bêtes n'avoient point d'ame. Cette opinion parut à ses contemporains un paradoxe insoutenable, & tomba bientôt dans l'oubli. Descartes la releva & lui donna du poids. Il démontre la distinction des deux substances. Il met hors de doute le grand principe de la spiritualité de l'ame. Il nous fait voir qu'il y a dans nous des mouvemens absolument indépendans de la pensée, & auxquels l'ame a si peu de part, qu'ils arrivent tantôt contre son gré, & tantôt à son insu. Ils sont le jeu des ressorts du corps mus sans doute par une cause supérieure. De combien d'os, de muscles, de nerfs, de veines, d'artères, de fibres, de combien de parties similaires & dissimilaires, de combien de ressorts subtils & travaillés avec une adresse infinie, est composé le corps des animaux ! Et quelle différence entre une machine ainsi compliquée, & celles à qui les hommes, à l'aide de quelques ressorts grossiers, font faire cependant des choses surprenantes ! Il en conclut que sans avoir d'ame, les bêtes peuvent exécuter par le seul méchanisme ; ce qui nous étonne & qui nous paroît l'effet d'un principe distinct de la machine même ; qu'elles sont autant d'automates, mais des automates faits de main divine, dont la perfection doit par conséquent surpasser de bien loin tout ce que l'homme est capable d'imaginer. Je puis concevoir une machine tellement organisée, qu'elle prononce des mots, qu'elle en prononce même quelques-uns à propos des choses corporelles qui causeront quelque changement dans ses organes. Si on la touche quelque part, elle demandera ce qu'on lui veut dire, ou elle criera qu'on lui fait mal, & autres choses semblables. Mais combiner les signes comme font les hommes pour expliquer leur pensée, & les arranger de façon à répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, c'est ce qu'on ne pourra jamais lui faire exécuter. La raison est un instrument universel qui peut servir en toutes sortes de rencontres ; mais les organes de la bête ont besoin d'une disposition particulière pour chaque action particulière, & il est impossible qu'il y ait assez de ressorts dans une machine pour la faire agir dans toutes les circonstances de la vie, comme la raison nous fait agir. L'homme le plus stupide combine les signes ; la bête la mieux or-

Digitized by Google

ganisée, & la plus spirituelle en apparence, en est tout-à-fait incapable. Ce n'est pas cependant faute d'organes : les perroquets parlent. Les hommes sourds & muets de naissance inventent des signes, & communiquent leurs idées. Ce qui montre, dit notre Philosophe, que les bêtes ont, je ne dis pas moins de raison que nous, mais qu'elles n'en ont point du tout. Pourquoi un singe ou un perroquet n'égaleroient-ils pas au moins un enfant stupide ? Les mouvemens naturels que des machines peuvent imiter, ne sont que des signes équivoques des passions dans d'autres animaux que l'homme. Si les bêtes se parloient entre elles, elles pourroient aussi-bien se faire entendre à nous qu'à leurs semblables. Descartes fait valoir ces raisons & plusieurs autres. Il fait une réflexion frappante : c'est que plusieurs animaux montrent plus d'industrie que nous en quelques-unes de leurs actions ; mais on voit qu'ils n'en montrent point du tout en beaucoup d'autres. Ce qu'ils font mieux que nous, ne prouve donc pas qu'ils ont de l'esprit ; car à ce compte ils en auroient plus qu'aucun de nous, & feroient mieux dans tout le reste : mais plutôt qu'ils n'en ont point, & que c'est la nature qui agit en eux, selon la disposition de leurs organes, ainsi qu'on voit qu'une horloge qui n'est composée que de roues & de ressorts, peut compter les heures & mesurer le temps plus justement que nous avec toute notre prudence. J'ajoute une comparaison à celle de Descartes. Au moyen d'une organisation très-simple, un instrument rendra entre les mains d'un ignorant, des sons quelquefois plus harmonieux que tous ceux que pourroit tirer de tout autre instrument un homme instruit. Mais ces airs que j'appelle artificiels, sont peu variés. Quand ils sont épuisés, il faut que l'ignorant se taise, ou qu'il recommence les mêmes ; au lieu que l'industrie du joueur d'instrumens le plus médiocre, en combinant les tons de mille sortes de manières, pourra varier les airs à l'infini. Le musicien, c'est l'homme : l'instrument organique, c'est la bête : la manivelle, ce sont les sens ; & ce qui fait tourner la manivelle, ce sont les objets & les mouvemens extérieurs de la matière. Nous pouvons ouvrir l'instrument musical & en contempler le méchanisme ; nous ne pouvons de même voir l'état intérieur des animaux. A la bonne heure. Qu'on n'entreprenne donc point de m'expliquer le détail de ce méchanisme, ni comment des corpuscules émanés d'un corps, produisent dans

Digitized by Google

les animaux, dans le chien par exemple, des raisonnemens apparens, avec l'image des passions, que produit en nous un principe intelligent. Que l'on me prouve que cela se fait, je ne demanderai plus comment cela se fait. Mais peut-être qu'il faudroit ici montrer le premier par le second; & c'est ce qui ne se pourra jamais. C'est-là peut-être ce qui a rendu risible le système des machines, & qui l'a fait tomber, malgré la subtilité des explications.

Page 18. (25) Si Descartes paroît un raisonneur exact, un Philosophe conséquent, c'est quand il a pensé que les bêtes n'avoient point d'ame. S'il est impossible de le prouver, & difficile de le persuader, il est plus difficile encore d'accorder l'opinion contraire avec des principes incontestables, & qu'on ne peut se dispenser de recevoir. Ce qui pense en moi, ce qui veut, ce qui raisonne, ce qui sent est immatériel & immortel. La brute veut, raisonne, sent, si j'en crois les apparences.

Quand la Perdrix
Voit ses petits
En danger & n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encôr par les airs le trépas,
Elle fait la blessée & va traînant de l'aîle,
Attirant le chasseur & le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend la volée & rit
De l'homme qui confus des yeux en vain la suit.

Je passe ici les exemples trop longs à rapporter, & très-connus, des abeilles, des fourmis, des castors, du formicaleon, des baubaces ou renards Polonois, de cent autres espèces d'animaux. La brute a donc une ame immatérielle, & si immatérielle, immortelle. Il y a plus, si elle sent, elle est capable de bonheur & de misère. Quelle difficulté terrible s'élève de cette considération, contre l'ordre de l'Univers, & les atributs de celui qui le gouverne! Comment sauver sa providence, sa sagesse & sa justice! Nous sommes des tyrans horribles. Cette ame que nous séparons violemment du corps auquel elle est

Digitized by Google

unie, achève son supplice, en reprochant à l'homme la fureur qui arme son bras contre des jours innocens; & ses derniers soupirs, si nous pouvions les entendre, sont des imprécations contre une espèce inhumaine, altérée de sang, que les maux d'un être sensible ne sauroient toucher. Et puis reste à savoir ce qu'elle devient.

Mais si la brute veut, si elle raisonne, elle est capable d'un bon & d'un mauvais choix. Le mal moral existera dans les bêtes. Cet ordre admirable qui fait que chaque espèce sert à prolonger sur la terre l'existence d'une autre, que rien ne surabonde & que rien ne périt, & que la mort devient la source de la vie, comme la mer absorbe les fleuves & les rend, ce bel ordre se change en un désordre affreux. Les tigres, les lions, les hyènes & les vautours, sont des Cartouches & des Nérons. La Terre à commencer par l'homme est peuplée d'êtres scélérats; cependant l'ordre de l'Univers est établi sur des preuves incontestables. Il faut s'y rendre, ou renoncer à la raison.

Rien de moins conséquent & de moins raisonné que le milieu qu'ont imaginé ceux qui donnent aux bêtes une ame subalterne & périssable, qui aura, selon eux, des sensations, ne réfléchira point sur l'objet de sa pensée, & ne pourra comparer ses idées, ne se repliera point sur le passé, ne s'élancera point dans l'avenir, ne sentira que le présent. La Fontaine a pu dire en qualité de Poëte (1):

J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort.
Je subtiliserois un morceau de matière
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort.
Quintessence d'atôme, extrait de la lumière, &c.
. . . . Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

---

(1) *Pictoribus atque Poëtis,*
Quidlibet audendi semper fuit aqua potestas. Hor. de Art. Poët.

Les

Les Poëtes n'y regardent pas de si près, & n'ont la règle à la main que pour faire de beaux vers. Pourvu qu'ils plaisent, on les tient quittes du reste. Mais un Philosophe doit raisonner & payer de raisons. Quoi! sentir le plaisir ou la douleur, savoir les perceptions des saveurs, des odeurs, des sons, de la lumière, des couleurs, des perfections de l'Univers, est-ce quelque chose de peu relevé, de moins noble, de moins spirituel, que de former d'autres idées? Et concevez-vous mieux comment de la matière peut sentir, que vous concevez comment elle peut penser? Les moindres perceptions sont des pensées. Donnez tout ou ne donnez rien. Je ne vois là que du plus ou du moins, tout dépendant de l'organisation; & la bête capable de sentir l'objet présent, le trouveroit dans le passé, le chercheroit dans l'avenir, si la fabrique des organes ou du cerveau lui permettoit d'y recevoir des traces plus profondes, elle réfléchiroit sur l'impression que l'objet fait sur elle. Que dites-vous? S'il n'en faut croire que les apparences, elles ont de la mémoire & de la prévoyance, & les chiens font des syllogismes. Etre capable de joie, de colère, de vengeance, d'attachement, ce n'est pas seulement sentir, c'est réfléchir sur ses idées, c'est juger de la convenance ou de la disconvenance des objets. Vous croyez en bornant les facultés avoir établi une différence dans la nature & dans l'essence, & vous n'avez montré que des degrés de perfection dans la même substance.

Si les bêtes exécutent avec le secours d'ames matérielles ce qui nous étonne dans leurs actions, vous revenez au méchanisme. Car rien ne sortira du fond de la matière que par le méchanisme: ou si ce principe n'est pas incontestable, nous avons des yeux pour ne rien voir, & une raison pour ne rien connoître. Pourquoi notre ame seroit-elle spirituelle? Pourquoi seroit-elle immortelle? Oh! qu'il y auroit de pourquoi, & peu de réponses. Point de milieu. La raison ne permet que cette alternative: où les bêtes sont des machines, & alors il faut digérer comme l'on peut les difficultés de ce sentiment. Car qui peut concevoir comment tant d'actions qui portent assurément le caractère d'une intelligence, se font par le jeu des ressorts, & comment des causes aveugles, l'émanation des corpuscules, & les mouvemens extérieurs de la matière,

ſans nul principe inhérent dans la bête, y ſont ce que produiſent en nous les actes d'une volonté particulière ? Le rapportera-t-on à l'intelligence ſuprême ? Pour qu'il y ait entre l'homme intelligent & la bête brute une eſpèce de ſociété & de commerce, pour varier la ſcène de ce monde, & en faire un ſpectacle continuel, où un nombre infini d'acteurs faſſent des rôles, eſt-il digne de Dieu de remuer à la fois tant d'automates, & de leur faire jouer à nos yeux le ſentiment, les paſſions & l'intelligence ? Et n'eſt-ce point trop abaiſſer la Providence, que de la charger à tous les inſtans de tant de détails minutieux d'actions, d'en faire l'ame univerſelle, la raiſon & la volonté des animaux, qui n'en ont point ? Que de rênes, que de cordons il faudra mettre dans la main de Dieu ! L'eſprit ſe perd dans la foule de tant de volontés particulières. Mais ce qui nous paroît bas l'eſt-il pour cela ? Nos idées qui ſont les idées d'un eſprit limité, incapable d'appercevoir tous les rapports, dont la connoiſſance ſeroit néceſſaire pour bien juger ; nos idées ſerout-elles toujours la règle que nous appliquerons aux choſes, pour décider de leur nature ? Et un autre que Dieu ſait-il ce qui eſt digne ou indigne de lui ?

L'autre parti, c'eſt que les bêtes ayent une ame, moins parfaite ſi l'on veut, mais ſpirituelle & immortelle de ſa nature, puiſqu'elle aura dans un degré plus limité les propriétés eſſentielles qui conſtituent notre être. Mais alors il faudra concilier, ſi l'on peut, ce ſentiment avec la permiſſion que nous donne la Religion de tuer, de tourmenter, de rendre malheureux des êtres ſenſibles, avec la non-moralité de leurs actions ; (que de précautions dans certains animaux pour ſe dérober aux regards des hommes ! & que ſignifie leur fuite ſoudaine quand il arrive des témoins ! que de malice dans les ſinges ! que de ſcélérateſſe dans les chats ! que de reſſentiment dans le chameau, dans le mulet ! & combien leur vengeance eſt raiſonnée !) avec l'orgueil de la raiſon ; avec l'idée de proportion, qui veut que le moins noble ſoit une dépendance du plus noble, au lieu qu'ici une ame eſt faite pour un corps, &c. Mais, dira-t-on, quoiqu'il ſoit vrai que l'ame de la bête eſt faite pour ſon corps, la bête entiere étant faite pour l'homme, qui eſt ſans contredit plus excellent ; ou la proportion eſt ſauvée, ou elle eſt rétablie. Fort bien. Qui

Digitized by Google

empêche d'aller par la Turquie à Rome? Le désordre sert de milieu pour arriver à l'ordre. Le Créateur apparemment n'a pas trouvé d'autre chemin pour y aller! qu'on pese les difficultés de part & d'autre. Rien n'est plus aisé que de dire, les bêtes ont une ame; avancer le contraire, c'est une absurdité; rien n'est plus difficile que de dire ce qu'on entend par cette ame, & ne pas aller contre des principes respectés & dignes de l'être. Descartes a été le plus conséquent de tous les Philosophes.

Quoi qu'il en soit d'une chose aussi inconnue, aussi problématique qu'est l'état des bêtes, on ne peut rien inférer contre la nature de l'homme, que nous connoissons par conscience, par l'expérience que chacun a de lui-même. Que ne consentons-nous à ignorer ce qu'il est impossible & inutile de savoir! Sachons au moins suspendre notre jugement, & ayons le bon sens d'être indécis.

Page 22. (22) L'entéléchie est une cause universelle, qui rend tous les sujets où elle se trouve capables de mouvement & de repos; ou, pour l'exprimer autrement, tout corps en même-temps qu'il tend au mouvement, résiste à celui qui lui vient d'ailleurs. L'effort que fait un corps pour se mouvoir, contrebalancé par l'effort que font aussi les corps voisins, & comme suspendu par eux, leur donne l'apparence du repos, quoiqu'il n'y ait pour aucun corps de repos absolu. Ainsi la matiere n'est point indifférente au repos & au mouvement. Avant Aristote, on croyoit que les élémens dont ce monde est composé, n'étoient sujets à aucune révolution; qu'il n'y avoit que les combinaisons qui fussent destructibles & sujettes au changement, & qu'on voyoit les choses naître, périr, croître, décroître, s'altérer, quand ce qui étoit séparé s'unissoit, ou quand ce qui étoit uni se séparoit, & quand il se faisoit d'autres mêlanges. Rêves de gens qui ne connoissoient rien dans la nature. Aristote a eu des yeux plus perçans. Il a vu la cause qui renouvelle à tous les momens la scène de cet Univers: l'entéléchie, cette force toujours agissante & toujours cachée dans le sein de la nature, maîtrise, assujettit, domine la matière; elle s'oblige à recevoir toutes les formes dont elle est la mère, ou plutôt elle est une forme infinie, universelle, d'où dérivent toutes les formes spécifiques qui se succèdent les unes aux autres. Il se forme de nouveaux êtres dans le

Digitized by Google

sein de la nature, & ces êtres détruits font place à de nouveaux qui doivent périr à leur tour. Des milliers de Commentateurs ont sué pour faire entendre ce galimathias. Les Scholastiques en ont tiré leurs formes substantielles, leurs intentions reflexes, leurs modalités & tant d'autres sottises auxquelles on ne fait plus l'honneur de les réfuter.

Page 23. (23) Aristote, pour expliquer la nature, établit trois principes. La matière, la forme & la privation. Il les appelle des principes, (1) parce qu'ils ne se produisent pas réciproquement, que rien ne les produit, & qu'ils produisent tout. Car tout principe digne de ce nom doit avoir ces trois qualités. Contraires entre eux, *premiers contraires*, pour que ces trois qualités se trouvent en eux, ils doivent être au nombre de trois, ni plus ni moins. Il éclaircit cela par un exemple. (2) *Le blanc*, dit-il, *ne se fait pas du musical; mais le blanc se fait de ce qui n'est pas blanc, & non de tout ce qui n'est pas blanc, mais de ce qui est noir ou approchant.* Qu'entend-il par matière? Cela n'est pas aisé à deviner. Tantôt il la définit le corps premier en puissance & sensible. Tantôt le sujet dans lequel il se fait quelque chose, inhérent & non par accident. Tantôt elle est: ni quoi, ni combien grand, ni quel, ni rien de ce par quoi l'être est déterminé. Suivant la dernière définition, la matière sera le phantôme de la matière, un je ne sai quoi d'incompréhensible, rien en acte & tout en puissance, comme parlent les Scholastiques, avide de toutes les formes, & incapable d'en garder aucune. Ici la plume me tombe des mains, & je n'ai le courage ni d'achever ce qui regarde la matière, ni de passer aux deux autres principes d'Aristote. Ce Philosophe n'ayant point dans le fond d'autres principes que ses prédécesseurs, les déguisa & les enveloppa sous ces énigmes inexplicables. C'étoient comme autant de retranchemens où il savoit qu'on ne pourroit l'atteindre, puisqu'il s'y rendoit invisible. Il abusa étrangement des mots & de la subtilité de son esprit. Ses sectateurs qui auroient dû l'abandonner, & voir tout d'un coup que de pareils principes ne pouvoient mener à aucune connoissance, ajoutèrent ténèbres sur ténèbres, & chargèrent cette physique intelligible, d'une métaphysique cent fois plus inintelligible encore. Quand Descar-

---

(1) Arist. nat. auscul. L. I. (2) *Id. ibid.*

Digitized by Google

tes parut, tout ce jargon s'appeloit la physique. Les effets de la nature s'expliquoient fort commodément par des mots. Si l'on demandoit la raison d'un phénomène, le Philosophe n'étoit point embarrassé. C'étoit une vertu occulte, une vertu expultrice, impultrice ou concoctrice, &c. ou la nature avoit horreur du vide, &c. » Leur façon » de philosopher, disoit Descartes (1), est fort commode; » car l'obscurité des distinctions & des principes dont ils » se servent, est cause qu'ils peuvent parler de tout aussi » hardiment que s'ils le savoient, & soutenir tout ce qu'ils » en disent contre les plus subtils & les plus habiles, sans » qu'on ait moyen de les convaincre : en quoi ils me sem- » blent pareils à un aveugle, qui pour se battre sans désa- » vantage contre un homme qui voit, l'auroit fait venir » dans le fond de quelque cave fort obscure; & je puis » dire que ceux-ci ont intérêt que je m'abstienne de publier » les principes de la Philosophie dont je me sers; car étant » très-simples & très-évidens, comme ils sont, je ferois » quasi le même en les publiant, que si j'ouvrois quelque » fenêtre & faisois entrer le jour dans cette cave où ils sont » descendus pour se battre.

Page 24. (24) Les anciens Philosophes assignoient pour causes ou principes de tout, Thalès l'eau, Diogènes l'air, Héraclite le feu, Hésiode la terre, Empédocles la discorde & l'amitié, Parménides le chaud & le froid, Démocrite le plein & le vide. On voit dans Platon (1) trois espèces ou genres; l'un qui est engendré, l'autre en quoi celui-ci est engendré, & le troisième dont ce qui naît tire la ressemblance. On peut comparer, dit-il, ce qui reçoit à la mère, ce dont il reçoit au père, & ce qui naît de ce commerce au fils. On prétend qu'il entend par-là Dieu, l'idée ou la forme, & la matiere. Voilà les principes de Platon. Les Stoïciens n'en admettoient que deux : la cause, c'est-à-dire, l'intelligence & la matière. Voyez dans Plut. & dans Sextus Emp. (2) une liste plus longue d'autres Philosophes qui assignoient d'autres principes plus bizarres : le chaos, les nombres, les extrémités des corps, des homœomeries ou parties similaires, les qualités, &c. Lesquels croirons-nous, de-

(1) V. Descartes sur la Méth.
(2) Plat. *In timæo.*
(3) Plat. *De plac. Phil.* Sex. Emp. *hypoth. l.* 3.

mandoit le fameux Apôtre du Pyrrhonisme ? Où comment concilierons-nous entre eux tant d'avis différens ? Ce que dit l'un, l'autre le nie ; & chacun n'a que trop de raisons pour le nier. Il en concluoit assez justement, qu'ils avoient tous parlé de ce qu'ils n'entendoient pas. Que cette vue doit nous inspirer de reconnoissance pour Descartes !

Page 21. (25) » Ces longues chaînes «, dit Descartes dans le Discours sur la méthode dont les Géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs démonstrations les plus difficiles, » m'avoient donné occasion de m'imaginer » que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connois- » sance des hommes, s'entresuivent en même façon ; & » que, pourvu seulement que l'on s'abstienne d'en recevoir » aucune pour vraie qui ne le soit, & qu'on garde toujours » l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il » n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne » parvienne, ni de si cachées qu'on ne découvre «. Cela seroit bon s'il en étoit de la nature comme des mesures & des rapports de grandeur. Sur ces rapports, dit l'Auteur de l'Histoire du Ciel, Dieu a donné à l'homme une intelligence capable d'aller fort loin, parce qu'il vouloit le mettre en état de faire une maison, une voûte, une digue, & mille autres ouvrages où il avoit besoin de nombrer & de mesurer. En formant un ouvrier, Dieu a mis en lui les principes propres à diriger ses opérations : mais destinant l'homme à faire usage du monde, non à le construire, il s'est contenté de lui en faire sentir sensiblement & expérimentalement les qualités usuelles ; il n'a pas jugé à propos de lui accorder la vue claire de cette machine immense.

Page 22. (26) Suivant Descartes, la matière (1) n'est autre chose que le corps étendu selon trois dimensions ; puisque si vous ôtez ces trois dimensions, ou ce sera l'esprit, ou ce ne sera rien. Cette étendue selon trois dimensions n'est point un accident ; elle n'est différente du corps, que comme l'essence est différente de l'être, c'est-à-dire, qu'elle n'en est distincte que par la pensée. Par-tout où il y a les trois dimensions, est le corps. Nous n'avons point d'au-

(1) Voyez Duhamel, *de Conf. vet. & nov.*
Voyez Livre II, Princ. de la Philos. Desc.

tre idée claire & distincte de la matière. Otez-lui la couleur, la dureté, le goût, &c. & laissez-lui seulement, l'étendue en longueur, largeur, & profondeur, elle demeure matiere. Si vous l'en dépouillez, vous n'en avez plus d'idée. Ou je la vois comme étendue, ou elle m'échappe. Tout disparoît; figure, mouvement, & situation, tout s'anéantit, tout est absorbé. En lui rendant l'étendue, je la rends à elle-même. Les qualités, & celles qu'elle emprunte, & celles qui sont propres à sa nature, reviennent de nouveau, ou la composer, ou la revêtir. Les sens nous trompent. Nous ne faisons pas réflexion que leur fonction est d'attester l'existence de la matiere, & de nous avertir de sa présence, & rien de plus; qu'ils l'amènent à l'entendement, qu'ils la placent, pour ainsi dire, devant moi; qu'ils se retirent, qu'ils se taisent, & que cette partie de mon esprit où sont les premières notions, & les semences de la vérité, examine, juge, prononce. Au reste, & c'est ce qui paroît plus difficile à digérer, Descartes déduit de-là qu'il n'y a point de vide. Car tout ce que vous concevrez hors du plein, ou sera étendu selon trois dimensions, corps par conséquent, ou ce ne sera rien. Donc il n'y a point de vide.

On répond à cela, que de ce que l'étendue (1) n'est point distinguée du corps autrement que par la pensée, il ne s'ensuit pas qu'elle soit l'essence du corps, ou matière. La faculté d'être mu, la différence spécifique des êtres, leur variété, leurs propriétés ne peuvent se rapporter à l'étendue seule. En vain Descartes prétend que nous n'avons point d'autre idée claire & distincte de la matière. Il prend l'idée du corps géométrique pour celle du corps physique. Est-il nécessaire que nous ayons des idées distinctes de tout, puisque, comme Descartes l'avoue lui-même, notre esprit est fini? Avons-nous une idée bien claire, par exemple, de la divisibilité de la matière à l'infini? La matière n'est pas plus l'étendue, que l'ame n'est la pensée. Mais accordons pour un moment qu'en général l'étendue constitue l'essence de la matière; l'essence de chaque individu ne sera pas toute la même, ou bien les corps ne différeront point l'un de

(1) *Id. ibid.*
(2) Voyez Duhamel, *de Cons.*

l'autre; car ce n'est pas le plus ou le moins d'étendue (1) qui en forme la différence; mais, dit l'Auteur, la même étendue demeuve. Elle occupe toujours le même lieu, c'est-à-dire, les mêmes points de l'espace qui lui est propre, à quelque degré de raréfaction que le corps parvienne, quand ses pores s'étendent pour recevoir d'autres corps, de l'air, par exemple, ou de la matière subtile, comme une éponge reçoit l'eau, sans avoir plus d'étendue, plus de quantité réelle. Si vous ajoutez à l'étendue, vous ajoutez par le même moyen à la substance de la chose, &c. Il est difficile de rejetter ce qui se dit de part & d'autre, & difficile de montrer, pour ainsi dire, le point d'intersection dans lequel les deux avis, en se croisant, se réunissent peut-être, & rentrent l'un dans l'autre en s'écartant.

Page 22. (27) Est-ce à nous d'enfoncer notre œil dans cet abyme dont nous ne verrons jamais le terme? Contentons-nous du peu qu'il nous est permis de savoir, & n'allons point par une curiosité aussi indiscrète que vaine, surprendre au sein de la Divinité les secrets qu'elle s'est réservés. Il y a dans la nature des mystères aussi impénétrables que dans la Religion. L'homme marche ici bas suspendu entre ces doubles abymes, où se perd sa raison. Par-tout de foibles lueurs s'offrent à lui; mais il aspire à une connoissance entière qui lui sera toujours refusée.

Page 23. (28) Il n'est plus question de ces formes substantielles, dont les unes meurent, & les autres naissent à leur place, avec leurs sympathies & leurs antipathies; galimathias que l'imagination (1) seule enfanta, & que personne n'entendit jamais. Qu'on écoute Descartes expliquer les changemens qui arrivent dans la nature, l'esprit le plus borné, un enfant le pourra comprendre. Tout corps n'est tel que par la disposition de ses parties; & pour qu'il change, il faut que celles-ci changent elles-mêmes. Si donc il arrive du changement dans leur tissu, ou si de nouvelles parties s'y introduisant, les écartent ou les rapprochent, on voit dans le corps une altération sensible. Tant que les sens croyent encore apercevoir le même corps, nous disons sur

---

(1) Princ. phil.
(2) Duhamel.

Digitized by Google

leur foi que c'est le même. Mais lorsqu'ils n'y découvrent plus rien de ce qui les frappoit auparavant, ils nous portent à juger qu'il est altéré, c'est-à-dire, qu'il a changé de nature. Est-ce un corps différent ? Non. Les mêmes parties qui le constituoient, le constituent encore ; mais l'ordre qu'elles gardoient entre elles ne subsiste plus. C'est la même étendue, la même quantité modifiée différemment. Le mouvement seul a produit cette diversité. Quand on considère, pour ainsi dire, le dernier terme de ces mouvemens, sans suivre la chaîne des milieux par où ils passent, on est tenté de croire que ce n'est plus le même corps qu'on aperçoit ; & le Péripatéticien demande d'un air victorieux, s'il n'est pas vrai, s'il n'est pas évident, palpable, qu'une nouvelle forme a dévoré l'ancienne. Mais qu'on suive d'abord des yeux, & puis de la pensée leurs progrès & leurs degrés, vous ne verrez qu'un mouvement local, & des parties insensibles qui sont dans une continuelle agitation. Le froment brisé sous la meule devient farine. Les parties de cette farine, détrempées avec l'eau, se réunissent, mais d'une autre façon, & forment une masse qui ne ressemble plus au grain dont elle est cependant sortie. Mettez-la dans le four, qu'arrive-t-il ? Les parties intérieures de la farine & de l'eau, sur qui le feu déploie son activité, s'écartent les unes des autres ; la masse s'enfle, & tandis qu'un air enflammé unit & sèche la superficie, en pressant tous ses points également, les parties intérieures sont obligées de garder leur humidité, faute de pouvoir s'évaporer à travers l'enduit épais qui lui sert de barrière & de prison. Voilà du pain. Ce pain n'est qu'une pâte modifiée par divers mouvemens. Autre métamorphose. Broyé sous les dents, détrempé avec la salive, & avalé, ce pain éprouve dans notre estomac une seconde trituration, & se transforme en chyle, dont les parties les plus grossières se rendent dans les intestins, les plus déliées sont portées par des conduits secrets dans les voies lactées, des voies lactées dans le réservoir de pecquet, de celui-ci dans les veines, & des veines dans le ventricule droit du cœur. Qu'est devenu maintenant le grain primitif ? Apercevez-vous rien qui lui ressemble ? Un mouvement local par différens mélanges a produit cette transformation qui vous étonne. Ce n'est pas tout : les particules insensibles qui composent cette liqueur changée de chyle en sang, par tous les degrés que vous avez

Digitized by Google

vus, n'ont pas toutes la même figure. Pouſſées par le battement des artères contre les fibres différens, dont le tiſſu forme la ſubſtance de notre chair ou celle de nos nerfs, elles s'arrêtent, s'accrochent, s'incorporent aux parties où elles trouvent une configuration ſemblable ; & c'eſt apparemment ainſi que ſe fait la nutrition de l'animal. Voici donc du grain changé en chair, en nerfs, en os, avec le ſecours ſeul des figures & des mouvemens. Pourquoi, quand le grain ſe réduit en poudre, trouvez-vous la cauſe de cet effet dans le mouvement qui a changé la ſituation des parties ? C'eſt que ce mouvement & cette ſituation différente ſautent, comme l'on dit, aux yeux ; au lieu qu'ici la nature, qui aime le ſecret, étend ſur ſon laboratoire des rideaux épais, pour nous dérober la vue de ſes œuvres. Mais la penſée ſoulève le rideau ; ou plutôt je conclus de ce qui ſe fait ſous mes yeux, que la nature ne ſuit point en ſecret d'autres loix ; & que, puiſque ces particules inſenſibles ont des figures, & ſont propres au mouvement, elles ſont ſoumiſes au même méchaniſme ; & je conclus ſûrement. Car, pour quelle raiſon ces particules inſenſibles ſeroient-elles ſouſtraites aux loix que ſuivent les parties ſenſibles, dont elles ne different que par le plus ou le moins de quantité ? Mais, direz-vous, nous avons donc ſurpris la nature dans ſes opérations, & le merveilleux diſparoît ? Pardonnez-moi. Il reſtera toujours du merveilleux. C'eſt le détail du méchaniſme, c'eſt la juſteſſe des combinaiſons, c'eſt l'application des loix que nous connoiſſons. Ce qui eſt connu nous conduit à ce qui ne l'eſt pas, & ce qui eſt palpable indique à la raiſon ce qui eſt caché à nos ſens. Les particules d'eau réduites en vapeurs, ſont ſuſceptibles des mêmes figures & des mêmes mouvemens, puiſque, condenſées par le froid de l'air, elles redeviennent ce qu'elles étoient auparavant. N'ayons donc point recours à des cauſes imaginaires, & dont rien ne nous prouve l'exiſtence, quand nous en trouvons de palpables & de réelles. C'eſt par ces raiſonnemens ſimples & clairs, qu'on a attaqué les formes ſubſtantielles, & qu'on leur a ſubſtitué le méchaniſme, qui eſt quelque choſe de certain & d'exiſtant dans la nature. Les formes ſubſtantielles, après avoir joui d'une ſi longue faveur, ſont tombées dans l'oubli. On ne les réfute plus, on n'en parle plus ; & je n'en ai parlé que pour mieux faire connoître les obligations que nous avons à Deſcartes.

Digitized by Google

Page 23. (29) A quelles découvertes nous mènent les principes de la physique de Descartes, & par quelles conséquences ils nous y mènent ? S'il ne faut attribuer à la matière que ce qui est clairement contenu dans son idée, les qualités sensibles ne sont point dans les corps des qualités distinctes de leurs particules ; & si les mouvemens extérieurs de la matière ne sont que l'occasion des pensées qui modifient l'ame ; libres, indépendantes dans leur manière réciproque d'exister, les deux substances ne peuvent agir physiquement l'une sur l'autre. Mues par Dieu seul, l'action toute puissante qu'il exerce sur elles, est le lien invisible qui les unit. Personne jusqu'à Descartes n'avoit aperçu cette grande vérité. Les vrais principes dont elle est déduite avec la dernière évidence, n'étoient point connus.

Page 23. (30) Si le vide existoit, disent les Cartésiens, il seroit corps ; car il est corps, ou il n'est rien, puisqu'il n'est pas esprit. S'il est corps, vous m'accordez ce que je vous demande ; & s'il n'est rien, il n'existe donc pas. Tout ce que vous affirmeriez du néant, vous pourrez l'affirmer du vide. Votre vide n'est donc qu'une chimère. Votre vide aura des portions. Il sera donc composé de parties distinctes les unes des autres ; & que lui manque-t-il alors pour être la matière ? S'il n'a point de parties, vous l'anéantissez. La matière est impénétrable : le vide l'est aussi ; ou bien il faut que ses parties, situées les unes hors des autres, pour être des parties, se confondent, & que toute l'étendue se réduisant à un point unique, les parties ne soient plus situées les unes hors des autres. Ce qui devient un pur galimathias. Les corps, dites-vous, pénètrent le vide ; donc le vide n'est pas impénétrable. Le vide pénètre les corps, de votre aveu ; donc la matiere n'est pas impénétrable. Si le vide existe, il faut admettre deux espaces, celui de la matiere & celui du vide. Ce qui vous trompe, c'est que, confondant le vide avec l'espace, vous considérez celui-ci comme détaché de la matiere, quoiqu'il en soit aussi inséparable que le nombre des êtres mêmes que l'on compte, que le temps des choses qui durent & périssent, que le lieu des corps dont il est la distance respective. S'il n'y avoit ni univers ni choses particulieres, il n'y auroit ni nombres, ni temps, ni lieu. Ce sont des êtres fantastiques que forge l'imagination. Les corps sont leur lieu à eux-mêmes : leur place & leur volume sont la même

Digitized by Google

chose. Vous réalisez l'absence des corps. Vous composez un tout imaginaire de points imaginaires. Le vide est donc une chimere ; & tout est plein.

Un Cartésien est embarrassé quand on lui demande si l'intérieur d'une chambre seroit vide ou non, supposé que Dieu anéantît l'air qu'elle contient. Mais le partisan du vide n'est pas moins embarrassé, quand celui-ci lui demande à son tour ce que deviendroient les murs de la chambre, supposé que Dieu anéantît le vide, qui selon lui est quelque chose de réel & d'existant. La Métaphysique & la Physique, l'observation & le raisonnement fournissent des argumens à ceux qui nient le vide, & à ceux qui le défendent. Si les uns prouvent que le plein est incompatible avec le mouvement, les autres montrent d'une manière aussi probable que le plein est seul capable de le transmettre & de le perpétuer ; que sans lui les Planètes ne décriroient point d'orbites ; que les masses n'étant point comprimées, se dissiperoient dans le vide ; que les corps n'auroient point de pesanteur ; que l'attraction seroit impossible, &c Quel parti prendre, & qui croire des deux ? diroit encore ici Sextus Empiricus.

Page 24. (31) Tout corps demeure autant qu'il est en lui dans l'état où il se trouve actuellement, si une cause extérieure ne l'en tire pas (1). Ce qui est en repos ne peut se mouvoir, si un autre corps ne lui communique le mouvement : & celui qui se meut ne peut cesser de se mouvoir, qu'il n'ait épuisé son mouvement en le communiquant aux autres corps.

Tout corps quittant la place qu'il occupe, tend à s'en éloigner par la ligne droite, s'il ne rencontre point d'obstacle. Quand un corps est obligé de décrire un cercle, il fait des efforts continuels pour s'éloigner du centre. On en voit un exemple dans la fronde dont la pierre qui est au fond s'échappe toujours par la tangente.

Un corps en mouvement qui en rencontre un autre, détermine son mouvement suivant le degré de résistance que lui oppose celui qu'il rencontre. Car si le second résiste avec plus de force que le premier ne se meut, celui-ci continue de se mouvoir, mais il change la détermination de

---

(1) Voyez liv. 2. Princ. de la Phil.

Digitized by Google

son mouvement, & le plus souvent il rejaillit, &c. Voilà les loix générales que Descartes trouva dans la nature, & les principales conséquences qu'il en tira : conséquences qui sont regardées en Physique comme autant de principes incontestables. Mais il crut qu'il ne se faisoit point de nouvelle production du mouvement ; qu'un corps perdoit autant de mouvement qu'un autre en recevoit : de sorte que le mouvement passoit par une succession continuelle d'un sujet à l'autre, comme si le mouvement n'étoit pas un mode de la matière. Il assigna donc pour troisiéme loi de la nature, qu'il y a actuellement, qu'il y aura toujours, qu'il y a toujours eu dans le monde la même quantité de mouvement. On regarde cette méprise comme la source de toutes les erreurs où il tomba, quand il voulut déterminer comment se fait la communication du mouvement dans le choc des corps.

Page 25. (32) » Quand j'ai fait la revue de tous les » objets qui s'étoient jamais présentés à mes sens, nous dit » Descartes dans le discours sur la méthode, j'ose bien dire » que je n'y ai remarqué aucune chose que je ne pusse » assez commodément expliquer par les principes que j'a» vois trouvés. Mais il faut que j'avoue que la puissance » de la nature est si ample & si vaste, & que ces principes » sont si simples & si généraux, que je ne remarque pres» que plus aucun effet particulier, que d'abord je ne con» noisse qu'il peut en être déduit en plusieurs diverses façons, » & que ma plus grande difficulté est de trouver en laquelle » de ces façons il en dépend. Car à cela je ne sais point d'autre » expédient que de chercher derechef quelques expériences » qui soient telles que leur événement ne soit pas le même, » si c'est en l'une de ces façons qu'on doit l'expliquer, » que si c'est en l'autre ». Voilà ce que ce grand homme pensoit de ses principes, & de l'usage qu'il en falloit faire. N'est-ce pas une grande preuve de leur vérité, ou du moins un grand préjugé en leur faveur, que de voir l'ordre, la clarté, la facilité admirable avec laquelle on en déduit presque tous les effets de la nature. Mais, comme remarque M. de Fontenelle, & comme on voit que Descartes lui-même le sentoit, ses principes évidens ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont (1).

(1) Elog. hist. de Newton.

Digitized by Google

Page 26. (33) Descartes est persuadé que tout ce que le Ciel & la Terre renferment a reçu à la fois l'être & la perfection ; mais qu'on peut leur supposer une origine qui, sans être vraie, soit possible & propre à expliquer la nature des choses. (1) Nous savons bien que dès le commencement la Terre fut revêtue de plantes, & peuplée d'animaux ; mais pour en avoir une connoissance plus exacte, est-il inutile d'étudier les uns & les autres dans leurs principes, & de suivre avec toute la sagacité dont notre esprit est capable, les différens degrés par où ces êtres passent depuis leur naissance jusqu'au dernier degré d'accroissement qui fait leur perfection ? De même rien ne nous empêche de nous transporter au berceau de la nature, & d'étudier pour ainsi dire ce monde visible dans ses semences primitives. Distinguons deux espéces de création, l'une par laquelle Dieu tire du néant la matière première, & l'autre par laquelle il donne aux parties de cette matière des formes, des figures, des propriétés, des fonctions différentes : ce qui n'a pas pu se faire sans un certain arrangement de parties, & cet arrangement sans un mouvement local qui les ait mises chacune à leur place. Car la matière de cet Univers est la même par-tout, puisque l'étendue est son essence ; & les formes différentes qui la distinguent, n'ont pu venir que de la division de ses parties qui est l'effet nécessaire du mouvement.

Ce ne sera donc point une absurdité de supposer que Dieu, après avoir créé la matière de l'Univers, l'a partagée en portions égales, d'une quantité médiocre, & qu'il leur a donné un mouvement égal. Car la matière n'étant que de l'étendue, n'a pu se mouvoir elle-même ; & comme c'est la même masse qui a été créée d'abord, il doit y avoir aussi la même quantité de mouvement. Rien ne périt de ce que Dieu a produit. Le mouvement passe d'un corps à l'autre, & le premier en perd autant que le second en a acquis. Dieu dans l'origine a donc imprimé un mouvement très-grand à la matière ; en conséquence de ce mouvement, chaque partie tendant à se mouvoir, & ne pouvant le faire en ligne droite, puisque tout étoit plein, a tourné autour d'elle-même, & plusieurs à la fois autour d'un centre com-

---

(1) Voyez Duhamel.

Digitized by Google

mun. Ces particules ainsi divisées ne durent pas être ronds d'abord, car elles auroient laissé entre elles des espaces vides. Pour se toucher dans tous leurs points, elles eurent la figure de cubes; mais elles ne purent tourner long-temps autour d'elles-mêmes sans que le frottement qu'elles exerçoient l'une sur l'autre, les polît, écornât leurs angles, & les arrondît. La menue poussière que produisit ce frottement, remplit à l'instant tous les interstices. Les infiniment petits corps dont elle est composée, détachés l'un de l'autre, & n'ayant rien qui les unisse, ne peuvent résister à l'impression du mouvement, mouvement d'autant plus rapide & plus aisé, qu'ils sont plus petits, & que les intervalles par lesquels ils passent sont plus étroits. Car le mouvement par lequel les parties sont portées l'une vers l'autre, est très-violent. Il agite, il broye, il subtilise avec une étonnante activité ces particules dont il est le maître, qu'il plie, à qui il donne la figure qu'il lui plaît; ou plutôt elles n'en ont aucune qui leur soit propre, elles prennent celles que leur donnent les interstices qu'elles doivent remplir, tout cela doit se faire en conséquence des loix établies dans la nature. Car un corps poussé par un autre, a un mouvement d'autant plus rapide qu'il est plus petit, de même qu'il résiste d'autant plus qu'il a une masse plus grande. Car plus il est petit, plus il a de surface à proportion de sa masse, & plus sa surface est grande, plus les autres corps déployent leur action sur lui. Ainsi rien n'égale la rapidité de cette matière dont la pensée même ne peut suivre les divisions à l'infini. Les Cartésiens voyent par-tout cette matière, & tout dans la nature leur en démontre l'existence. Qu'est-ce qui remplit le haut du tube, lorsque le vif-argent est descendu à la hauteur accoutumée? Qu'est-ce qui entre dans un globe de verre, lorsqu'on en a pompé la plus grande partie de l'air, sinon un corps plus subtil que l'air même, qui fait s'ouvrir des passages impraticables à celui-ci? La fusion des métaux, la transparence du verre, la larme batavique qui se réduit en poudre quand on la lime, ou qu'on en casse la queue, la faculté qu'ont les corps de e mouvoir, l'effort que fait une lame d'acier pour se redresser aussi-tôt qu'on l'a cour-

(1) Voyez Duhamel.

Digitized by Google

bée, la vertu cachée de l'aimant, & les qualités vénéneuses qu'on ne peut rapporter aux élémens communs, la génération & la corruption des corps, tant d'autres phénomènes en sont les effets & la preuve.

Tels sont les deux premiers élémens ; le troisiéme est formé des parties les plus grossières, les moins agitées, que leur figure irrégulière rendoit moins propres au mouvement, mais très-propres à s'entrelacer. Le premier forme la substance du soleil, des étoiles & du feu, le second la substance céleste ou éthérée, & le troisiéme celle des planètes. Le premier fait les corps lucides, le second les corps transparens, le troisième les corps opaques, l'atmosphère, la terre, les fossiles, les corps organiques, & en général tous les mixtes.

Page 27. (34) Différens amas de la substance globuleuse ou éthérée, se rangeant autour de différens centres, tracent des cercles différens. Quel pinceau peut décrire leurs combats, leurs masses, leurs vitesses, leurs équilibres étonnans ? Les étoiles ou soleils sont les centres autour desquels tourne cette matière partagée en tourbillons. Ainsi chaque étoile a son ciel ou tourbillon, & dans ce tourbillon ses planètes qu'elle fait mouvoir : ainsi il y a, pensée effrayante ! autant d'univers que d'étoiles fixes. Or voici comment ces astres se sont formés. » Après que les angles » des parties qui composent le second élément ont été émoussés & ces parties arrondies, elles ont occupé moins » d'espace qu'auparavant, & ne se sont plus étendues jusqu'aux centres ; mais s'en éloignant également de tous » côtés, elles y ont laissé des espaces ronds, lesquels » ont été incontinent remplis de la matière du premier » qui affluoit de tous les endroits d'alentour ; parce que » les loix de la nature sont telles que tous les corps qui se » meuvent en rond, doivent continuellement faire quelque effort pour s'éloigner des centres autour desquels ils » se meuvent..... Lors donc qu'il s'est trouvé en l'Univers plus de matière subtile qu'il n'en falloit pour remplir les recoins que les parties du second élément qui sont » rondes, laissent nécessairement entre elles, le reste s'est » écoulé vers les centres, & y a composé des corps très-

(1) Desc. Princ. de la Phil.

subtils

Digitized by Google

» subtils & très-liquides, qui sont le soleil & les étoiles.

Rien de plus ingénieux que la disposition de tous ces tourbillons. Chaque tourbillon a ses pôles sur lesquels il tourne, son écliptique ou le grand cercle qu'il décrit par son mouvement. Ces tourbillons sont de grandeur inégale, & c'est une conséquence nécessaire de la situation des étoiles que l'on suppose ici être les centres de ces tourbillons. Ils sont placés de manière à empêcher le moins qu'il est possible leur mouvement réciproque. Ainsi le Tourbillon qui forme notre monde & qui renferme nos planètes, est tellement environné de six ou sept autres tourbillons, qu'aucun d'eux ne se touche par les pôles. Car si l'on suppose qu'il y en ait deux qui se touchent ainsi, ou ils tourneront tous deux du même côté & du même sens, & s'unissant ensemble n'en seront plus qu'un; ou bien prenant leur cours de différens cotés, ils se feront mutuellement obstacle. Chaque tourbillon doit donc avoir ses pôles plus éloignés des pôles des tourbillons voisins que de leur écliptiques; c'est-à-dire que les pôles d'un tourbillon toucheront l'écliptique de l'autre; & de cette façon leurs mouvemens ne pourront ni se confondre, ni se traverser.

Le premier élément poussé en ligne droite par les intervalles des globules ou matière céleste, passera de l'écliptique d'un tourbillon où le mouvement est plus vîte, dans l'autre tourbillon par ses pôles ou les parties voisines de ses pôles, dont le mouvement ralenti oppose moins de résistance, & lui rendra ce que son voisin a reçu de lui. Ainsi par les pôles de notre ciel il arrive sans cesse des tourbillons ou cieux voisins une nouvelle matière subtile, qui s'efforçant de continuer son mouvement en ligne droite, arrive jusqu'à la région du soleil. Rien ne l'empêcheroit, après avoir côtoyé cet océan de feu, de s'échapper par le pôle opposé, si la matière globuleuse ne lui présentoit une barrière insurmontable. Que fera-t-elle? Obligée de tourner en rond, elle se jette toute dans le soleil. Or le soleil tourne autour de lui-même. L'issue qu'elle n'a pu trouver ailleurs, ses parties les plus éloignées du centre la trouvent à l'écliptique & se délivrent de prison. Ainsi cette substance impétueuse & incapable de repos, par ces échanges & ces compensations, fait un flux & reflux de vie, de mouvement dans la nature, &c.

Digitized by Google

J'entrerois dans un trop long détail, s'il falloit expliquer ici, comment dans le système Cartésien, toutes les planètes sont emportées par le ciel qui les contient; comment la terre tourne autour de son centre & autour du soleil, & la lune autour de la terre, &c. Comment des étoiles sont devenues planètes, & comment un grand tourbillon, semblable à un ambitieux Potentat, a cherché à étendre son domaine, & est venu à bout d'engloutir à la fin son voisin plus foible que lui, &c. J'ajouterai seulement ce que tout le monde est capable de sentir, que le système Cartésien montré dans le détail & bien compris, offre à l'esprit le plus majestueux, le plus imposant, le plus délicieux de tous les spectacles. C'est un Palais enchanté que la raison & l'imagination ont pris plaisir à construire à l'envi l'une de l'autre, & dont l'ordonnance est sans contredit l'ouvrage du génie. Mais il a le sort des palais enchantés; un coup de baguette, un souffle le détruit. Après bien des observations, bien des calculs, après la découverte des forces centrales, on a reconnu que les tourbillons ne pouvoient rendre raison du mouvement des planètes, & qu'ils étoient contraires aux phénomènes & aux loix de la méchanique. Avant, rien n'étoit mieux trouvé, ni plus probable que de supposer un fluide qui ransportât les planètes. L'hypothese qui paroît folle aujourd'hui que nous sommes plus éclairés, rendoit raison de la gravitation des corps par la force centrifuge du tourbillon même. Les planetes sembloient tantôt s'éloigner & tantôt s'approcher du soleil, parce que les orbites qu'elles décrivent, étoient par la figure du tourbillon même plutôt des ellipses que des cercles, & elles décrivoient toutes des cercles, paralleles à l'écliptique, parce que le soleil en décrivant ce cercle faisoit tourner du même côté la matiere céleste avec d'autant plus de vîtesse que les globules sont plus près de lui. Ce système expliquoit pourquoi Mercure est plus près du Soleil, puis Vénus, puis la Terre, &c. Pourquoi l'axe de l'équateur décline tant de l'écliptique. Il expliquoit l'apparition, la durée, la disparition des cometes. Il n'y a pas jusqu'à leurs barbes, queues & chevelures dont il ne rendît raison. On savoit pourquoi plusieurs étoiles nous paroissent aujourd'hui plus grandes ou plus petites que les anciens ne les ont décrites; pourquoi d'autres ont disparu; pourquoi le soleil paroît quelquefois plus obscur qu'à l'ordinaire, & comme enveloppé d'un

brouillard. Avec ces parties canelées ou ſtriées, qui vont d'un pôle à l'autre du tourbillon, & que leur figure en manière de vis empêche de revenir ſur leurs pas, on n'ignoroit plus pourquoi l'aimant ſe tourne vers les pôles d'où viennent ces parties. Quel eſt le phénomène auquel Deſcartes ne ſatisfît pas d'une manière plus ou moins probable ? Mais ſuivant la remarque judicieuſe d'un illuſtre Académicien (1), ce n'eſt pas aſſez pour une hypothèſe, de ſatisfaire aux phénomènes en gros, pour ainſi dire, & d'une manière vague : les détails en ſont la pierre de touche, & les détails ont été la ruine du ſyſtême Cartéſien.

Page 28. (35) La matiere ſubtile qui remplit les interſtices des globules, obligées de prendre toutes les figures que demandent ces interſtices, de ſe partager en mille manières, & de ſuivre un mouvement étranger, perd la moitié du ſien. Mais raſſemblée dans le centre du tourbillon, elle y réunit toutes ſes forces, & ne formant pour ainſi dire qu'un ſeul mouvement, elle déploye toute ſon activité ſur la matiere globuleuſe ou éthérée qui l'environne. (2) Figurez-vous un vaſe en forme de cône rempli de grains de plomb. Tous ceux qui occupent la partie ſupérieure, preſſent à la fois ceux qui touchent le fond. Faites par deſſous une ouverture à ce vaſe, & qu'un de ces grains vienne à tomber, tous ceux qui ſont au haut feront auſſitôt effort pour deſcendre. Suppoſez de même qu'il y a une partie, ſoit dans l'air, ſoit dans votre prunelle, où il n'y ait point actuellement de ces globules, mais qui ſoit toute remplie de la matière du premier élément, tous les globules qui ſe trouvent dans cette pyramide lumineuſe, ou ce rayon dont le diſque du ſoleil eſt la baſe & la partie de l'air ou de votre œil le ſommet, s'efforceront de le remplir, & preſſeront deſſus tous à la fois. Cet effort & cette preſſion cauſent dans votre organe l'ébranlement qui produit dans votre ame le ſentiment de la lumiere.

Ce ſyſtême de la lumiere eſt ſimple, il eſt clair, on le ſaiſit ſans peine, & l'on déſire qu'il fût vrai. On conçoit mieux cette preſſion que l'émanation du ſyſtême Neutonien. Mais les obſervations aſtronomiques faites depuis, en montrant que le ſoleil mettoit huit minutes à franchir

---

(1) M. d'Alembert. (2) Du Hamel.

Digitized by Google

les trente trois millions de lieues qui le séparent de la terre, détruisent cette idée charmante ; & l'on voit malgré soi que la lumière du soleil ne parvient point à nous dans un instant, qu'elle ne parvient donc point par une pression. Car la lumière de Descartes est une masse de petits globes qui se touchent immédiatement, ensorte que le premier ne peut être poussé, que l'impulsion ne passe dans le même instant au dernier : de même que le bout d'une pièce de bois ne peut avancer plus vîte que l'autre. Car c'est ainsi que Descartes lui-même l'a conçu. Mais peut-être aussi que les Neutoniens se hâtent trop de triompher. Il reste un retranchement aux Cartésiens. Ne peut-il pas y avoir une cause qui empêche que la communication du mouvement d'un petit globe à l'autre ne soit instantanée ? Descartes ne se sera trompé qu'à moitié. Il aura mal expliqué son systême dans un point. Il aura mal choisi l'exemple d'une pièce de bois. Les globules ont beau se toucher immédiatement, ils sont sûrement détachés les uns des autres, puisqu'ils sont chacun un corps à part ; au lieu que les parties d'une pièce de bois sont enchaînées. S'ils existent, ces globules, nous ne connoissons point assez leur nature pour décider que cela ne peut faire une différence réelle dans la communication du mouvement. Un retard de quelques minutes, si la cause en étoit bien constatée, feroit gagner les Cartésiens, ou mettroit les parties à dos. Car alors le systême des premiers s'accorderoit aussi avec les observations de Roëmer & de Picart. En attendant que tout cela soit éclairci, jouissons de la lumière, sans connoître son origine.

Page 29. (36) Sujet à une foule de difficultés qu'il est impossible de résoudre, cet édifice, dès qu'on prend chacune à part les pièces différentes qui le composent, chancelle & s'écroule de toutes parts. (1) Avant que la masse commune dont tout sort, tournât avec cette vitesse prodigieuse que lui donne Descartes, ses parties étoient continues ; comment ont-elles été séparées ? Comment une masse solide, & qui n'a point de pores, a-t-elle pu se détacher d'elle-même ? Cette étendue indéfinie que le Philosophe attribue à l'Univers, se sera brisée comme une

(1) V. du Hamel.

Digitized by Google

glace ? Soit. Mais alors quelle ſubſtance en a rempli les vides? Le premier élément n'exiſtoit point. Il n'a pu produire un effet antérieur à ſon exiſtence. Comment les petits cubes ont-ils tourné autour d'eux-mêmes, ſans admettre de vide ? La maſſe s'eſt-elle briſée tout d'un coup, ſans s'être étendue dans un eſpace plus grand ? Mais Deſcartes nous dit qu'il n'y a point d'eſpace hors de l'Univers, parce que cet eſpace ſeroit corps & partie de l'Univers, ou ne ſeroit rien. Qu'il s'accorde avec lui-même.

Si toute cette maſſe a été créée homogène, ſi enſuite elle a été partagée par l'impreſſion du mouvement en parties égales, pouſſées par des mouvemens égaux, comment une pareille égalité a-t-elle pu produire un effet ſi contraire à ſa nature : cette diverſité de figures, de mouvemens, d'élémens, de combinaiſons, de tourbillons ? La même quantité de mouvement ſe conſerve dans l'Univers. Les petits globes éthérés ſe ſubtiliſent & s'uſent continuellement. Tout à la longue auroit dû devenir lumière dans l'Univers ; ou il faut dire, ce qui ne ſe comprend point, & d'où naît une foule d'objections, que les élémens ſe changent l'un dans l'autre.

Mais qu'eſt-ce qui lie les petits corps du premier élément ? On a dit qu'ils ſont détachés les uns des autres, & qu'ils ſont terminés par des figures différentes. Ils ne ſe touchent donc pas tellement, qu'ils ne laiſſent entr'eux de petits eſpaces ; ou ſi pour n'en laiſſer aucun, ils ſont carrés, ce qui d'ailleurs ne s'accordera plus avec la variété des figures, pourquoi ces parties ſeront-elles plus ſubtiles que les éclats irréguliers qui n'ont pu ſe ſubtiliſer ni s'arrondir dans le mouvement imprimé au tout ?

La matière ſubtile a-t-elle des pores ? Elle n'en a point. Comment donc peut-elle être diviſée, & ſuſceptible de mille ſortes de figures ? Les globules du ſecond élément laiſſent des interſtices que remplit le premier. Mais comment les parties de celui-ci ſe touchent-elles au point de ne laiſſer aucun vide ? Elles ſont, dit Deſcartes, ſi flexibles de leur nature, qu'elles prennent à l'inſtant la figure qui leur convient. Mais elles ſont ſolides comme les parties du ſecond élément dont elles ont été raclées, c'eſt-à-dire qu'elles n'ont point de pores ; & les corps, de votre propre aveu, ne ſont flexibles que par leurs pores qui ſe reſſerrent & ſe dilatent.

Digitized by Google

Ce que Descartes nous dit des parties striées ou canelées, dont l'amas a encrouté des astres, empêché l'action de leur matière subtile sur les globules éthérés, & les a changé en planètes, n'est pas soutenable. Notre soleil où il se forme de pareilles croutes, seroit donc un jour condamné aux mêmes ténèbres & à la même prison. Notre terre a été autrefois un astre, & sa rotation est l'effet de la matière subtile qu'elle renferme encore dans son centre, &c. Combien d'autres parties de ce systême, où les loix du mouvement sont évidemment violées !

Le systême des tourbillons est donc un roman, où la vraisemblance n'a été gardée qu'autant qu'il falloit pour produire une illusion, qui cesse dès qu'on veut approfondir. Mais ce roman fait dans un temps où l'on ne pouvoit pas donner de bonne histoire, a décrédité les mauvaises, en se substituant à leur place, jusqu'à ce qu'on vît enfin de véritables. Il a fait plus : il a mis sur la voie ceux qui ont rencontré la vérité, en constatant les erreurs dont il est rempli. Combien de faits particuliers dans ce roman, véritables, ou qui pourroient l'être, ou qui font deviner ceux qui le sont. La nécessité de le connoître, puis celle de le réfuter, ont fait naître par-tout le goût d'étudier la nature dans elle-même.

Page 29. (37) Mais si quelqu'un frappé d'un respect superstitieux pour le nom de Descartes, s'obstinoit à vouloir les relever, après que tant de mains célèbres se sont efforcées en vain de les soutenir, & malgré la raison qui veut qu'elles demeurent toujours par terre ; le grand génie qu'il croiroit honorer, repousseroit ce lâche hommage. Il seroit indigne d'être le disciple d'un Philosophe qui apprit le premier aux hommes à secouer le joug de l'autorité, *Nullius addictus jurare in verba Magistri.* L'hypothèse des tourbillons a produit son effet. Elle a détruit de vieilles erreurs en prenant leur place, pour céder elle-même à une Philosophie plus sûre, qui raisonne moins, mais en récompense observe beaucoup, qui prend l'expérience pour guide, & va par les faits au-devant des causes.

Page 32. (38) Tant de phénomènes qui s'expliquent par l'attraction, en démontrent l'existence. Mais qu'est-ce que l'attraction ? Est-ce une qualité inhérente dans la matière ? Neuton ne le prétend point : il prétend seulement que c'est une cause qui fait tendre les planètes les unes vers les au-

Digitized by Google

tres. Si l'on ne peut expliquer par l'action d'un fluide comment les planètes premières tendent vers le soleil, & les planètes secondaires vers les planètes principales : or est il sûr qu'on ne peut l'expliquer par l'action d'un fluide ; il faut bien qu'il y ait un principe inconnu, une cause cachée qui produise un pareil effet. Par ce principe, celui qui en a découvert l'existence explique presque tous les phénomènes célestes, & ce principe il le nomme attraction. On insiste encore & on lui demande ce que c'est que l'attraction ? C'est un effet, dit-il, que j'apperçois dans la nature, & dont j'ignore la cause. Appelez-la si vous voulez une qualité occulte. J'avoue mon ignorance. Vous ne pouvez m'accuser de la transformer en cause. Appelez-la même impulsion ou propension, ou toute autre chose qu'il vous plaira. *Quam ego attractionem appello, fieri sanè potest ut ea efficiatur impulsu, vel alio quovis modo nobis ignoto. Hanc vocem attractionis ita hîc accipi velim, ut in universum solummodo vim aliquam significare intelligatur, quâ corpora ad se mutuò tendant; cuique demum causæ attribuenda sit illa vis.* Mon attraction est un principe inconnu dont les effets sautent aux yeux. Sous ce nom général, je comprends toutes les tendances où l'impulsion ne paroît point, & que l'on ne peut expliquer par les loix connues de la nature. Mais, vous-mêmes, je vous en prie, dites-moi ce que c'est que l'impulsion ? Un principe inconnu dont les effets sont très-connus. L'impulsion est un effet que nous voyons dans la nature, & dont nous ignorons la cause. On n'a pu, & il est presque démontré qu'on ne pourra jamais expliquer par l'impulsion, les phénomènes célestes ; l'attraction qui les explique est donc moins chimérique à cet égard que l'impulsion. Mais la matière agiroit donc sur la matière sans contact ? Et pourquoi non, si Dieu l'a voulu ? Mais je ne comprends pas cela. Il y a bien d'autres choses que vous ne comprenez pas, & que vous ne comprendrez jamais, dont l'existence n'est pas moins certaine. Au reste, on ne dit pas encore tout-à-fait cela.

Je crois pour moi que Descartes n'eût point été éloigné de l'attraction, & qu'il eût sans peine abandonné ses tourbillons, pour une pareille hypothèse, s'il l'avoit connue, quand je me rappelle ce qu'il a mis à la fin de ses principes. Ce qu'il y dit convient & à l'impulsion & à l'attraction.
» On répliquera peut-être à ceci, que bien que j'aie peut-

Digitized by Google

» être imaginé des causes qui pourroient produire des effets
» semblables à ceux que nous voyons, nous ne devons pas
» pour cela conclure que ceux que nous voyons soient
» produits par elles : parce que comme un Horloger indus-
» trieux peut faire deux montres qui marquent les heures
» en même façon, & entre lesquelles il n'y ait aucune
» différence à l'extérieur, qui n'ayent toutefois rien de
» semblable en la composition de leurs roues ; ainsi il est
» certain que Dieu a une infinité de divers moyens, par
» chacun desquels il peut avoir fait que les choses de ce
» monde paroissent telles que maintenant elles paroissent,
» sans qu'il soit possible à l'esprit humain de connoître
» lequel de tous ces moyens il a voulu employer à les
» faire. Ce que je ne fais aucune difficulté d'accorder ; &
» je croirai avoir assez fait, si les causes que j'ai expliquées
» sont telles que tous les effets qu'elles peuvent produire
» se trouvent semblables à ceux que nous voyons dans le
» monde ; sans m'informer si c'est par elles ou par d'autres
» qu'ils sont produits. Même je crois qu'il est aussi utile pour
» la vie de connoître des causes ainsi imaginées, que si on
» avoit la connoissance des vraies. Car la médecine, la
» méchanique, & généralement tous les arts à quoi la
» connoissance de la physique peut servir, n'ont pour fin
» que d'appliquer tellement quelques corps sensibles les
» uns aux autres, que par la suite des causes naturelles,
» quelques effets sensibles soient produits ; ce que l'on
» pourra faire tout aussi bien en considérant la suite de
» quelques causes ainsi imaginées, quoique fausses, que
» si elles étoient vraies, puisque cette suite est supposée
» semblable en ce qui regarde les effets sensibles. Liv. 4,
princ. de la Phil. ed. in-4°. p. 472.

(1) M. de Fontenelle avoue que Neuton *déclare bien nettement qu'il ne donne son attraction que pour une cause qu'il ne connoît point, & dont seulement il considère, compare & calcule les effets. Que pour se sauver du reproche de rappeller les qualités occultes des scholastiques, il dit qu'il n'établit que des qualités manifestes, & très-sensibles par les phénomènes, dont les causes sont occultes, & dont il laisse la recherche à d'autres Philosophes &c.* Et le même

---

(1) Elog. hist. de Neuton.

M. de Fontenelle ajoute : *ce que les ſcholaſtiques appelloient qualités occultes, n'étoit-ce pas des cauſes ? Ils voyoient bien auſſi les effets.* Les ſcholaſtiques, il eſt vrai, expliquoient les phénomènes par des qualités occultes, mais nul phénomène ne prouvoit l'exiſtence de ces cauſes. Ils diſoient que l'eau montoit dans les pompes, parce que la nature avoit horreur du vide. Mais rien ne montroit qu'en effet la nature eût horreur du vide. Ils n'expliquoient rien par l'horreur du vide. C'étoit dans leur bouche des mots, & rien de plus. Voilà ce qui ôte la parité, & ce qui fait que M. de Fontenelle a laiſſé échapper un mauvais raiſonnement. L'attraction des anciens (car ils admettoient auſſi l'attraction) étoit une qualité inhérente dans la matière, & qui réſultoit des formes particulières des corps. Qu'entendoient-ils par ces formes particulières ? Il n'en eſt pas ainſi de l'attraction Neutonienne. C'eſt un principe conſtaté, par lequel on déſigne, non point une manière d'action particulière ou ſa cauſe efficiente, mais ſimplement & en général un effort pour s'approcher : effort dont la cauſe ſera dans la matière ou hors de la matière : inhérente aux ſujets qui s'approchent ou produit en eux par l'impulſion d'un agent extérieur, pourvu que cet agent ne ſoit pas un fluide. La gravité des corps qui agit, non comme l'impulſion à proportion de la ſurface, mais à proportion de la maſſe, par conſéquent ſur ſes parties ſolides & intérieures, nous porte à croire le premier ſans le démontrer encore : mais elle démontre que le ſecond ne peut être l'effet de l'impulſion ordinaire.

M. de Fontenelle ayant fort bien diſtingué deux eſpèces d'attractions que Neuton introduit dans la nature, a jugé à propos de les confondre dans le jugement qu'il en a porté. Attractions très différentes en effet, dont l'une agit à de grandes diſtances, & l'autre à de petites ; l'une en raiſon inverſe des carrés, & l'autre en raiſon inverſe des cubes ; dont l'une opère les grands mouvemens, & l'autre les petits ; l'une fait tendre les planètes vers les centres, & eſt la cauſe de la chute accélérée des corps : l'autre produit leur dureté, les fermentations ou effervescences chimiques, *dont le mouvement eſt ſi violent, qu'on les pourroit quelquefois comparer à des tempêtes ;* dont l'une eſt conſtatée, & l'autre reſſemble beaucoup aux qualités occultes. Il eſt vrai que la ſeconde ſeroit une conſéquence néceſſaire de la premiere, s'il étoit démontré que celle-ci fût une qualité eſſen-

Digitized by Google

tielle inhérente dans la matiere : car elle agiroit sur le tout & sur les plus petites parties, & qui prouveroit l'un prouveroit l'autre. Mais ce point n'est rien moins que décidé. Neuton a démontré l'existence de la premiere. Il n'apporte de la seconde que des preuves très-vagues, c'est-à-dire, des expériences qui peuvent s'expliquer tout aussi bien ou mieux par une cause immédiate & méchanique. Il prouve plus mal encore son principe de répulsion, vraie qualité occulte, digne d'être rangée avec les causes concoctrices, & de figurer à côté de l'horreur du vide; *quandoque bonus dormitat homerus*.

Page 36. (39) Le chagrin de n'avoir pu rencontrer la vérité, après tant de recherches laborieuses, pensa le jetter dans le désespoir. Le résultat des réflexions affligeantes qu'il fit à ce sujet, fut de renoncer aux livres & à tout ce qui s'appelle science, pour se livrer aux divertissemens, puisqu'il ne voyoit rien de mieux à faire. Son père, qui le destinoit aux armes, l'avoit envoyé dans la Capitale, comme dans une école où un jeune homme apprend à connoître le monde. L'apprentissage étoit périlleux. Le jeune Descartes, qui n'avoit pour gouverneur qu'un valet de chambre, & pour inspecteurs que des laquais, fut assez heureux pour se préserver de la débauche; mais il ne fut pas à l'épreuve de la passion du jeu. Il s'y livra avec une espèce de fureur. La rencontre d'un ami de Collége, c'étoit le Pere Mersenne, le retira de cette vie oisive & dangereuse. Le projet de chercher la vérité, auquel il avoit renoncé, comme désespérant d'y réussir, il le reprit avec une nouvelle ardeur. Il ne l'abandonna point en allant, suivant l'intention de son père, porter les armes en Hollande, sous le Prince Maurice Il regarda cette Milice comme un moyen commode d'étudier le monde & de voyager. Mais ennemi de tout ce qui pouvoit donner des entraves à sa liberté, il ne voulut servir qu'en qualité de volontaire, & ne reçut même la paye qu'une fois, pour la forme. Il passa des Pays-Bas en Allemagne, & s'étant mis dans les Troupes du Duc de Bavière, il se trouva aux expéditions de Bohême, & à la fameuse bataille de Prague, où fut décidé le sort de l'infortuné Frédéric V. père de la Princesse Elisabeth, cette illustre Disciple de Descartes Jouissant toujours du même privilége, du Service du Bavarois il passa à celui du Comte de Bucquoi, qui ramenoit les Impériaux de Bohême en Hon-

Digitized by Google

grie. Il se trouva à plusieurs Siéges, entr'autres à celui de Neuhaussel, où son Général fut tué. Alors croyant avoir assez envisagé le genre humain du côté des hostilités, il renonça à la milice, & résolut de voyager seul dans les pays du Nord, où il n'y avoit point de guerre. Pendant tout ce temps la recherche de la vérité fut son principal objet. Il la chercha dans les mœurs des Nations, dans les phénomènes de la Nature. Le repos des quartiers d'hiver, que les autres consacrent à la dissipation, ou qu'ils consument dans l'ennui, il en faisoit un emploi délicieux : il méditoit. Ce fut dans le Duché de Neubourg, sur les bords du Danube, en un lieu éloigné du commerce des hommes, que, libre de passions, exempt de soins, renfermé dans un poile, il commença à mettre sérieusement la main au grand projet qu'il méditoit depuis long-temps, & qu'il consomma en Hollande, de créer une Philosophie nouvelle, & d'apprendre aux hommes à penser. La manière dont il s'y prit est détaillée dans le discours admirable sur la méthode : discours, qui seul auroit suffi pour l'immortaliser, & lui donneroit des droits à la reconnoissance du genre humain.

Page 38. (40) Les mariniers le prenant pour quelque Marchand forain venu de loin, & jugeant qu'il devoit avoir de l'argent, résolurent de le dépouiller. Ils crurent que pour le faire plus sûrement, il falloit commencer par l'assommer & le jetter dans la Mer. Cet homme a l'air fort doux, se disoient-ils, & nous en auront bon marché. Ils ne soupçonnoient pas qu'il sût d'autre langue que celle dans laquelle il s'entretenoit avec son Domestique, & tenoient leur conseil en sa présence. Leur étonnement fut extrême lorsqu'ils virent Descartes se lever tout d'un coup, tirer l'épée, & les menacer dans leur propre langue, de les percer s'ils osoient faire le moindre mouvement. La peur les empêchant de voir l'avantage qu'ils avoient sur deux hommes, pendant qu'elle doubloit à leurs yeux les ressources que la valeur peut tirer d'elle-même en pareil cas, ils se trouverent dans l'état où sont des gens mal intentionnés, que l'arrivée imprévue d'un témoin déconcerte, & qui, craignant d'être pris sur le fait, n'achèvent pas.

Page 39. (41) Peu de gens savent voyager avec fruit, & peu savent se proposer un digne but de leurs voyages. On est tenté de rire quand on voit ces frivoles Observateurs revenir le soir, las, abattus, du reste, bien contens de

Digitized by Google

l'emploi de leur journée, se rendre compte à eux-mêmes de ce qu'ils ont vu, & dans le dénombrement qu'ils en font, regretter une rareté qui seroit échappée à leurs recherches laborieuses; s'endormir, s'éveiller en y pensant, & y courir de grand matin, comme on court au trésor qu'on a perdu. Ils remportent dans leurs Pays de frivoles dépouilles, de précieuses inutilités, dont tant d'autres avoient fait pour eux la collection. Infatigables spectateurs, qui semblent avoir loué leurs yeux pour l'emploi de regarder, ils ont beaucoup vu d'objets & peu réfléchi. La passion de voir & celle de connoître sont si différentes, qu'elles semblent presque incompatibles. La première est le partage des esprits vulgaires, & la seconde celui des esprits philosophiques, dont elle est aussi une marque distinctive. Ils sont, dit Platon, des curieux d'une espèce rare, curieux de la vérité.

Page 40. (42) Le célèbre Cardinal de Berulle ayant entendu Descartes discourir sur la méthode qu'il avoit imaginée pour réformer la Philosophie, ou plutôt pour la créer de nouveau, fut frappé de ce projet; & ne trouvant personne plus capable de l'exécuter que celui qui l'avoit conçu, il lui fit une obligation de conscience de donner ses pensées au Public. Descartes se rendit à des ordres si respectables, & ce fut le motif qui l'obligea à se retirer en Hollande pour y être à l'abri des importuns. Il y passa plusieurs années dans la solitude la plus profonde. Personne, excepté son ami le Père Mersenne, ne savoit dans quel endroit de la Hollande il étoit retiré. Il changeoit souvent de demeure. Ceux de ses amis qui vouloient lui écrire, adressoient leurs lettres au Père Mersenne, qui leur rendoit ensuite les réponses de Descartes. On le traita de misantrope, & on l'accusa d'avoir renoncé à la société humaine. (1) » Je me plains, di- » soit-il, de ce que le monde est trop grand à raison du » peu d'honnêtes gens qui s'y trouvent. Je voudrois qu'ils » fussent tous assemblés en une Ville, & alors je serois bien » aise de quitter mon hermitage, pour aller vivre avec » eux, s'ils me vouloient recevoir en leur compagnie ; car » encore que je fuie la multitude, à cause de la quantité » des impertinens & des importuns qu'on y rencontre, je » ne laisse pas de penser que le plus grand bien de la vie

(1) Voyez lett. Desc. tom. 1, édit. in-quarto.

Digitized by Google

» est de jouir de la conversation des personnes que l'on » estime. « (1)

Je ne puis me refuser au plaisir de transcrire ici un morceau, où il peint lui-même les délices de sa solitude, & le bonheur qu'il avoit su s'y procurer. » Quelqu'accomplie que » puisse être une maison des champs, écrivoit-il à un de » ses amis, qu'il invitoit à venir partager sa solitude, il » y manque toujours une infinité de commodités qui ne se » trouvent que dans les Villes, & la solitude même qu'on » y espère, ne s'y rencontre jamais toute parfaite. Je veux » bien que vous y trouviez un canal qui fasse rêver les plus » grands parleurs, & une vallée si solitaire, qu'elle puisse » leur inspirer du transport & de la joie. Mais mal-aisé- » ment se peut-il faire que vous n'ayez aussi quantité de » petits voisins qui vous vont quelquefois importuner, & » de qui les visites sont encore plus incommodes que celles » que vous recevez à Paris. Au lieu qu'en cette grande ville » où je suis (Amsterdam) n'y ayant aucun homme, excepté » moi, qui n'exerce la marchandise, chacun y est tellement » attentif à son profit, que je pourrois y demeurer toute ma » vie sans être jamais vu de personne. Je vais promener » tous les jours parmi la confusion d'un grand Peuple, avec » autant de liberté & de repos, que vous sauriez faire dans » vos allées, & je n'y considère pas autrement les hommes » que j'y vois, que je ferois les arbres qui se rencontrent dans » vos forêts, ou les animaux qui y paissent. Le bruit même de » leurs traces n'interrompt pas plus mes rêveries, que ne » feroit celui de quelque ruisseau. Que si je fais quelques » réflexions sur leurs actions, j'en reçois le même plaisir » que vous feriez de voir les paysans qui cultivent vos cam- » pagnes : car je vois que tout leur travail sert à embellir » le lieu de ma demeure, & à faire que je n'y manque » d'aucune chose. Que s'il y a du plaisir à voir croître les » fruits en vos vergers, & à y être dans l'abondance jus- » qu'aux yeux ; pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien au- » tant à voir venir ici des vaisseaux, qui vous apportent » abondamment tout ce que produisent les Indes, & tout » ce qu'il y a de rare en Europe ? Quel autre lieu pourroit- » on choisir au reste du monde, où toutes les commodités » de la vie, & toutes les curiosités que l'on peut souhaiter,

(1) Lett. de Descartes, tom. 1. édit. in-4.

Digitized by Google

» soient si faciles à trouver qu'en celui-ci ? Quel autre Pays » où l'on puisse jouir d'un liberté si entière, où l'on puisse » dormir avec moins d'inquiétude, où il y ait toujours des » armées sur pied, exprès pour nous garder; où les em- » poisonnemens, les trahisons, les calomnies soient moins » connues, où il soit demeuré plus de restes de l'innocence » de nos aïeux ? &c.

Ce morceau respire le contentement le plus pur, & fait honneur au Pays qui a fourni les traits du tableau. On ne reprochera point à Descartes d'avoir été mal-honnête envers le lieu de son asile.

Page 40. (43) » Notre volonté, dit il, ne se portant natu- » rellement qu'à desirer que les choses que notre entendement » lui représente en quelque façon, comme possibles, il est » certain que si nous considérons tous les biens qui sont hors » de nous, comme également au-dessus de notre pouvoir, » nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui » semblent dûs à notre naissance, lorsque nous en serons » privés sans notre faute, que nous n'en avons de ne pos- » séder pas les Royaumes de la Chine ou du Mexique; & » que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne » desirerons pas davantage d'être sains étant malades, ou » d'être libres étant en prison, que nous ne desirons main- » tenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corrup- » tible que les diamans, ou des aîles pour voler, comme » les oiseaux.... Il est certain qu'un homme bien né, qui » n'est point malade, qui ne manque de rien, & qui, » avec cela, est aussi sage & aussi vertueux qu'un autre qui » est pauvre, mal-sain & contrefait, peut jouir d'un con- » tentement plus parfait. Cependant, comme un petit vais- » seau peut être aussi plein qu'un grand, quoiqu'il con- » tienne moins de liqueur; ainsi prenant le contentement » d'un chacun pour la plénitude & le contentement de ses » desirs réglés selon la raison, je ne doute point que les » plus pauvres & les plus disgraciés de la fortune, ne puis- » sent être contens & satisfaits, aussi bien que les autres, » quoiqu'ils ne jouissent pas de tant de biens. Et ce n'est que » de cette sorte de contentement qu'il est ici question; car, » puisque l'autre n'est pas en notre pouvoir, la recherche » en seroit superflue. Tenons-nous donc tellement hors de

(1) Disc. meth. (2) L. t. 1, édit. in-quarto.

» l'empire de la fortune, que sans perdre les occasions de
» retenir les avantages qu'elle peut donner, nous ne pen-
» sions pas toutefois être malheureux, lorsqu'elle les re-
» fuse.... Il n'y a point d'événemens si funestes, ni si ab-
» solument mauvais au jugement du Peuple, qu'une per-
» sonne d'esprit ne puisse regarder de quelque biais favo-
» rable.... Et je crois que, comme il n'y a aucun bien au
» monde, excepté le bon-sens, qu'on puisse absolument
» nommer bien, il n'y a aussi aucun mal dont on ne puisse
» tirer quelque avantage ayant le bon-sens. «

Que l'on va loin dans la carrière du bonheur avec de pareilles maximes! Aussi la Reine Christine disoit-elle de notre Philosophe, qu'il devoit être le plus heureux de tous les hommes; & il l'étoit: car il pratiquoit ses maximes.
» Les médecins, dit-il ailleurs, me condamnoient à mou-
» rir jeune. Mais je crois que l'inclination que j'ai tou-
» jours eue à regarder les choses qui se présentoient,
» du côté qui pouvoit me les rendre plus agréables,
» & à faire que mon principal contentement ne dépendît
» que de moi seul, est cause que l'indisposition que j'avois
» apportée en naissant, s'est peu-à-peu entièrement passée.

Page 41. (44) » Vous inférez, dit-il à un de ses amis,
» de ce que j'ai étudié les passions, que je n'en dois plus
» avoir aucune. Mais je vous dirai que tout au contraire,
» en les examinant, je les ai trouvées presque toutes bonnes,
» & tellement utiles à cette vie, que notre ame n'auroit
» pas sujet de vouloir demeurer unie à son corps un seul
» moment, si elle ne les pouvoit ressentir. «

Il prétendoit qu'il y avoit même de ces passions qui sont d'autant plus utiles, qu'elles penchent plus vers l'excès, pourvu, ajoutoit-il, qu'elles soient toujours sujettes à la raison. C'est à dire, qu'il y a deux sortes d'excès; (1) » l'un
» qui, changeant la nature de la chose, & de bonne la
» rendant mauvaise, empêche qu'elle ne demeure sou-
» mise à la raison; l'autre qui en augmente seulement la
» mesure, & ne fait que de bonne la rendre meilleure.
» Ainsi la hardiesse n'a pour excès la témérité que lors-
» qu'elle va au-delà des limites de la raison; mais pen-
» dant qu'elle ne les passe point, elle peut encore avoir
» un autre excès qui consiste à n'être accompagnée d'aucune
» irrésolution ni d'aucune crainte. «

(1) Voyez Lett. tom. 1.

Digitized by Google

Page 41. (45) Les tracasseries qu'il essuya le firent souvent soupirer après l'obscurité & le repos qui l'accompagne. » Je n'ai jamais eu assez d'ambition, dit-il dans l'une de ses » lettres, pour que les personnes d'un rang élevé sussent » mon nom ; & même si j'avois été seulement aussi sage que » les singes le sont dans l'idée des sauvages, je n'aurois ja- » mais été connu de qui que ce soit, en qualité de faiseur » de livres. Ces bonnes gens s'imaginent, dit-on, que les » singes pourroient parler s'ils vouloient, mais qu'ils ne ju- » gent pas à propos de le faire, afin qu'on ne les contraigne » point de travailler. Je n'ai pas eu de même la prudence » de ne point écrire ; je n'ai plus le loisir & le repos dont je » jouirois si j'eusse eu l'esprit de me taire.

Page 42. (46) Voëtius, Professeur en Théologie, & premier Pasteur de la ville d'Utrecht, le plus vain & le plus ignorant de tous les hommes, si ce n'est rien savoir que d'avoir la tête remplie de grec & de latin, de controverses, d'argumens, & de toutes les questions ridicules qu'on agitoit alors dans les écoles, regardoit comme une preuve incontestable de son mérite : premièrement, l'opinion qu'il en avoit lui-même, puis la considération dont le faisoient jouir à Utrecht sa place, les succès qu'il avoit eus contre le parti des Remontrans, sa taille imposante, sa facilité à débiter en beaux termes des sottises, sa voix de tonnerre, ses cheveux blancs & sa barbe. Reneri, Professeur de Philosophie à Utrecht, & le premier disciple de Descartes en Hollande, qualité seule qui suffit pour le distinguer des Savans de ce temps-là, vint à mourir, & les Magistrats chargerent le Professeur d'éloquence de faire son éloge funèbre. Cette pièce qui fut prononcée avec grand appareil en présence de tous les Ordres, étoit moins l'éloge du mort que celui de Descartes, & de la nouvelle Philosophie. Voëtius ne put l'entendre sans se dire intérieurement à lui-même, si ce Descartes est venu, comme on le dit, apporter la lumiere au monde, je ne saurois donc rien moi ? Il commença à vouloir beaucoup de mal au Philosophe. Mais n'osant l'attaquer ouvertement, parce que les Magistrats venoient de mettre le sceau à sa gloire, en ordonnant l'impression du Discours ; en qualité de Théologien, il fit des thèses où le tableau d'un Athée étoit si bien le portrait de Descartes, par tous les traits qu'il empruntoit & de sa personne & de ses écrits, qu'on ne pouvoit le méconnoître. Il sut que le Pere Mersenne, intime ami du Philosophe,

Digitized by Google

losophe, avoit combattu les Athées & les Déistes. Il l'exhorta par une lettre pleine d'adulation à tourner contre ce novateur dangereux les armes qu'il avoit déja maniées avec tant de succès contre les ennemis de la Foi, dans une cause qui étoit celle de tous les Chrétiens. C'étoit ainsi qu'il cherchoit à susciter par tout des ennemis à Descartes, s'abaissant jusqu'à flatter un Moine (1), & ne rougissant pas, en qualité de Protestant, d'appeler un Catholique Romain, *le défenseur de la vérité dans sa manière de traiter la Théologie*. Il ne réussit pas auprès du Pere Mersenne. Celui-ci lui ayant demandé des matériaux & des preuves; Voëtius au bout d'un an lui envoya à la place une pièce impertinente de sa façon, qui contenoit un parallele entre Descartes & Vanini (2), & Mersenne lui écrivit une lettre plus capable de le remplir de dépit & de confusion, que de le faire rentrer en lui-même. Il ne lui disoit pas en propres termes qu'il étoit un calomniateur, mais il le lui faisoit entendre. Voëtius dissimula; mais sa passion contre Descartes ne s'endormoit pas. Il se passa plusieurs années avant qu'il entreprit rien contre lui à découvert, se contentant de le décrier sourdement dans la Hollande & dans toute l'Europe. Enfin étant parvenu par son crédit à se faire nommer Recteur de l'Université d'Utrecht, il crut que le temps étoit arrivé de déclarer la guerre à la Philosophie nouvelle & à son Auteur. Il commença par l'attaquer dans la personne d'un de ses disciples nommé Regius, successeur de Reneri dont le zèle indiscret pour la Philosophie nouvelle; zèle que jamais son Maître ne pût contenir dans de justes bornes, ne fournissoit que trop de prétextes à la mauvaise volonté de Voëtius. Regius fut sur le point d'être déclaré hérétique & déposé de sa place. Le crédit d'un des Consuls lui sauva cette disgrace, sans le rendre plus circonspect à l'avenir. Ce jeune homme traita sans ménagement dans ses thèses la Philosophie péripatéticienne, & en aigrissant les esprits, il fortifia le parti

---

(1) Je ne fais qu'exprimer ici l'idée d'un Protestant. Je sai qu'un Moine, qui l'est en effet, est quelque chose de très-respectable. La raison ne veut pas que l'on méprise ce qui n'est point méprisable par soi-même; & la Religion, si nous sommes ses disciples, nous apprend l'idée que nous devons avoir d'une pareille profession.

(2) Fameux Athée brûlé à Toulouse.

Digitized by Google

de Voëtius d'une armée de pédans, qui crurent leur honneur intéressé dans cette affaire. Ce dernier obtint des Magistrats un décret qui défendoit à Regius d'enseigner désormais autre chose que la Médecine.

Cependant Voëtius écrivoit libelles sur libelles contre Regius & Descartes. Il en composa un des plus atroces, qu'il eut l'adresse de mettre sous le nom d'un de ses disciples, quand il vit que Descartes en avoit réfuté le commencement, comme sorti de la plume de Voëtius. Cet écrit parut sous le titre double de *Philosophia Cartesiana ; sive admiranda methodus novæ Philosophiæ Renati Descartes.* Celui-ci fit une réponse. Voëtius la défère aux Magistrats & la fait condamner. Descartes lui-même est cité devant des Juges incompétans pour se défendre sur le fait de calomnie, ayant attribué à Voëtius un livre dont il étoit l'Ateur, mais dont cinq faux témoins le déchargeoient, & que Stoochius, Professeur de Groningue, lâche Ministre de la passiou de Voëtius s'attribuoit alors à lui-même, sans considérer les suites qui devoient en résulter pour lui. Descarres étoit absent. Les procédures continuent toujours. Il est cité de nouveau par l'Officier de Justice, pour comparoitre devant le Magistrat, comme criminel. Il ne fut averti de tout ce qui s'étoit fait qu'au moment où les Magistrats alloient rendre un Arrêt définitif qui condamnoit Descartes à être banni de la Hollande à perpétuité, comme perturbateur du repos public, & ses écrits à être brûlés par la main du bourreau, comme contenant le pur athéïsme. Voëtius étoit si sûr d'obtenir une pareille Sentence, qu'il avoit déja transigé avec le bourreau pour qu'il fit un feu si grand qu'on l'apperçut de fort loin : rafinement de haine capable de faire penser que si Descartes eût été en son pouvoir, il auroit joué le rôle principal dans la cérémonie, quand ce n'eut été que pour ajouter le dernier trait au parallele de Descartes & de Vanini. Le Philosophe dans ce péril pressant eut recours à l'Ambassadeur de France, qui engagea le Prince d'Orange à interposer son autorité pour arrêter ces ridicules procédures, où toutes les formes de la Justice étoient violées. Voëtius se consola de ce mauvais succès par quelques libelles plus attroces que les premiers.

L'honneur de Descartes exigeoit de lui qu'il prît à partie Stoochius. Ce Professeur s'étant déclaré seul Auteur du livre qui portoit son nom, s'étoit rendu responsable de toutes les

Digitized by Google

calomnies qu'il contenoit. Descartes se crut obligé de le citer devant ses Juges naturels à Groningue. Sa cause étoit très-mauvaise. (1) Pour obtenir quelque indulgence de ses Juges & ne pas perdre sa chaire, il avoua tout, & l'on sut comment Voëtius avoit employé sur lui l'autorité de Maître, les menaces & la séduction pour l'engager à débiter sous son nom les calomnies qu'il avoit inventées. Il produisit les lettres même de cet imposteur. Descartes avoit bien d'autres pièces à leur communiquer; entr'autres cinq lettres de Voëtius au Pere Mersenne, qui constatoient son imposture & son hipocrisie; mais les Juges de Groningue se hâterent de rendre une Sentence, par laquelle Descartes étoit pleinement justifié, Stoochius blâmé, Voëtius & ses complices notés comme faussaires & calomniateurs. Les actes du procès furent répandus dans toute la Hollande, & envoyés aux Magistrats d'Utrecht. Ceux-ci rougirent des fautes qu'ils avoient commises; mais n'ayant pas le courage de les réparer, ils crurent faire assez pour leur honneur de rendre une Sentence ridicule, qui défendoit l'impression & le débit de tout ce qui étoit pour ou contre Descartes. Ils pensoient par-là ensevelir leur honte dans l'oubli. Ainsi fut terminée cette fameuse affaire.

Le séjour de Descartes en Hollande fut depuis aussi tranquille qu'il avoit jamais été: car il prit le parti de mépriser tous les discours impertinens que l'on pouvoit tenir à son sujet. Sa doctrine fut attaquée par les pédans de l'Université de Leyde. Celle de Caën, celle d'Angers, l'Oratoire à qui la gloire de donner Mallebranche au cartésianisme étoit réservée, d'autres Corps défendirent d'enseigner sa Philosophie. Une foule de Savans écrivit contre lui de toutes parts.

Page 45. (47) Anaxagore interrogé pourquoi il étoit né, répondit gravement, pour contempler la lune & le soleil. Descartes s'étoit fait une idée grande & vraie de la destination du Philosophe, qu'il ne distinguoit pas de l'homme. Il le crut né pour perfectionner sa raison. Il réduisit à ce point toute la morale & toute la félicité, cet art que les Anciens exprimoient par ces grands mots: *bene beate-*

(1) V. le détail plaisant de tout cela dans la lettre apologétique de Descartes adressée aux Magistrats d'Utrecht, tom. 3 des lettres, édit. in-4°.

Digitized by Google

que vivere. Jamais la raison n'eut un disciple plus docile, plus déterminé à suivre toujours aux dépens de tout, les sublimes leçons qu'elle dicte à tous les hommes, mais que tous les hommes n'entendent pas.

(1) Une de ses maximes étoit de n'être jamais irrésolu dans ses actions, & de suivre aussi constamment les opinions les plus douteuses, quand il s'y seroit une fois déterminé, que si elles eussent été très-assurées. Un voyageur, disoit-il, qui se sera égaré dans une forêt, ne pourra plus se retrouver, si changeant de sentier à tout moment, il erre tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ou s'il s'arrête en une place; mais qu'il marche toujours, quoiqu'au hasard, sans se détourner ni à droit ni à gauche, il arrivera à la fin, sinon où il vouloit aller, au moins quelque part où vraisemblablement il sera mieux que dans un bois. Faisons la même chose par rapport à la morale. Puisque les actions de la vie ne souffrent point de délai, s'il n'est pas en notre pouvoir de discerner l'opinion la plus vraie, suivons toujours la plus probable. Par là nous nous délivrerons des repentirs & des remords, partage ordinaire des ames foibles, qui se portent aujourd'hui avec ardeur à des actions qu'elles estiment bonnes dans le moment, & qu'elles condamneront demain.

(2) Si c'est l'entendement qui détermine la volonté, suivant qu'il lui représentent les choses bonnes ou mauvaises: pour bien faire, pour acquérir toutes les vertus, pour être content, il suffit de juger sainement, de juger de son mieux, & de s'assurer que l'on juge ainsi. Le souverain bien de chaque homme en particulier ne consiste que dans une ferme volonté de bien faire, & dans le contentement qu'elle produit. Les biens du corps & ceux de la fortune ne dépendent point de nous, & ceux de l'ame se rapportoit tous à deux chefs, qui sont l'un de connoître, & l'autre de vouloir ce qui est bon; mais la connoissance est souvent au-delà de nos forces. Il ne reste que notre volonté dont nous puissions disposer absolument, & le seul moyen d'en bien disposer, c'est d'être toujours fermement résolu à faire exactement toutes les choses que nous jugerons être les meilleures, & d'employer toutes les forces de notre esprit à les bien connoître.

---

(1) Discours sur la méth.
(2) V. lettr. Descartes, tom. 1.

Digitized by Google

C'est en cela seul que consistent toutes les vertus; c'est cela seul qui, à proprement parler, mérite de la louange & de la gloire; enfin c'est de cela seul que résulte toujours le plus grand & le plus solide contentement de la vie.

Par-là il croyoit accorder les deux opinions des Anciens les plus contraires au sujet du souverain bien : celle de Zenon qui disoit que c'étoit la vertu, & celle d'Epicure qui prétendoit que c'étoit le plaisir, c'est-à-dire le contentement de l'ame. Car comme tous les vices, ajoutoit-il, ne viennent que de l'incertitude & de la foiblesse qui suit l'ignorance, & qui fait naître les repentirs : ainsi la vertu ne consiste qu'en la résolution & la vigueur avec laquelle on se porte à faire les choses qu'on croit être bonnes, pourvu que cette vigueur ne vienne pas d'opiniâtreté, mais de ce que l'on sait les avoir examinées autant qu'on en a eu moralement le pouvoir. Si nous faisons toujours ce que nous dicte notre raison, nous n'aurons aucun repentir, quand les événemens nous forceroient ensuite de reconnoître que nous nous sommes trompé, puisque ce ne sera point par notre faute..... Il n'est pas nécessaire que notre raison ne nous trompe point, il suffit que notre conscience nous témoigne que nous n'avons jamais manqué de résolution & de vertu pour exécuter les choses que nous avons jugé être les meilleures..... Cependant parce que notre vertu lorsqu'elle n'est pas assez éclairée par l'entendement peut être fausse, c'est-à-dire que la résolution & la volonté de bien faire peut nous porter à des choses mauvaises quand nous les croyons bonnes, le contentement qui en revient n'est pas solide; & parce que l'on oppose ordinairement cette vertu aux plaisirs, aux appétits, aux passions, elle est très-difficile à pratiquer. Au lieu que le droit usage de la raison donnant une vraie connoissance du bien, empêche que la vertu ne soit fausse; & même l'accordant avec les plaisirs licites, il en rend l'usage si aisé, & nous faisant connoître la condition de notre nature, il borne tellement nos désirs, qu'il faut avouer que la plus grande félicité de l'homme dépend de ce droit usage de la raison; & par conséquent que l'étude qui sert à l'acquérir, est la plus utile occupation qu'on peut avoir, comme elle est sans doute aussi la plus agréable & la plus douce. Voilà des échantillons de la morale de Descartes. Voilà ce qu'on ne trouve point dans les Anciens.

Si l'on paroît ici élever fort haut la raison humaine, on

Digitized by Google

est pourtant bien éloigné de croire qu'elle soit une lumiere suffisante ; mais on n'est pas non plus de l'avis de ceux qui donnant dans l'excès contraire, en disent trop de mal & la réduisent à rien. Quoi donc n'est-elle pas un don de Dieu? une lumière divine faite pour nous guider? Sans doute ; mais elle ne suffit pas. Nous avons des passions qui sont plus fortes qu'elles, qui la séduisent quelques fois, & la mettent de leur parti. Nous avons besoin d'un secours surnaturel, qui contrebalance celles-ci & rompe leur effort, en gravitant pour ainsi dire du côté de la raison. *Video meliora proboque, deteriora sequor.* Mais c'est toujours beaucoup que de voir le meilleur, on ne le voit pas toujours, faute d'avoir assez épuré sa raison. Cultivons la raison que Dieu nous a donnée. Qu'un homme de bien, &, qu'un sage est aisément un chrétien! Descartes n'étoit point Pélagien, comme ses ennemis ou ceux qui ne l'entendoient pas l'en accusèrent. Tel Docteur sait pourquoi je fais cette remarque.

Page 47. (48) Le reproche qu'on lui a fait est grave. On le répète tous les jours. Je vais tirer sa justification de ses propres écrits. » Je n'ai jamais, dit-il, fait beaucoup » d'état des choses qui venoient de mon esprit..... J'avoue» rai franchement mes fautes si je les connois, ou bien si » je ne les puis appercevoir, je dirai simplement ce que je » croirai être requis pour la défense des choses que j'ai écri» tes..... Vous publiez que vous avez appris beaucoup de » choses de moi. (1) Vous me faites honneur, mais je n'en » demeure pas d'accord. Car si je sai quelques choses, je » n'en sai que très peu, & non pas beaucoup, comme vous » dites. Mais quelles qu'elles soient, servez vous-en si vous » pouvez, & vous les attribuez si bon vous semble, je vous » le permets..... Vous vous plaignez de ce que m'ayant » quelquefois donné des louanges, je ne vous ai pas rendu » la pareille ; mais afin que vous le sachiez, vous ne m'a» vez pas traité en ami de me louer comme vous faites. Ne » vous ai-je pas supplié plusieurs fois de ne me point traiter » de la sorte, & même de vous abstenir de parler aucune» ment de moi ; & la façon de laquelle j'ai toujours vécu » par le passé, ne montre-t-elle pas assez que je suis enne» mi de toutes ces louanges? Non que je sois insensible,

(1) Lettres.

Digitized by Google

» mais parce que j'estime que c'est un plus grand bien de
» jouir de la tranquillité de la vie & d'un honnête loisir, que
» d'avoir beaucoup de renommée ; & que j'ai bien de la
» peine à me persuader que dans l'état où nous sommes, &
» de la façon que l'on vit, on puisse posséder ces deux
» biens ensemble..... J'ai honte de me proposer ici pour
» exemple. Mais comme vous vous comparez souvent à
» moi, il me semble que cela est nécessaire. M'avez-vous
» jamais oui vanter d'avoir rien appris à personne ? Me suis-
» je jamais, je ne dis pas préféré, mais même comparé à
» qui que ce soit ? « Il écrivoit à un ami dont il vouloit guérir la vanité insupportable. Il dit encore ces paroles remarquables : » quoique la vanité qui fait qu'on a meilleure
» opinion de soi qu'on ne doit, n'appartienne qu'aux ames
» foibles & basses, ce n'est pas à dire que les plus fortes &
» les plus généreuses se doivent mépriser ; mais il faut se faire
» justice à soi-même, en reconnoissant ses perfections aussi-
» bien que ses défauts ; & si la bienséance empêche qu'on ne
» les publie, elle n'empêche pas pour cela qu'on ne les res-
» sente «. Est-ce là le langage, & sont-ce là les sentimens d'une ame vaine ?

Page 48. (49) » Quand deux hommes s'entre aiment,
» disoit-il, la charité veut que chacun d'eux estime son ami
» plus que soi-même. C'est pourquoi leur amitié n'est point
» parfaite, s'ils ne sont prêts à dire en faveur l'un de l'au-
» tre : *Ne me, adsum qui feci, in me convertite ferrum, &c.*

Page 48. (50) Il les choisissoit bien faits de corps & d'esprit. Non content de les rendre savans & gens de bien, il se chargeoit encore de faire leur fortune. Il y avoit beaucoup d'empressement & de brigue à se mettre à son service, & l'on regardoit une place parmi ses valets comme une conditiou fort avantageuse. De son côté, il les traitoit avec une indulgence & une douceur qui les attachoit par amour. Pour ceux du premier ordre qui l'approchoient de plus près en qualité de Secrétaires, ou de valets de chambre, il les regardoit si peu au-dessous de lui, qu'on les auroit pris souvent pour ses égaux. La plupart sont devenus gens de mérite & de considération dans le monde. *Baillet vie de Desc.*

Page 49. (51) Elisabeth Princesse Palatine, l'aînée des filles de Fréderic V, Electeur Palatin, & d'Elisabeth d'Angleterre, sœur de Charles I. Son pere élu Roi de Bohême, soutint contre les Impériaux & le Duc de Baviere, une

Digitized by Google

guerre où il fut vaincu, dépouillé de ses Etats héréditaires, & obligé de se réfugier en Hollande. L'aîné des frères de cette Princesse se noya malheureusement à la vue de son pere dans la mer de Harlem. Le traité de Munster qui termina enfin la guerre d'Allemagne, fut, comme c'est l'ordinaire, tout au désavantage d'une maison affligée. Si l'on restitua au Prince frère d'Elisabeth une partie de ses Etats héréditaires, c'est que l'on fut honteux de garder le tout, ou que les Confédérés étoient jaloux de l'agrandissement l'un de l'autre. La Princesse Elisabeth avoit le corps foible & sujet aux maladies, l'esprit vif & pénétrant, capable des plus hautes sciences, l'âme élevée, & le cœur sensible à l'excès. Elle vit périr sur l'échafaud son oncle le Roi d'Angleterre. Elle essuya bien d'autres chagrins domestiques. La Philosophie & Descartes lui furent d'un grand secours, pour ne pas succomber à tant de disgraces.

Page 49. (52) Par tout dans leur commerce épistolaire on voit un Philosophe mâle, qui console une ame forte, une ame capable d'entendre un langage trop relevé pour des ames communes. Ce qu'il lui dit au sujet de la mort funeste du Roi d'Angleterre mérite d'être rapporté ici.» Si je ne connoissois l'élévation & la force de votre esprit, je craindrois » que vous ne fussiez extraordinairement affligée d'apprendre la funeste conclusion des Tragédies d'Angleterre. » Mais je suis sûr que Votre Altesse, accoutumée aux disgraces de la fortune, & qui s'est vue elle-même, depuis » peu, exposée à perdre la vie, ne sera pas si surprise ni » si troublée, d'apprendre la mort d'un de ses proches, » que si elle n'avoit point reçu auparavant d'autres afflictions. Quoiqu'une mort si violente semble avoir quelque » chose de plus affreux que celle qu'on attend en son lit; » à le bien prendre elle est plus glorieuse, plus douce, plus » heureuse; ensorte que ce qui afflige particuliérement en » ceci le commun des hommes, doit servir de consolation » à votre Altesse: car c'est beaucoup de gloire de mourir » dans une occasion qui fait qu'on est universellement plaint, » loué & regretté de tous ceux qui ont quelque sentiment » humain. Il est certain que sans cette épreuve, la clémence » & les autres vertus du Roi dernier mort, n'auroient jamais été si remarquées ni si estimées qu'elles sont & seront » à l'avenir, par tous ceux qui liront son Histoire. Je m'assure aussi que sa conscience lui a donné plus de satisfac-

» tion pendant les derniers momens de sa vie, que l'indi-
» gnation, qui est la seule passion triste que l'on ait remar-
» quée en lui, ne lui a causé de chagrin. Pour ce qui est
» de la douleur, je ne la mets nullement en compte; car
» elle est si courte, que si les meurtriers pouvoient employer
» la fièvre, ou quelqu'autre maladie, dont la Nature a
» a coutume de se servir pour ôter les hommes du monde,
» on auroit sujet de les estimer plus cruels qu'ils ne sont
» lorsqu'ils les tuent d'un coup de hache. Mais je n'ose
» m'arrêter long-temps sur un sujet si funeste. j'ajoute seule-
» ment, qu'il vaut beaucoup mieux être entiérement déli-
» vré d'une fausse espérance que d'y être inutilement entre-
» tenu. « Voyez ses autres lettres de consolation. Ce fut pour la distraire de ses malheurs qu'il entreprit l'examen du livre de Séneque, *De beatâ vitâ.* Examen qui fait regretter qu'il n'ait pas examiné de la sorte toute la morale des anciens.

Page 49. (53) Ecoutons quelques-unes de ces leçons sublimes. Il n'y a que deux choses qui soient requises pour être toujours disposé à bien juger : l'une est la connoissance de la vérité, & l'autre l'habitude qui fait qu'on se souvient & qu'on acquiesce à cette connoissance toutes les fois que l'occasion le demande. Mais comme il n'y a que Dieu qui sache parfaitement toutes choses, contentons-nous de savoir celles qui sont le plus à notre usage; 1°. qu'il y a un Dieu de qui toutes choses dépendent, dont les perfections sont infinies, dont le pouvoir est immense, dont les décrets sont infaillibles; car cela nous apprend à recevoir en bonne part tout ce qui nous arrive, comme étant expressément envoyé de Dieu; & comme c'est la perfection qui est le véritable objet de l'amour, lorsque nous élevons notre esprit jusqu'à Dieu, pour le considérer tel qu'il est, nous nous trouvons naturellement si enclins à l'aimer, que nous tirons même de la joie de nos afflictions, en pensant que sa volonté s'exécute.

Après cela connoissons la nature de notre ame, substance distincte du corps, & beaucoup plus noble que lui, capable de jouir d'une infinité de contentemens qui ne se trouvent point en cette vie. Ce qui nous empêche de craindre la mort, & détache tellement notre affection des choses du monde,

(1) Voyez Lett, tom, 1,

Digitized by Google

que nous ne regardons qu'avec mépris tout ce qui eſt au pouvoir de la fortune. Sur-tout jugeons dignement des œuvres de Dieu ; car ſi on s'imagine qu'au-delà des Cieux, il n'y a rien que des eſpaces imaginaires, que les Cieux ſont faits pour la terre, & la terre pour l'homme ſeul, nous ſommes portés à penſer que cette terre eſt notre principale demeure, & cette vie notre partage. Au lieu de connoître les perfections qui ſont véritablement en nous, on attribue aux autres créatures des imperfections qu'elles n'ont pas, pour s'élever au-deſſus d'elles ; & entrant dans une préſomption impertinente, on veut être du conſeil de Dieu, & partager avec lui la charge de conduire le monde, ce qui cauſe une infinité d'inquiétudes vaines.

Chacun de nous eſt une perſonne ſéparée des autres, & dont par conſéquent les intérêts ſont en quelque façon diſtincts de ceux du reſte du monde. Mais cet individu ne peut ſubſiſter ſeul, & il eſt en effet l'une des parties de cet Univers, un membre de la ſociété : or la raiſon & l'equité veulent que les intérêts du tout ſoient préférés à ceux de la partie. Autre importante vérité : car ſi on rapportoit tout à ſoi-même, on craindroit peu de nuire aux autres ; on ne ſeroit capable ni d'amitié ni de fidélité, ni d'aucune vertu... Ces conſidérations ſont la ſource des actions les plus héroïques dont l'homme ſoit capable : car pour ceux qui s'expoſent à la mort par vanité, parce qu'ils eſperent en être loués ; ou par ſtupidité, parce qu'ils n'appréhendent pas le danger, je crois qu'ils méritent plus de compaſſion que d'eſtime. Celui qui s'expoſe à la mort parce qu'il croit que ſon devoir eſt de s'y expoſer, ou qui ſouffre quelque autre mal afin qu'il en revienne du bien à ſes ſemblables, voilà le héros. Il ne penſera pas peut-être expreſſément qu'il fait cette action parce qu'il doit plus au Public, dont il eſt une partie, qu'à ſoi-même : mais pénétré de cette vérité, elle agira ſur ſon ame indépendamment de la réflexion ; elle ſera le motif ſecret de ſa conduite, & le principe de ſon héroiſme : elle ſera confuſément en ſa penſée toutes les fois qu'il agira. Le Philoſophe ajoute qu'il eſt aiſé d'être diſpoſé de la ſorte quand on connoît & qu'on aime Dieu comme il faut ; car alors s'abandonnant ſans réſerve à ſa volonté, on ſe dépouille de ſes propres intérêts, & on n'a point d'autre paſſion que de faire ce qu'on croit lui être agréable : ce qui procure des ſatisfactions d'eſprit & des contentemens infiniment ſupérieurs à

Digitized by Google

toutes les petites joies passagères qui dépendent des sens.

Considérons encore, & c'est une vérité dont l'usage est universel, que toutes nos passions nous représentent les biens à la recherche desquels elles nous portent, beaucoup plus grands qu'ils ne sont en effet; & que les plaisirs du corps ne sont jamais aussi durables que ceux de l'âme, ni si grands quand on possede, qu'ils paroissent quand on espere. Si nous sommes émus de quelque passion, suspendons notre jugement, jusqu'à ce qu'elle soit appaisée.

Mais l'attention dont nous sommes capables ne va pas fort loin. De fausses apparences nous distrairont d'une vérité que nous avons reçue, quelques claires & évidentes que soient les raisons sur lesquelles elle est fondée, & qui nous portent à la recevoir. Nous ne la croirons plus, si une méditation fréquente ne l'a, pour ainsi dire, imprimée dans notre esprit, & comme tournée en habitude. Conclnons-en que la connoissance de la vérité n'est pas suffisante, pour être toujours disposé à bien juger: mais qu'il y faut encore joindre l'habitude, & en ce sens on a raison dans l'école de dire que les vertus sont des habitudes.

Si quelqu'un trouve ces extraits trop longs ou trop multipliés, il peut les passer. D'autres me sauront gré de leur avoir fait connoître Descartes. Il faut désabuser ceux qui croiroient sur la foi d'un Auteur célèbre que les ouvrages de Descartes *sont devenus inutiles*. Des ouvrages où l'on apprend à penser ne sont jamais inutiles. Les Livres de Descartes sont une mine précieuse, d'où nos modernes ont tiré leur or, mais qui n'est pas épuisée; & l'on peut dire d'eux ce qu'Horace disoit des écrits de Platon à ceux qui se mêloient d'écrire:

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ (1).

Le même Auteur représente Descartes comme un homme singulier. Il y a bien de la différence entre un homme singulier & celui dont la vie fut singuliere. Un homme singulier est un fantasque, un bizarre, que le caprice gouverne, & jamais la raison. Celui qui se détermine à toutes ses ac-

---

(1) De art. poët.

tions par des motifs raisonnables, pourra, sans être singulier, suivre un genre de vie extraordinaire. Descartes, qui se rapprochoit autant que la décence l'exigeoit, des usages reçus, qui savoit à quel point le Philosophe même doit être esclave de la mode; qui, changeant de lieux comme l'on change de quartier pour la commodité, ne changea jamais de pensées, ne fut singulier qu'en ce qu'il suivit toujours excellemment la raison.

Page 50. (54) Il ne faut pas lui comparer un Dioclétien, un Charles-quint, un Victor-Amédée de Savoye, qui rassasiés, pour ainsi dire, de regner, ont abdiqué la couronne dans leur vieillesse. Cette Princesse, en descendant du trône, a laissé l'Univers incertain si elle mérita plus de gloire pour avoir fait une action dont personne ne s'est senti capable dans les mêmes circonstances, que de blâme d'avoir enseveli dans la retraite les hautes qualités que la nature lui avoit données pour le bonheur du monde.

Page 51. (55) La Reine de Suède lui fit écrire par l'Ambassadeur de France & lui écrivit elle-même les lettres les plus pressantes pour l'engager à se rendre à sa Cour. Telle étoit son impatience de le posséder, qu'elle donna ordre à l'Amiral Flemming d'aller le prendre à Amsterdam. Descartes se détermina enfin à ce voyage: mais à condition qu'il ne feroit qu'un séjour de trois mois. Il lui coûtoit beaucoup de quitter cette chère solitude, où, excepté quelques orages passagers, il avoit coulé tant de jours sereins & purs, cet heureux coin de la terre où il avoit trouvé le bonheur. Il redoutoit la rigueur du climat où il passoit; & plus que tous les frimats du nord, le caractère des Sçavans dont la Princesse avide de connoissances, avoit peuplé sa Cour. Sçavans insupportables qui étoient venus à bout de rendre les sciences odieuses à la noblesse du pays. D'ailleurs persuadé que les Souverains ont intérêt d'éviter tout ce qui pourroit donner à leurs Sujets le moindre prétexte de désaprouver leurs actions: s'il falloit que sa présence fournit matière à la médisance, & que l'on répétat à son sujet des propos qu'on avoit déja tenus, que la Reine vouloit rassembler à Stokolm tous les pédans de l'Europe, il aimoit mieux, disoit-il, mourir en chemin. La grandeur ne lui en imposoit pas, & sur le portrait qu'on lui avoit fait des belles qualités de Christine, eût-elle été de la naissance la plus

Digitized by Google

commune, il feroit accouru du bout du monde pour lui être utile. (1) Mais l'expérience lui avoit appris que quoique ses opinions surprissent d'abord à cause de leur nouveauté, cependant apres les avoir comprises, on les trouvoit si simples & si conformes au sens commun, qu'on cessoit d'abord de les admirer, & puis d'en faire cas; parce que tel est le caractere des hommes, qu'ils n'estiment que les choses qui leur laissent de l'admiration, & qu'ils ne possedent pas tout-à-fait. Ne connoissant donc point à fond la Princesse, il ne savoit si l'ardeur qu'elle avoit de l'entendre n'étoit point l'effet d'une curiosité qui s'éteindroit aussitôt qu'elle seroit satisfaite. Il ne se croyoit point assez important pour que la Reine donnât à sa philosophie un temps que demandoient les affaires de son Royaume : & se souvenoit de l'empressement avec lequel on l'avoit fait venir en France, comme de la part du Roi, sans que personne eût desiré connoître de lui autre chose que son visage ; » ensorte que j'ai eu sujet de croire, disoit-il » agréablement, qu'ils me vouloient avoir en France » comme un Eléphant ou une Panterre pour la rareté seulement ». Ces considérations le tinrent en suspens plus de trois mois. En partant il ne put refuser à ses amis la grace qu'ils lui demanderent les larmes aux yeux de s'arrêter quelques jours à Amsterdam avant de s'embarquer, afin qu'un Peintre eût le temps de tirer son portrait. Il se sépara d'eux le cœur serré de douleur, comme s'il eût pressenti qu'il ne devoit plus les revoir.

Page 51. (56) La Reine le reçut avec une distinction capable de faire crever de dépit tous les pédans. Elle voulut voir le pilote qui l'avoit amené, & lui demanda en riant quel espece d'homme il croyoit avoir conduit sur son vaisseau : Madame, répondit le Pilote, ce n'est pas un homme c'est un demi Dieu; il m'en a plus appris en trois semaines sur la science de la marine & des vens, que je n'en avois appris en soixante ans que je vais sur mer. Les Savans du Palais le haïssoient avant même qu'il arrivât, & cela étoit juste; ils savoient des mots, Descartes savoit des choses, étoit brouillé avec les mots, & n'estimoit que la raison : l'antipathie étoit fondée. Ils avoient bien prévu que si le

(1) Lett. Desc.

Philosophe faisoit goûter une fois ses leçons à la Princesse, les leurs ne seroient plus recherchées, & qu'ayant à opter entre l'éruditiou & la Philosophie, son choix apparemment ne leur seroit pas favorable. La modestie & les manières obligeantes dont usoit avec eux le Philosophe, ne purent lui réconcilier ces ames farouches. N'ayant pû réussir à le décrier dans l'esprit de la Princesse comme un ennemi des Lettres, il s'en vengerent en essayant de le faire passer dans l'esprit des Seigneurs pour un homme de leur espèce. Mais ils n'y purent réussir encore : la différence étoit sensible. La Reine leur fit le plus grand chagrin qu'il put leur arriver. Elle consulta le Philosophe sur les affaires de l'Etat, & trouvant en lui ce qu'apparemment elle n'avoit pas attendu, des vues saines, profondes, étendues sur toutes sortes de sujets, elle fit part à l'Ambassadeur de France du dessein qu'elle avoit de retenir auprès d'elle un homme si rare & si utile, en l'élevant au rang des Seigneurs, & lui donnant des Fiefs considérables dans la partie de ses Etats où le climat seroit moins rigoureux. Durant cette faveur qui alla toujours en croissant jusqu'à sa mort, Descartes n'oublia pas sa chère disciple d'Elisabeth. Il travailla, & c'étoit l'un des motifs qui l'avoient fait pancher pour le voyage de Suede, à lier par les nœuds de l'estime & de l'amitié deux Princesses dignes l'une de l'autre, malgré les deux obstacles qui sembloient s'y opposer : l'éloignement que Christine avoit témoigné jusqu'alors pour la Maison Palatine à laquelle elle avoit été peu favorable : & la rivalité que le mérite mettoit entre elles.

Page 52. (57) On aura peine à se figurer un homme d'Etat dans l'auteur des tourbillons; & personne jusqu'ici ne s'est fait des Descartes, l'idée d'un homme propre au maniement des affaires. Qu'on sache donc qu'autant qu'il étoit hardi à innover dans la Philosophie, autant il étoit sage & circonspect pour tout le reste, ou les systèmes seroient dangereux : qu'on sache qu'il portoit partout la pénétration, l'étendue & la justesse de l'esprit. Si quelqu'un en doutoit, je le renvoye à ses écrits. Qu'il lise par exemple ce qu'il écrit à la Princesse Elisabeth au sujet de la restitution du Palatinat, Let. 27. page 101; qu'il lise ce qu'il dit dans l'examen du livre de Mach. del Principes, Let. 13. pag. 62. Les leçons qu'il y donne à ceux qui gouvernent, sont d'une vérité frappante. Par tout il est clair &

Digitized by Google

conséquent, par tout l'évidence reluit dans ses raisonnemens. Je le repete, s'il a rêvé en Philosophie, & l'on a vu la beauté de ses rêves ! C'est un penseur en morale & en politique. Si nous le considérons après cela comme un écrivain, quelle force, quelle précision, quelle clarté, quelle beauté même dans le style, si l'on regarde comme une beauté l'expression de la vigueur d'une raison mâle & solide ! D'ailleurs, combien d'images vives, grandes, presque poëtiques dans ses écrits ! Que de titres ! Quelle tête que ce Philosophe ! La nature sera long-temps à produire un Descartes.

Page 52. (58) Malgré la délicatesse de son tempérament, & la rigueur de l'hiver qui cette année étoit extrême en Suede, il se rendoit tous les jours à cinq heures du matin au Palais, où il expliquoit à la Reine quelque point de sa Philosophie. Elle avoit choisi cette heure comme celle de la journée où elle avoit l'esprit plus libre, & où les affaires de son Royaume avoient moins partagé son attention. Le tempérament de Descartes en souffroit beaucoup ; cependant il se soutenoit par son courage, & ne vouloit point s'appercevoir du dépérissement de sa santé, jusqu'à ce que l'Ambassadeur son ami étant tombé malade, partagé entre les devoirs de l'amitié & l'instruction de la Reine, ses forces succomberent, son sang s'alluma, & il fût attaqué de la même maladie que l'Ambassadeur, c'est-à-dire d'une fiévre maligne accompagnée d'une inflammation de poitrine. La Reine lui envoya ses Médecins. Descartes qui n'avoit jamais eu beaucoup de confiance aux gens de cette profession, ayant apperçu parmi eux un de ses ennemis mortels, du parti de Voëtius, il en fut tellement frappé, qu'il les regarda tous comme des assassins venus pour le tuer. Il refusa de faire les remédes qu'ils prescrivoient, & à chaque instance de ces Messieurs pour l'engager à se faire seigner, il crioit dans son délire : *Messieurs épargnez le sang François.* On fut obligé de l'abandonner. Le septiéme jour son cerveau se débarrassa, & il recouvra l'usage de la raison qu'il avoit perdu dès les premiers jours de sa maladie. Il consentit alors à se faire saigner, mais il n'étoit plus temps. Il sentit son état, & prononça avec la fermeté d'un Philosophe & d'un Chrétien ces courageuses paroles, *Il faut partir ;* & demanda son Confesseur. » Allons, mon » ame, disoit-il, s'entretenant avec lui-même, il y a long-

Digitized by Google

» temps que tu es captive ; voici l'heure que tu dois sor» tir de prison, & quitter l'embarras de ce corps ; il faut » souffrir cette désunion avec joie & courage ». Deux jours avant sa maladie il avoit reçu le sacrement de l'Eucharistie. Le Pere Vaugué, Aumonier de l'Ambassadeur, arriva enfin lorsque le malade étoit déja sans voix. Il le pria s'il l'entendoit encore, & s'il vouloit recevoir la derniere bénédiction de lui faire quelque signe. Aussi-tôt le mourant leva les yeux au ciel d'une maniere animée, & qui exprimoit une résignation parfaite à la volonté de Dieu. La bénédiction donnée on récita les prieres des agonisans, pendant lesquelles il rendit l'esprit avec une tranquillité digne de l'innocence de sa vie : ce sont les termes de M. Clercelier, beau-frere de l'Ambassadeur, (1) de qui il tenoit les particularités que j'ai rapportées. Si jamais on eut sujet d'accuser la mort, c'est quand elle tranche des jours aussi précieux à la Terre! Des hommes inutiles au monde, des hommes à charge à la terre, des hommes qui souvent sont le fleau de la société : voilà de ceux qu'elle épargne & qui prolongent leur carriere ; & des hommes qui devroient être immortels, des hommes dont la mort seroit toujours prématurée, quand ils seroient parvenus à la vieillesse la plus avancée, ne sont que montrés à la terre, ou lui sont bientôt ravis ! Ils auront assez vêcu pour leur gloire, mais jamais assez pour l'humanité ! La perte des grands hommes est si difficile à réparer ! En disparoissant ils laissent à leur place un vuide que plusieurs siecles ne sauroient remplir. Descartes mourut âgé de cinquante-quatre ans.

Page 53. (59) Christine pleura amérement la mort de *son illustre maître*. C'étoit ainsi qu'elle l'appeloit. Elle vouloit le faire enterrer avec des honneurs extraordinaires dans la sépulture des Rois de Suede, & lui élever un superbe mausolée. Mais M. Chanut, soit qu'il craignit que la France ne fût privée par-là d'un dépôt qui devoit lui être rendu, soit pour d'autres raisons, obtint qu'il fût enterré sans pompe, & suivant les cérémonies de l'Eglise Catholique, dans un lieu destiné à la sépulture des étrangers & des enfans, comme *plus convenable*, remarque encore

(1) Préf. des Lett. Desc.

M.

M. Clercelier ; *à l'innocence de sa vie, & à l'incorruptibilité de sa foi.* Le même Ambassadeur lui fit élever un tombeau de pierre, dont il chargea les quatre faces d'autant d'inscriptions qu'il avoit composé lui-même pour honorer la mémoire de son ami.

Page 53. (60) La Suède posséderoit peut-être encore ce précieux dépôt, à la honte de la France, s'il ne s'étoit trouvé un Citoyen généreux qui entreprit de le lui faire restituer. Seize ans après, à la sollicitation de M. d'Alibert, Trésorier de France (son nom doit être immortel!) la Cour de France fit demander par son Ambassadeur le corps de ce grand homme, qui lui fut accordé à regret. Ce fut le même d'Alibert qui fit toute la dépense de la translation & de la pompe funèbre, & qui lui éleva le monument qu'on voit encore dans l'Eglise de Sainte Genevieve, où il fut enterré avec un grand concours de tous les Ordres. Le P. Lallemant, Chancelier de l'Université, avoit préparé une Oraison funèbre ; mais il survint un ordre de la Cour, pour empêcher qu'elle ne fût prononcée.

Page 54. (61) Pendant que la Hollande frappoit des médailles à l'honneur de Descartes, & que les Etrangers envioient à la France celui de posséder sa cendre, les ennemis que ce grand homme avoit dans son propre pays, le persécutoient après sa mort. Non contens de répandre qu'il étoit mort de chagrin de ce que la Reine Christine n'ayant pu entrer dans ses pensées, ni goûter ses opinions, ne l'avoit pas beaucoup considéré ; des gens qui ne l'avoient jamais connu, décrioient à la fois son esprit, ses mœurs & sa croyance. Les uns le traitoient d'Athée, les autres de Protestant, & d'autres de Pélagien. Ils l'accusoient de s'être livré à l'amour des femmes, parce que dans sa vie il avoit eu une foiblesse (supposé encore que le fait soit vrai), & qu'on se souvenoit d'une passion qu'il avoit eue dans sa jeunesse pour une demoiselle du Poitou : passion qu'il avoit sacrifiée ensuite à la philosophie, de l'aveu même de la demoiselle, qui disoit elle-même, qu'encore qu'elle ne lui parût pas laide, il lui avoit dit pour toute galanterie, qu'*il ne trouvoit point de beauté comparable à celle de la vérité.* Ces bruits injurieux que répétèrent mille bouches, se soutinrent long-temps ; mais comme ils n'avoient d'autre fondement que l'envie, & que la force de la vérité les combattoit, il a fallu qu'ils tombassent enfin pour faire place

Digitized by Google

à la vénération universelle. Les envieux sont morts; la Philosophie Péripatéticienne a été oubliée, & la postérité a vengé Descartes.

FIN.

APPROBATIONS.

J'AI lu ce Discours, en Sorbonne le 27 Juin 1765.

LADVOCAT.

J'ai lu ce Discours, en Sorbonne le 28 Juin 1765.

J. L. BILLARD DE LORIERE.

Digitized by Google

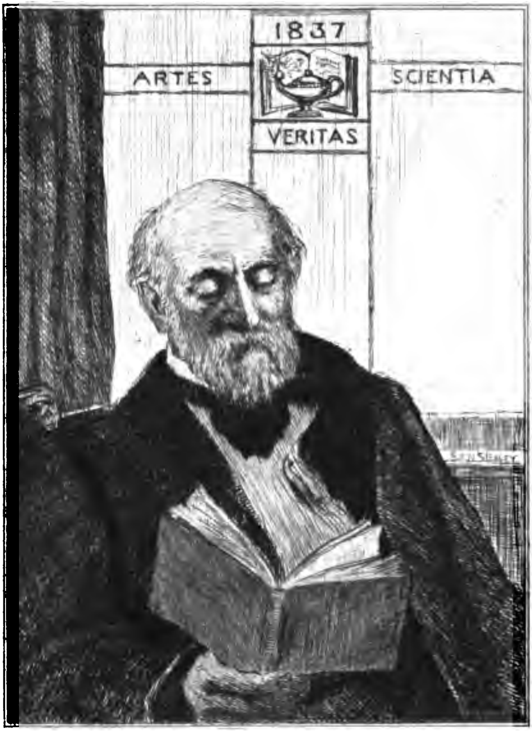
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06588 7989



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

A 687,148

Digitized by Google

Digitized by Google